ROCK FOLK

GENERATION 2015

OÙ VA LE ROCK ?

FEVRIER 2015
N°570 / 6,30 € / MENSUEL

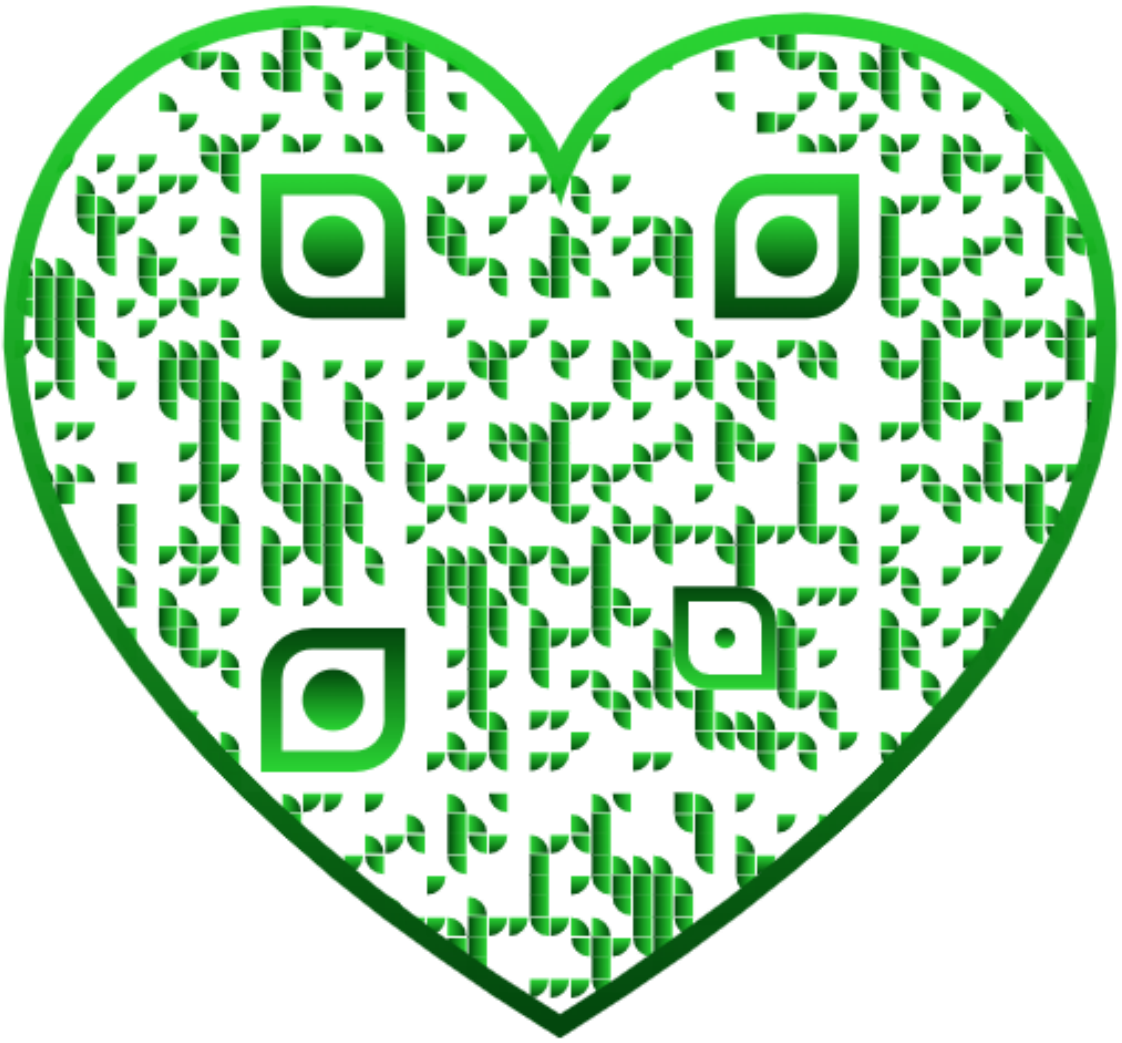
BEL 6,90 € / SUISSE 11,30 CHF
LUX 6,90 € / PORTUGAL CONT 7,20 €
CAN 10,99 $ CAN / ITA 7,20 €
INDE 13,40 € / DOM 6,90 €
N CAL (A) 1650 XPF / N CAL (S) 950 XPF
POL (A) 1900 XPF / POL (S) 1040 XPF
GRE 7,20 € / MAR 76 DH / TUN 9,80 TND
ESPAGNE 7,20 € / ILE MAURICE 7,20 €

L 19766 - 570 H - F: 6,30 € - RD

Editions Larivière

HOUELLEBECQ
DESPENTES
MANSON
JOE COCKER RIP
ALEX CHILTON
CARL BARAT
SERGE CLERC

JE SUIS CHARLIE



LIVE MUSIC

BIKE SHOW

2015

MORZINE

11 - 14 JUILLET

HARLEY-DAYS

AN EVENING WITH

TOTO

BETH HART

JOAN OV ARC - SOFAÏ - AND MORE

MOTOR HARLEY-DAVIDSON CYCLES

DEMO RIDE

EXPOSANTS

SPIRIT OF EAGLE ANNECY - FRANCE

Fender

Harley-Davidson Financial Services

MAG Freeway

VERYSHOW Productions

Y and Co.

Road Trip Factory

RTL2 97.9

pepsi

ROCK & FOLK LA VIE EN ROCK

MORZINE AVORIAZ Portes du Soleil

eDito

“Ils ont tué le Grand Duduche”

Cabu avait dessiné dans les premiers numéros de Rock&Folk.
Du Grand Duduche au Club Dorothée à Charlie Hebdo,
il était un dessinateur exceptionnel, venu comme moi
du Grand Lycée de Châlons-sur-Marne.
Wolinski aussi était une vieille connaissance.
Quand j'étais devenu rédacteur en chef de Métal Hurlant,
lui qui dirigeait Charlie Mensuel avait voulu me rencontrer
pour me souhaiter bienvenue dans le petit milieu de la
BD adulte. Notre déjeuner se prolongea tard dans la soirée.
C'était ma première rencontre avec un génie de la bande
à Charlie Hebdo, journal créé pour rigoler de tout.
Des esprits libres et anars qui savaient toujours trouver
le défaut d'une cuirasse pour titiller le beauf et sa bêtise.
Wolinski, Cabu, Charb, Honoré, Tignous, sept autres :
tous lâchement mitraillés par des terroristes islamistes,
le 7 janvier 2015, en pleine réunion de rédaction à Charlie Hebdo.
Une kalachnikov contre un stylo... douze morts.
Le 7 janvier est notre 11 septembre.
Ce genre de nouvelle ne fait pas spécialement rigoler
les rockers journalistes. Voilà, vous en conviendrez,
un moche de début d'année.
Mais surtout, c'est un journal tout proche de Rock&Folk
qu'on a décapité. L'esprit de Mai 68, du rock'n'roll et de la
Liberté, ne nous trompons pas, a ici été gravement blessé,
on parle d'un carnage en plein cœur de Paris, notre ville,
on parle de dessinateurs d'humour lâchement exécutés
avec des armes de guerre.
A ce moment précis, nos pensées iront vers cette religion
de fraternité, de miséricorde et de lumière (…) pour lui dire :
“C'est pas encore tout à fait ça !”
En attendant que ça le devienne, soulevons-nous,
manifestons, enrageons, combattons sans relâche et par
tous les moyens nécessaires l'obscurantisme et tous ces casse-
couilles qui veulent nous ramener mille ans avant l'invention
de la guitare électrique, avec leur pathétique croisade.
Charlie Hebdo continuait, envers et contre la bien-pensance,
à ferrailler chaque semaine contre l'Ordre Moral
comme les Nouveaux Barbares.
Cabu, Wolinski, Charb, Tignous, Honoré : morts pour notre
putain de liberté de rigoler. C'était quoi le truc déjà ?
Le chagrin et la pitié ?
Et une grosse colère, aussi.
Le titre auquel vous échappez cette semaine :
Putain, on va se taper douze enterrements.
Nos martyrs auraient osé.
Au nom de la suprême rigolade.
Au nom de la vieille devise des Hell's Angels :
“Si la plaisanterie ne vous fait pas rire, allez vous faire foutre.”
Bonne année, les rockers. Voici le temps des assassins...
PHILIPPE MANŒUVRE

Illustration Jampur Fraize

STANMORE COMPACT ACTIVE LOUDSPEAKER **AVAILABLE IN** BLACK, CREAM, BROWN AND PITCH BLACK

Marshall
HEADPHONES

WWW.MARSHALLHEADPHONES.COM

WWW.MARSHALLHEADPHONES.COM
DISTRIBUÉ PAR TEMPLAR : CONTACT@TEMPLAR.FR

SOMMAIRE 570

06
JE SUIS CHARLIE

MES DISQUES A MOI
Isabelle Chelley **MEZZO** 14

NECROLOGIE
Jérôme Soligny **JOE COCKER** 20

PROSPECT
Jérôme Reijasse **JESSICA 93** 24

TETE D'AFFICHE
Basile Farkas **BELLE & SEBASTIAN** 26
H.M. **MADEMOISELLE K** 28
Thomas E Florin **BEN VAUGHN** 30
Eric Delsart **KEVIN MORBY** 32
Jonathan Hume **FATHER JOHN MISTY** 34
Basile Farkas **PANDA BEAR** 36

EN VEDETTE
38 **CARL BARAT & THE JACKALS** Busty
42 **PAUL PERSONNE** Bertrand Bouard
46 **MARILYN MANSON** Jonathan Hume
50 **ALEX CHILTON** Thomas E Florin
54 **SERGE CLERC** Géant Vert
58 **VANILLA FUDGE** Paul Rambali

EN COUVERTURE
66 **ESPOIRS 2015 : LE DEBAT** La Rédaction

LA VIE EN ROCK
74 **VIRGINIE DESPENTES & MICHEL HOUELLEBECQ** Patrick Eudeline

Illustration Jampur Fraize

COUVERTURE : PHOTOS DR GRAPHISME : FRANK LORIOU

RUBRIQUES EDITO 003 COURRIER 010 TELEGRAMMES 012 DISQUE DU MOIS 079 DISQUES 080 REEDITIONS 088 HIGHWAY 666 REVISITED 092 VINYLES 094 DISCO IDEALE 096 QUALITE FRANCE 098 BEANO BLUES 100 ERUDIT ROCK 102 FILM DU MOIS 104 CINEMA 106 DVD CINEMA 108 DVD MUSIQUE 110 CULTE DES OBJETS 112 VIDEO GAMES 114 BANDE DESSINEE 116 LIVRES 118 LIVE 120 AGENDA 124 CHARTS 129 ROCK'N'ROLL FLASHBACK 130

Editions Lariviere

Rock&Folk Espace Clichy - Immeuble Agena 12 rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 99 – Fax : 01 41 40 34 71 – e-mail : rock&folk@editions-lariviere.fr
Président du Conseil de Surveillance Patrick Casasnovas **Présidente du Directoire** Stéphanie Casasnovas
Directeur Général Frédéric de Watrigant **Editeur** Philippe Budillon

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2013

Rédacteur en Chef Philippe Manœuvre (32 99) **Chef des Infos** Yasmine Aoudi (32 94) **Rédacteur** Basile Farkas (01 47 56 54 35) **Secrétaire de Rédaction** Vincent Palmer (32 96) **Directeur Artistique** Vincent Tannières (32 95)
Secrétariat Matthieu Vatin (32 99) **Conseiller de la Rédaction** Jérôme Soligny **PUBLICITE : Directeur de Publicité** Captif : Thierry Solal (33 00) **Directeur de Publicité** Hors Captif : Olivier Thomas (34 82)
PHOTOGRAVURE Responsable : Béatrice Ladurelle (31 57) **Scannéristes :** Nathalie Morales, Daniel Lesven **VENTES (Réservé aux diffuseurs et dépositaires) :** Læticia Alzieu (56 95)
ABONNEMENTS : Directrice des Abonnements VPC : Catherine Veillard **Promotion Abonnements :** Carole Ridereau (33 48) **Abonnement :** France 1 an-12 numéros : 64,30 € Suisse et autres pays et envoi par avion : nous contacter au (33) 01 47 56 54 00 ou sur : abo@editions-lariviere.fr **VENTE PAR CORRESPONDANCE : Accueil clients** 01 47 56 54 00 Commande par Carte Bancaire ou sur www.rocknfolk.fr
COMPTABILITE (32 37) Fax : 01 41 40 32 58 **Directeur de la Publication et Responsable de la Rédaction :** Patrick Casasnovas **IMPRESSION :** Imprimerie de Compiègne Zac de Mercières 60205 Compiègne Cedex.
DIFFUSION : MLP – Rock&Folk est une publication des Editions Lariviere, SAS au capital de 3 200 000 euros. **Dépôt légal :** 1er trimestre 2015. Printed in France/ Imprimé en France. **Commission paritaire** n° 0515 K 86723
ISSN n° 07507852 **Numéro de TVA Intracommunautaire :** FR 96572 071 884 CCP 11 5915A Paris RCS Nanterre B 572 071 884 – **Administration :** 12, rue Mozart 92587 Clichy Cedex – Tél : 01 41 40 32 32 Fax : 01 41 40 32 50.
LES MANUSCRITS ET DOCUMENTS NON INSERES NE SONT PAS RENDUS.

AUDIPRESSE

www.rocknfolk.com

BEN LADEN EST VIVANT!
CHARB.

JE SUIS CHARLIE

Les dessinateurs victimes du 7 janvier ont inspiré cet hommage à notre chroniqueur.

PAR GEANT VERT

Comme si une seule affiche rouge n'était déjà suffisante, des imbéciles viennent d'en clouer une seconde directement sur le cœur de la raison humaine. Douze personnes ont été exécutées le 7 janvier 2015. Leur crime : avoir fait face. Ils étaient chroniqueurs, policier, employés et, pour cinq d'entre eux, dessinateurs des petits et des grands travers de leurs contemporains. Pour tout le monde, ces cinq-là resteront Cabu, Wolinski, Charb, Tignous et Honoré car c'est sous ces noms qu'ils avaient choisi de se faire connaître. Ils sont morts pour que vive le dessin de presse comme ils le concevaient. Ils sont morts pour nous et resteront éternellement liés à ce mot : Liberté.

Illustration de Cabu, Rock&Folk n°8, juin 1967

Cabu (76 ans)

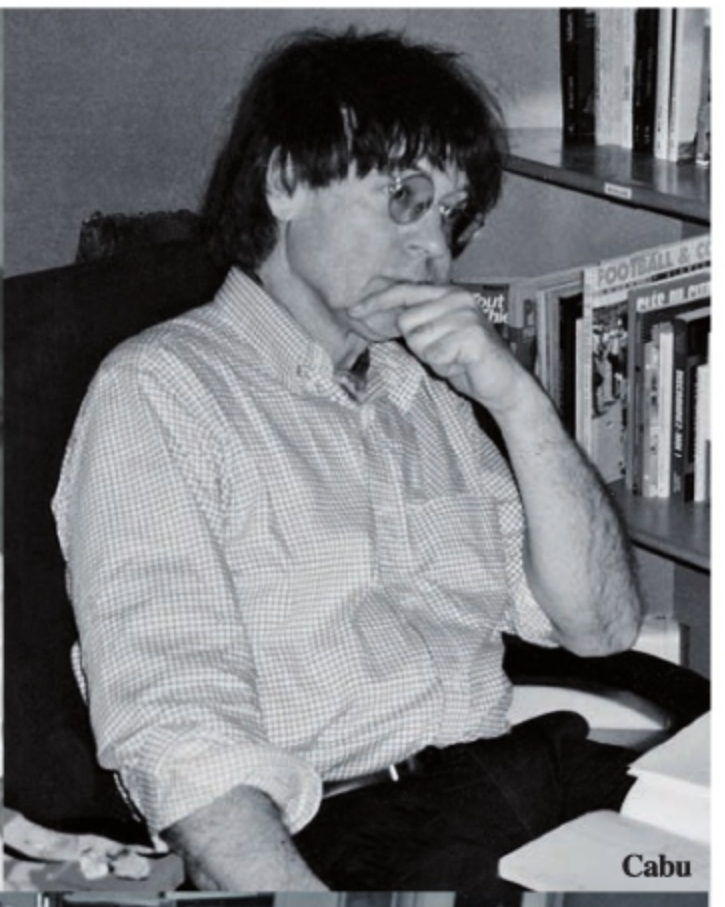
"Ceux qui brûlent des livres finissent tôt ou tard par brûler des hommes", écrivait le très visionnaire philosophe Heinrich Heine dans la première partie du XIX[e] siècle en s'adressant, certainement, aux cons de l'époque. Eh bien c'est fait ! Les cons ont tué Cabu, le Cabu, notre Cabu, le père du Grand Duduche, de l'adjudant Krönembourg, du chanteur Mano Solo, l'amoureux du jazz et de la vie, pourfendeur des empêcheurs de rigoler grassement de la bêtise des grands de ce monde. Éternel ado, toujours coiffé comme s'il s'était échappé des Byrds, il savait se moquer gentiment du monde de la musique de la variété au punk en passant par toutes les notes de la gamme. Dans le mythique numéro zéro de Rock&Folk paru pendant l'été 1966, combien de mâchoires ne se sont-elles décrochées à la vision de son interprétation du chanteur Antoine ? Son trait d'exception était déjà en train de faire du surf sur les vagues les plus hautes. Ecolo précurseur sachant parler de la nature sans casser les burnes du lectorat, il n'aura de cesse de surprendre son monde en partant dans des directions où personne ne l'attendait. Ainsi, en 1982, son entrée remarquée à la télé à côté de Dorothée en laisse plus d'un interloqué. Cependant, loin de se faire bouffer par le petit écran, il y fait du Cabu comme si de rien n'était. De son parcours incroyable, que retenir ? Charlie bien sûr mais Hara-Kiri, Pilote, La Gueule Ouverte, Le Figaro, La Grosse Bertha et tellement d'autres... Cet homme avait du cœur, des certitudes et n'était pas sectaire. Il nous laisse son rire et celui-ci n'est pas près de s'éteindre.

Wolinski (80 ans)

La vie de Georges Wolinski est un roman dès le berceau tellement le sort s'acharne sur lui et son entourage. A croire que les méchants savaient déjà le danger que son humour allait représenter pour eux. Il aura tout fait, aura été de toutes les aventures de la presse d'opinion (Humanité ou Match) car sa clairvoyance était trop au-dessus de la moyenne pour que le monde y échappe. Fondateur de Charlie Mensuel, véritable encyclopédie de la bande dessinée, il était capable de détecter le talent des autres là où beaucoup n'auraient vu qu'un simple gribouillis. Sensuel, érotique, il laisse derrière lui un encrier immense dans lequel des armées de dessinateurs libres plongeront leurs plumes pour continuer le combat.

Charb

Tignous



Cabu

Wolinski

Charb (47 ans)

Pour comprendre la légende qu'est devenu Charb à son corps défendant, les mots embués de son camarade urgentiste Patrick Pelloux suffisent et finiront gravés dans le marbre des frontons de toutes les fabriques de rédacteurs en chef du monde. Il avait l'engagement, la ténacité et une manière de faire qui dénotait une certaine allergie à la diplomatie tant la chose était incompatible avec son énorme paire de couilles. Il laisse derrière lui des milliers de petits Mickey irrévérencieux. Partir sur un dernier bras d'honneur à la connerie humaine ? Oui, forcément, ça s'est passé comme ça.

Honoré (73 ans)

Homme discret doté d'un physique de druide dessiné par Uderzo, Honoré attirait facilement le regard des gens qui voyaient en lui un puits de sagesse et de connaissance sans fond. En fait, c'est ce qu'il était pour de vrai. Ses dessins au trait généreux étaient comme des coups de tampon encreur apposés d'une main ferme en guise d'avertissement sur les devoirs bâclés des grands de ce monde. Des colonnes de Sud-Ouest à Charlie-Hebdo, des Inrockuptibles au Matin de Paris, en passant par l'Evénement du Jeudi et partout où il a planté ses crayons, il laisse le souvenir d'un lucide observateur du genre humain.

Tignous (58 ans)

Il aimait les jeux de rôles et la stratégie, et cela a dû bien l'aider pour ferrailler à coups de crayon contre l'inégalité car il aimait trop le genre humain pour ne pas lui tendre la main dès que celui-ci partait en vrille. Ses dessins pouvaient être féroces mais, comme tous les caricaturistes, son seul excès était son trait appuyé. Comme ses quatre amis, il savait distribuer des cartons jaune ou rouge mais, jamais, au grand jamais, il n'aurait utilisé une autre arme que l'humour. Ce qui est arrivé est juste... dégueulasse. A jamais dans nos cœurs et merci pour l'œuvre accomplie. ★

Courrier des lecteurs

“Pas être un vieux con”

Ecrivez à Rock&Folk,
12 rue Mozart 92587 Clichy cedex
ou par courriel à
rock&folk@editions-lariviere.fr
Chaque publié reçoit un CD...

Illustrations : Jampur Fraize

De saison

Merci les gars pour votre grand article sur Johnny Winter. Il méritait bien cela à Rock&Folk. Ça fait plaisir !

JOHN *(courriel)*

Redressement

Salut à tous, comme d'hab' j'ouvre mon magazine préféré depuis 1976, comme d'hab' je commence par l'édito de Phil (ça c'est pas depuis 1976) et putain, je lis : *“Rien ne nous assure qu'on sera encore là dans un an.”* Je sais qu'il y a des problèmes dans la presse comme ailleurs (je travaille dans une boîte en redressement judiciaire, en attente d'un repreneur) mais, entre vieux copains on peut se parler, non ? Phil, un petit mot là-dessus serait intéressant... Bien à vous.

TICO – 36400 La Chatre *(courriel)*

Bizarre

A la lecture du référendum 2014, choix de la rédaction section album, j'ai beau parcourir la liste plusieurs fois, pas d'AC/DC “Rock Or Bust”. Près de cent mille albums dépotés en France en dix jours, tous les concerts de la tournée européenne vendus en un temps record, pouvez-vous me l'expliquer ? Vous me direz que les lecteurs ont fait le même choix que la rédaction, soit. Je pense que le fan d'AC/DC ou de metal en majorité ne s'intéresse plus depuis longtemps à Rock&Folk, Phil Manœuvre parle de perte de lectorat dans son édito... Amicalement.

FRANCOIS (Lecteur de ROCK&FOLK depuis 1975) *(courriel)*

Réponse : Le référendum était clos le 2 décembre, l'album de AC/DC paraissait le 5. Donc remisez vos conclusions... A+

Pas marre

Années 50 : *“Quoi ? Tu écoutes du rock'n'roll ? Non mais ça va pas ? C'est une musique de sauvages !”* Années 60 : *“Quoi ? Tu écoutes du rock'n'roll ? C'est quoi ces fringues et ces cheveux longs ? Tu feras moins le malin quand tu feras ton service militaire !”* Années 70 : *“Quoi ? Tu écoutes du rock'n'roll ? N'importe quoi ! C'est fini depuis 'Exile' des Stones ! Ecoute Genesis c'est le futur.”* Années 80 : *“Quoi ? Tu écoutes du rock'n'roll ? Tu ferais mieux de regarder MTV. Ils passent des super clips de Dire Straits. Ça au moins c'est de la musique !”* Années 90 : *“Quoi ? Tu écoutes du rock'n'roll ? Non mais arrête... La techno c'est l'avenir.”* Années 2000 : *“Quoi ? Tu écoutes du rock'n'roll ? Mais ton truc, là, les Strokes, c'est tout pompé sur les groupes des années 70.”* Années 2010 : *“Quoi ? Les Rolling Stones en couverture de Rock&Folk ? Sont pas morts, eux ? Sans dec', t'en as pas marre ?”* Non, j'en ai pas marre et je vous emmerde. *“Roll Over Beethoven and tell Tchaikovsky the news.”*

NABUCHODONOSAURUS *(courriel)*

Jorma

Voir Kaukonen cité, les noms de Clapton, Kossoff, Freddie King et Peter Green dans la même ligne ainsi qu'une *"démythification"* des Black Keys dans le même article, cela fait quand même très plaisir ! Merci Monsieur Eudeline pour me faire me sentir un peu moins seul dans mes convictions musicales et pour remettre les choses à leur place.
UN JEUNE LECTEUR Qui essaie de piger quelque chose aux plans des antiques bluesmen *(courriel)*

Voix de miel

Donc John Holt est mort. Merci pour l'information. Je sais que ces temps-ci il n'y a plus guère de place pour la musique jamaïcaine dans les pages de mon magazine chéri, cependant un article nécrologique sur ce grand chanteur serait bien. John Holt est un chanteur de reggae, comme il fut un chanteur de ska puis de rocksteady, parce que jamaïcain. C'est la géographie qui l'a voulu, comme elle a fait des chanteurs noirs des Etats-Unis de sa génération des chanteurs de soul après des débuts dans le rhythm'n'blues, peu importe leur style et leur personnalité. John Holt écrivit quelques broutilles comme "The Tide Is High" pour les Paragons dont il était membre et il a repris à peu près tout le monde et dans tous les genres. Il fit de "Help Me Make It Through The Night" de Kris Kristofferson un tube au Royaume-Uni. Sans doute son plus grand tort fut-il de ne pas avoir assez chanté Jah, comme il sied aux chanteurs jamaïcains qui veulent capter l'attention du public occidental en quête d'exotisme facile et de mysticisme à bon marché. John Holt fut un grand chanteur pop, une voix de miel plus portée sur la roucoulade que sur l'admonestation. Il n'était ni Bob Marley le Messie, ni Peter Tosh le Rebelle. John Holt a autant chanté la révolution qu'Elvis Presley et il a mis plus de temps que les ex-Wailers a éprouvé de l'indulgence pour les *rude boys*. Mais il est un grand chanteur et, même si je ne rechigne pas sur l'enfumage rasta, il ne faut pas oublier que la musique de la Jamaïque c'est aussi une tradition paillarde ("Wet Dream" de Max Romeo est plutôt explicite dans son genre) et un large répertoire de romances chantées par des voix d'or comme celles de John Holt ou de Ken Boothe. John Holt est mort et une nécrologie dans les pages de Rock&Folk ne serait pas une mauvaise chose. Maintenant vous faites ce que vous voulez car je continuerai à vous lire.
HERVE *(courriel)*

Militant

Bonjour, en tant que fidèle lecteur de Rock&Folk depuis 1975, je me suis senti directement concerné par l'édito de Phil Man dans le dernier numéro. A 54 balais, je suis effectivement plus amateur de Led Zep, AC/DC ou du Floyd que de Royal Blood ou Ty Segall. Pourtant j'essaie de ne pas être un vieux con et j'achète (oui j'achète) régulièrement des disques de groupes ou artistes contemporains. J'adore par exemple les Rival Sons (que j'ai vus très récemment en — très bon — concert à Paris), Jack White et Airbourne. J'ai acheté le "Manipulator" de Ty Segall car vous l'aviez encensé et franchement, des disques comme celui-là, il en sortait dix par semaine dans les seventies. Royal Blood ? Pareil. Faut-il vraiment que la situation soit désespérée pour qu'un groupe comme ça affole l'Angleterre ? Cela étant dit, j'achète Rock&Folk tous les mois, par envie mais aussi comme un acte militant. Je me désespère de la musique actuelle qui est de loin, de très loin, la pire que j'ai connue dans mes cinq décennies de vie terrestre. La lecture du Billboard Hot 100 chaque mois est un crève-cœur. Les jeunes américains écoutent de la daube et le reste du monde suit. Je fais comme tout le monde : je me réjouis que le Hellfest affiche complet six mois à l'avance et je vais me gaver de concerts en général et d'AC/DC en particulier en 2015, mais pour combien de temps encore ? Alors tenez bon, vous pouvez compter sur moi et, je l'espère, sur quelques dizaines de milliers de fidèles lecteurs pour qui vous représentez énormément. Beaucoup plus qu'un simple journal, une part très importante de notre vie.
Longue, très longue vie à Rock&Folk.
HERVE LEMOINE *(courriel)*

Aussi bonne

Merci, grâce à votre couverture de janvier 2015 (trop belle) j'ai rajeuni de 47 ans... Encore autant d'aussi bonnes couvertures et je peux partir...
Mes enfants vont être contents...
JEANJEAN *(courriel)*

555 ou 666 ?

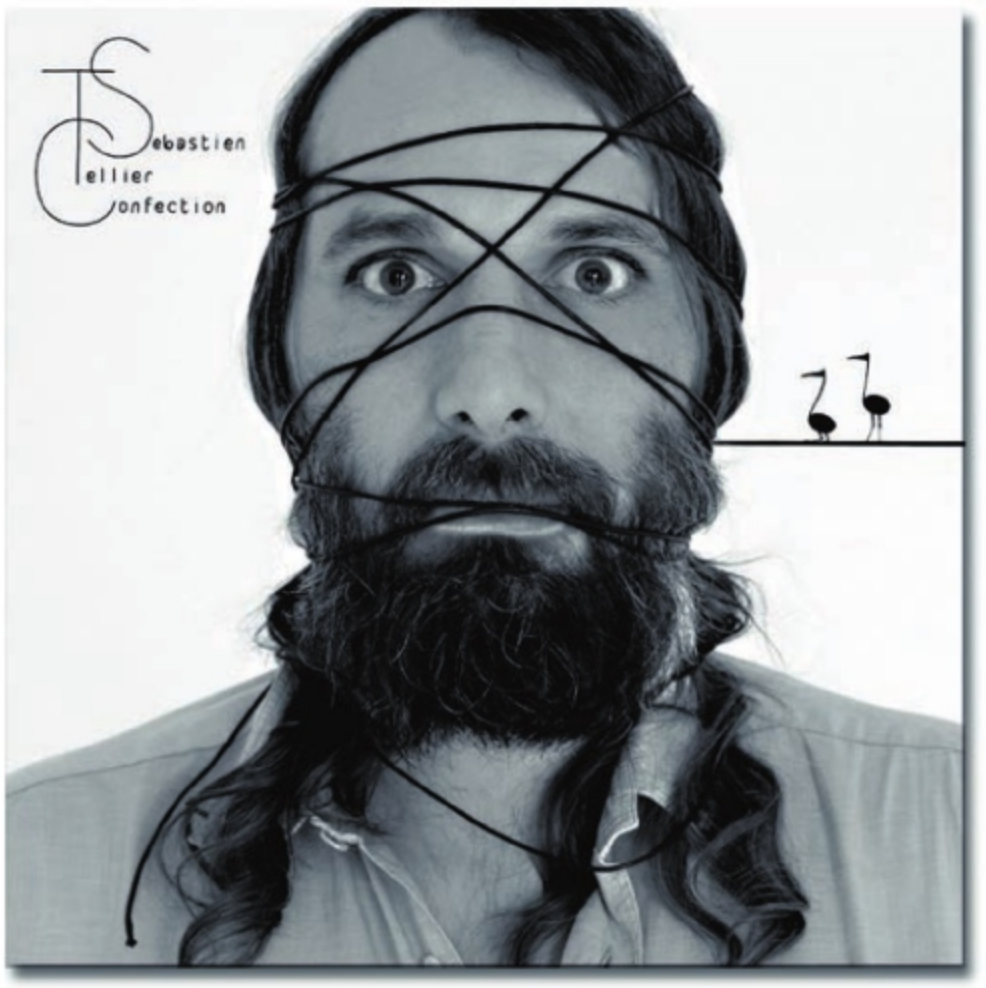
Bravo, pour votre hors-série numéro 30. 555 disques. Un super cadeau de Noël, cela manquait un tel album, à un tel prix (pas cher). Vous auriez pu pousser jusqu'à 666 disques, la musique du diable... Encore merci Rock&Folk et bonne année !
SOEN ROBWEEY *(courriel)*

Non-sens

Rock&Folk, quand on lit que le rock est un *"club fermé"* dans le courrier des lecteurs, il y a de quoi frémir... Arrêtez-moi si je fais erreur, mais le rock ne se distinguait-il pas dès le départ par son absence de méthodologie, de technique, d'expertise, de piston et de relations, ce qui en faisait, au contraire, le club le plus ouvert au monde ? N'était-il pas le son de déclassés et de marginaux qui entretenait nécessairement un rapport d'adversité avec le monde extérieur ? Si... Or, si on parle de club fermé à son endroit, on reproduit dangereusement ce système de classes et de castes qu'il était censé combattre au commencement... C'est un non-sens. Comme celui emprunté par ces pseudo-élites qui, toujours soucieuses de faire partie elles aussi d'un club très fermé qui les rendrait définitivement hors d'atteinte, voudraient séparer la *grande* musique de la musique populaire comme s'il s'agissait d'autre chose au fond dans les deux cas que de vibrations, de ressenti et de plaisir. Le but de la manœuvre musicale, ne l'oublions pas, n'étant pas autre chose à la base qu'un moment de partage. Affirmer que le rock est un club fermé, c'est quelque part cautionner le paradoxe actuel de l'industrie du disque pour laquelle l'existence même de cette marginalité n'est plus justifiée d'exister économiquement. Vision horrifique... Hormis cela, les vagues de rééditions remasterisées de Led Zeppelin m'ont amené l'année passée à me poser cette question de façon récurrente : s'agit-il bien encore de rock ? Je veux dire qu'au vu des procédés employés, on peut s'interroger. L'influent Lester bangs n'avait-il pas proclamé que *"la nullité est le plus authentique critère de rock'n'roll et* (...) *plus le boucan est primitif et grossier, plus l'album est marrant"* ? En faisant référence à ce *"bouzin vulgaire"*, ce *"bric-à-brac binaire"*, ces *"hurlements de hyènes"* s'agissant du rock, le brave Lester avait raison. Pour Pete Townshend, au début des Who : *"Souvent, un mauvais son était plus sensationnel et plus stimulant pour le public qu'un bon son."* A l'écoute de ces rééditions, il reste difficile de contredire ces deux-là.
EDDY DUROSIER *(courriel)*

Télégrammes

PAR BUSTY & BASILE FARKAS



Créativité de la Madonne... Sébastien Tellier (2013), Madonna (2015)

AC/DC
Le concert parisien prévu le 23 mai au Stade de France ayant affiché complet en moins d'une heure, une date supplémentaire est annoncée le 26 mai.

ANGUS & JULIA STONE
Le troisième album du duo australien est désormais disque d'or en France avec plus de 75 000 ventes. Le groupe, qui a récemment terminé une tournée française à guichets fermés, se produira de nouveau dans l'Hexagone au printemps et notamment le 23 avril au Zénith de Paris.

BLACK KEYS
Pendant ses vacances de Noël à Saint-Barthélemy, le batteur Patrick Carney s'est déboîté l'épaule à la plage, sous l'action d'une vague géante.

EUROCKEENNES
On connaît déjà deux des têtes d'affiche du festival de Belfort qui fête cette année son 27e anniversaire (3 au 5 juillet) : Sting et The Chemical Brothers.

FESTIVALS AWARDS
Même les festivals ont leurs prix, organisés par le site Tous Les Festivals : parmi les 138 festivals en lice, plus de 40 000 votants ont élu le Hellfest meilleur grand festival, Astropolis meilleur petit festival, Les Rockeurs Ont Du Cœur meilleur micro-festival, Fnac Live meilleur festival gratuit, le Festival Interceltique de Lorient meilleur festival urbain... Les Vieilles Charrues remportent le prix du meilleur camping.

"L'herbe, la cocaïne et l'héroïne devraient être légalisées et taxées. Ça résoudrait beaucoup de choses"
KID ROCK

FESTIVAL BORDEAUX ROCK
Le festival bordelais est de retour : du 22 au 25 janvier, il accueille notamment White Fence, Dance Mania Ghetto Madness Tour, Jozef Van Wissem, Jessica 93, JC Satán...

FRANK BLACK & THE CATHOLICS
L'autre groupe du chanteur des Pixies, actif de 1998 à 2003, publie son intégrale en coffret. Parution le 23 mars.

THE GO! TEAM
Retour du groupe bricolo de Brighton le 23 mars avec un quatrième album.

JIMI HENDRIX
A l'occasion du 45e anniversaire de la disparition du guitariste de Seattle, Yazid Manou donnera plusieurs conférences notamment à Bordeaux (31 janvier, médiathèque de Mérignac), Troyes (13 février, lycée de Sainte-Savine) et Paris (2 mai, Pavillon Carré de Baudoin).

KRAFTWERK, L'HOMME MACHINE
Le Cabaret Contemporain rend hommage aux pionniers de la musique électronique dans un spectacle notamment présenté à la Maison de la Musique de Nanterre (23 et 24 janvier).

LED ZEPPELIN
Suite de la campagne de réédition du catalogue : "Physical Graffiti", dont on fêtera en février les 40 ans de la sortie, fera l'objet d'un luxueux coffret le mois prochain. Pas de réel inédit à apprécier mais des *rough mixes* et prises alternatives en abondance.

LENZ-FARADAY
Le groupe formé par l'ex-batteur et l'ex-guitariste des Parisians assurera la première partie des Wampas à la Coopérative de Mai (Clermont-Ferrand) le 17 janvier.

L7
Absentes depuis 2000, les quatre pétroleuses californiennes envisagent sérieusement une reformation.

MICHAEL STIPE
Eloigné des micros depuis la séparation de REM en 2011, le chanteur a donné un concert à New York avant le nouvel an, en première partie de son amie Patti Smith. Au programme, des raretés de REM et quelques reprises. Stipe est resté flou quant à la possibilité d'une véritable carrière solo.

MUSIK'ELLES
L'édition 2015 du festival de Meaux, créé en 2005, est annulée faute de moyens.

NEIL YOUNG
Le Pono, baladeur numérique haute définition conçu par le Loner, est enfin disponible à la commande. Son prix : environ 340 euros.

NICK CAVE
Pourtant peu connu pour son amour des pantalons baggy, l'Australien a conçu avec une marque de skateboard deux planches en son honneur.

PAUL McCARTNEY & KANYE WEST
Le bassiste des Beatles et le mari de Kim Kardashian ont mis en ligne "Only One", étonnant duo qui pourrait annoncer d'autres collaborations.

PAUL WELLER
Prévu pour le printemps, "Saturn Pattern" est selon son auteur un de ses meilleurs albums. Et aussi son disque *"le plus ancré dans le 21e siècle"*.

PJ HARVEY
Le neuvième album de la chanteuse du Dorset sera enregistré en public. Non pas en concert mais dans le cadre d'un projet artistique nommé "Recording In Progress" où, chaque jour pendant 45 minutes, des visiteurs pourront assister derrière une vitre aux séances sises à la Somerset House londonienne et supervisées par John Parish et Flood.

PRINTEMPS DE BOURGES
On connaît déjà une partie de la programmation de l'édition 2015 (24 au 29 avril) : Christine And The Queens, The Dø, Izia, Isaac Delusion et The Shoes.

PRIX CHARLES CROS
Arthur H et Jeanne Cherhal sont les lauréats 2014 du prix Chanson décerné par l'Académie Charles Cros.

THE PRODIGY
Après la tournée des festivals l'été dernier, les leaders de l'electro punk des nineties sortiront le 30 mars un sixième album : "The Day Is My Enemy".

RIVAL SONS
Les Américains en tournée européenne en mars et avril 2015 : plusieurs dates sont prévues en France et notamment à Strasbourg, Lyon, Lille et Toulouse.

ROCK LEGENDS TRIBUTE FESTIVAL
Les trois tribute bands The Bestbeat, Letz Zep et Killer Queen se succèderont sur la scène du Palais des Sports (Paris) le 2 avril.

Rumer

Photo Kevin Westenberg-DR

RUMER
La chanteuse anglaise sort son troisième album, "Into Colour", en février.

ST PAUL & THE BROKEN BONES
Les Américains se produiront dans toute la France en mars, tournée qui passera par la Maroquinerie (Paris) le 27 mars.

SOPHIE HUNGER
La Suissesse sortira au printemps son quatrième album studio, "Supermoon", et se produira notamment à la Cigale (Paris) le 19 mai.

TWIN PEAKS
Beaucoup moins paranormal que son nom ne l'indique, ce groupe garage de Chicago sort "Wild Onion", son deuxième album.

THE VACCINES
Le troisième album du groupe est produit par Dave Fridmann. En attendant sa sortie, non annoncée, les Londoniens jouent de nouveaux titres sur scène.

WHITE FENCE
Le groupe du Californien Tim Presley, en tournée française dès le 21 janvier, a incorporé à son personnel la chanteuse galloise Cate Le Bon, qui tient ici la guitare.

THE WHITE STRIPES
Les nostalgiques du duo peuvent se consoler avec "Under Amazonian Lights", témoignage d'un concert enregistré en 2005 au Brésil, qui paraît aujourd'hui chez Third Man en double vinyle et DVD.

THE WOMBATS
Le trio anglais sort le 6 avril "Glitterbug", troisième album aux ambitions commerciales assumées.

The Vaccines

Photo Muriel Delepont

Condoléances
Charb, Cabu, Wolinski, Tignous, Honoré, Bernard Maris, Elsa Cayat, Mustapha Ourrad, Michel Renaud, Frédéric Boisseau, Frank Brinsolaro, Ahmed Merabet (victimes de l'attentat à Charlie Hebdo), **Joe Cocker, Mimi Lorenzini** (Triangle), **Irwin Steinberg** (co-fondateur du label Mercury), **Buddy DeFranco** (clarinettiste), **Jacques Chancel** (journaliste), **Wendy Rene** (chanteuse soul)

"Bluesmania"

MEZZO

En compagnie de Jean Michel-Dupont, le dessinateur vient de boucler un projet fascinant : la vie de Robert Johnson en BD. Forcément cet homme s'intéresse aux pochettes, et aux disques qu'elles contiennent.

RECUEILLI PAR ISABELLE CHELLEY - PHOTO WILLIAM BEAUCARDET

Pas facile de se mesurer à l'un des mythes fondateurs de la musique moderne, en l'occurrence Robert Johnson, l'homme du crossroad, de la musique du diable, le premier membre du pseudo-Club des 27, etc. Mais avec "Love In Vain", Mezzo, le dessinateur, associé à Jean-Michel Dupont au scénario, a tenu à distance les clichés et donné vie à un personnage jusqu'ici fantomatique, dont n'est parvenu jusqu'à nous que trois photos et une quarantaine de morceaux. Le livre a une qualité cinématographique, une atmosphère sombre et poisseuse et l'histoire, qu'on a beau connaître par cœur, prend une autre dimension sous la patte de ce binôme qui maîtrise parfaitement les codes du rock — quoi qu'en dise Mezzo qui s'excuse de ne pas être un érudit du genre lorsqu'on lui rend visite dans son atelier. Il profite d'ailleurs de son passage dans ces pages pour faire passer un message : *"En France, il y a très peu de connexion entre les dessinateurs dits rock et les groupes. J'aimerais faire plus de pochettes..."*

Rafales de riffs

ROCK&FOLK : Premier disque acheté ?

Mezzo : J'hésite entre "Rubber Soul" qui pour moi reste le meilleur des Beatles et "Led Zeppelin III". Je n'étais pas dans une famille musicale, mais il y avait certains disques de l'époque, en 1966, une belle année pour le rock d'ailleurs. A part ceux de Julien Clerc et les yé-yés, ma mère avait

quelques trucs sortant du lot, comme Donna Hightower, "This World Today Is A Mess", de la variété un peu soul qui a capté mon attention, et surtout "Michelle" des Beatles, qui n'est pas ma préférée, et "Angie" des Rolling Stones. Je devais avoir 13 ans quand je suis tombé sur cette pochette avec la grosse bouche sur le nombril, très érotique. Je préférais "Silver Train" en face B, plus dynamique...

R&F : Pas de frère ou de sœur aîné(e) pour vous initier ?

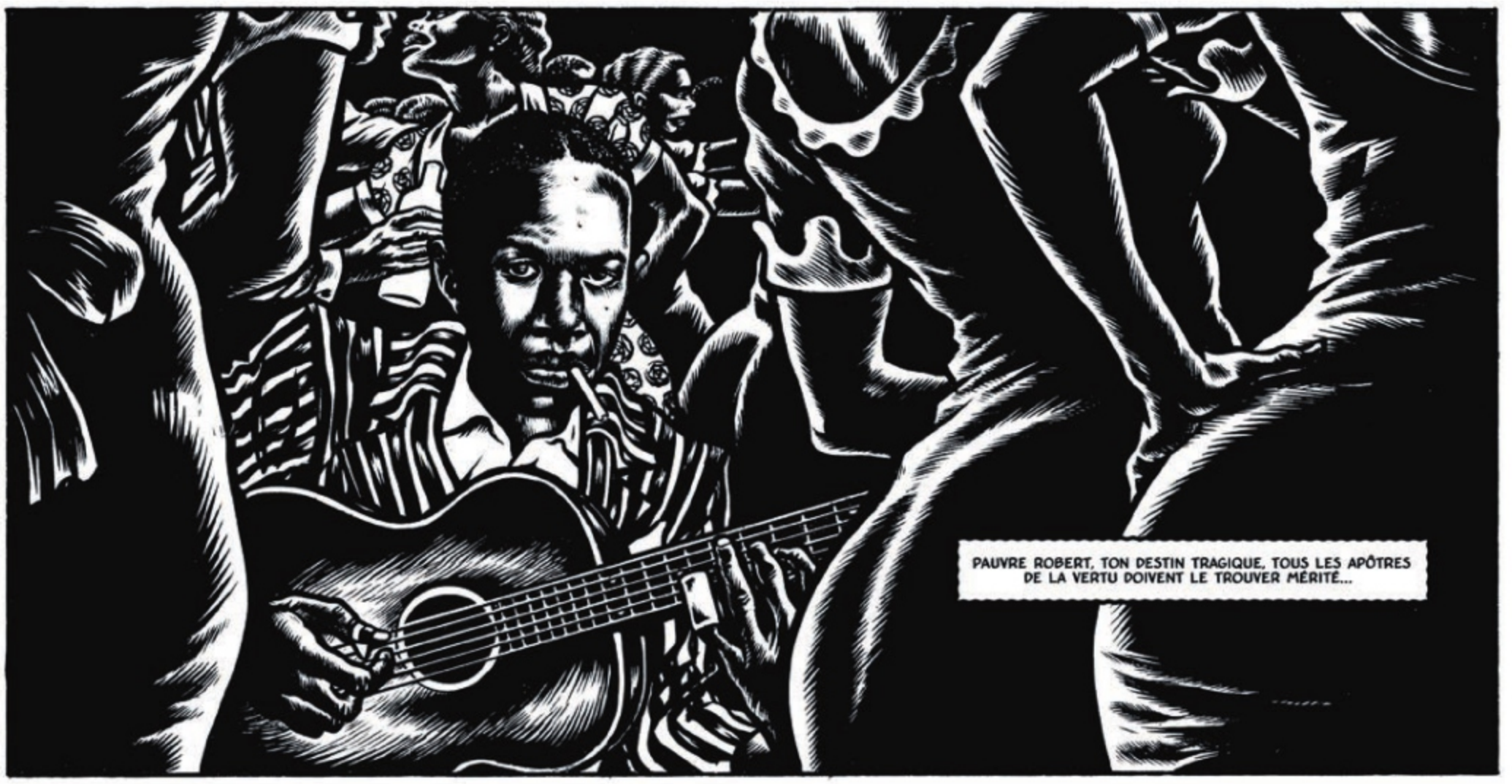
Mezzo : Je suis fils unique de l'aîné d'une famille de 17 enfants. J'ai beaucoup d'oncles et tantes, dont deux plus jeunes que moi. Comme mes parents m'ont eu très tôt, j'ai partagé une chambre avec neuf enfants, y compris des grands qui écoutaient King Crimson et lisaient Actuel et

Rock&Folk. Forcément, je suis tombé sur des images fortes, comme "Cheap Thrills" de Crumb — j'ai souvent allié les pochettes avec leur contenu. J'aime l'album, il y a des morceaux incontournables, mais c'est surtout la pochette qui m'avait parlé. Je me souviens aussi de celle de Rick Griffin pour Grateful Dead. Je ne suis pas fan, mais j'ai écouté à cause de ce dessin. Pareil, plus tard, avec celui de Robert Williams pour "Appetite For Destruction" de Guns N'Roses. Bon, je n'ai pas accroché à la musique. J'aime les voix posées et l'énergie retenue, en fait. C'est ça, le dessin. De l'énergie qu'on contrôle, qu'on laisse passer par faisceaux. On retrouve cela dans la façon de chanter d'Iggy Pop,

même s'il se lâche parfois. Sinon, pour en revenir à la question, j'écoutais le tout venant de l'époque, qui était plutôt bon, "... Ziggy Stardust" de Bowie, à cause d'une fille dont j'étais amoureux. Et comme j'avais aimé celui-là et "Hunky Dory", j'ai acheté "Diamond Dogs" avec la pochette de Guy Peellaert. Les Stones, mon groupe préféré, étaient déjà là, sans l'être. J'ai écouté les Beatles avant eux et j'y ai d'abord trouvé mon compte parce que c'était très mélodique.

R&F : Outre les oncles plus âgés, comment se sont faites vos découvertes ?

Mezzo : J'en ai fait pas mal grâce aux feuilletons de l'époque. Quand je regardais "Mannix", je préférais le générique de Lalo Schifrin à la série. Et "Amicalement Vôtre" : la musique est de John Barry qui a signé le thème principal de James Bond. C'est encore l'œil, associé à la musique... Pareil, avec "Le Prisonnier", le générique était complètement psyché. J'ai réécouté Roy Orbison grâce à "Blue Velvet" de David Lynch.



R&F : On a évoqué les Beatles, les Stones, mais pas les Who...

Mezzo : "My Generation" évidemment, c'est le premier que j'ai aimé, puis il y a eu "The Kids Are Alright". Je les ai découverts avec "Who's Next", vers 13 ans. Même dans "Tommy", il y a des trucs énormes, "Eyesight To The Blind", c'est un titre de Sonny Boy Williamson, qui a été complètement transformé... Je n'ai pas trop aimé "A Quick One", sauf "Boris The Spider" de John Entwistle, à cause de la basse. C'est un des plus grands bassistes du monde avec McCartney. Il y a d'autres chansons de basse que j'aime, "Taxman" des Beatles, par exemple... Eux, dès que j'avais de l'argent, j'achetais un de leurs disques. C'est un peu grâce à "Michelle" qu'avait ma mère, et à cette rencontre avec Yves, un copain chez qui j'allais dessiner. Parfois, le sol vibrait sous nos pieds, c'était son frère qui jouait du Hendrix en dessous. On allait le regarder un peu, histoire de se prendre une rafale de riffs... Je ne savais pas que c'était du Hendrix, mais comme dit Dylan, les notes venaient se planter dans les poutres au-dessus de ma tête. Avec lui, c'était Woodstock sur la Courneuve. Grâce à ça, mon pote s'est mis à la batterie et m'a demandé si je voulais prendre la basse. Le groupe n'avait pas de nom. Évidemment, j'étais très mauvais. Il y a eu des tentatives de composer, il devait y avoir une certaine fraîcheur, une méconnaissance et une innocence... Le rock, c'est un peu cette innocence qui perdure. Quand on la perd, on fait des choses différentes. On les intellectualise et pour moi, le rock'n'roll ce n'est pas ça. Avec Yves, on a monté d'autres groupes, puis on s'est retrouvé avec des gens plus âgés que nous. C'était vers 1977-1978, en pleine période punk. On s'appelait Silence Hôpital. Ce n'était pas du punk, il y avait un sax et une chanteuse et on a eu la chance inouïe, grâce à des relations, de présenter notre cassette chez Virgin où œuvrait Philippe Constantin. On s'est retrouvés à signer chez Clouseau, son petit label. Je suis passé de ma banlieue à un monde assez incroyable et opulent... C'est hallucinant.

R&F : Vous écoutiez quoi, à cette période ?

Mezzo : J'ai eu une seule période punk engagée et beaucoup écouté The Ruts.

Ils n'ont que deux albums, mais j'ai pris une claque entre eux et Clash... Je ne suis pas allé jusqu'aux Pistols, parce que je voulais faire de la musique à ce moment-là. C'était sans doute prétentieux, j'ai compris le punk plus tard. Mais j'ai été très pote avec Max Perramon à un moment. Son dessin est génial et c'était un grand fan des Ramones. Pour moi, eux comme les Ruts étaient des musiciens. Ce que j'aimais chez les Ramones, c'était qu'il y avait l'énergie punk vitale et une mélodie à tomber par terre, un côté pop et rhythm'n'blues des années 50-60... Comme dirait Dylan, une chanson ça doit être un hymne, un truc qu'on peut chanter tout seul dans la rue, sinon c'est trop complexe. Pour ça, les Ramones, c'est énorme. "I Believe In Miracles", c'est formidable juste avec quatre accords plaqués et la voix de Joey. Max m'avait envoyé "Pet Cemetary", j'ai adoré, même si c'est un peu tardif. Les Ramones, ça a l'air d'être simple et ça ne l'est pas, en fait. C'est de la ligne claire. Sinon, chez les Ruts, je trouvais un peu de reggae. A cette période, je répétais à Crimée, dans les caves où bossaient aussi les Porte-Mentaux et des groupes de reggae. Comme je suis bassiste, l'instrument a pris le dessus sur ce que j'aimais. Je voulais progresser et, évidemment, le reggae, le funk, le dub, le rocksteady sont les styles où elle est la plus présente. Avec Yves, on formait une section rythmique assez soudée. Je me suis aperçu que tout ce que j'aimais chez Hendrix, sur "Led Zeppelin III" et chez les Beatles, était teinté de blues. Et plus j'écoutais les Stones, plus je constatais qu'ils avaient un groove qui manquait aux Beatles. J'ai aussi écouté James Brown et du funk, bien sûr, mais aussi Betty Davis, la femme de Miles. Je me souviens de ce morceau, "FUNK", et d'un disque ("Nasty Gal") où elle est allongée à moitié nue sur une voiture, ce qui a pu motiver mon choix... Il me faut l'énergie et la sensualité. Les Stones mêlent les deux. J'y suis entré par "Sticky Fingers" qui est facile à écouter. Ensuite, je suis passé à "Let It Bleed" et

"Beggars Banquet". On trouve des morceaux sublimes épars sur les disques des débuts mais, sur ceux-là, ils conservent cette première énergie. On a l'impression qu'ils ne savent pas où ils vont, que ce sont cinq branleurs hyper doués, qui font ce qui leur tombe sur le coin du cerveau, tout en étant plus matures et très inventifs.

Je suis une éponge

R&F : Comment s'est opéré le choix entre dessin et musique ?

Mezzo : Quand j'ai quitté la musique, j'ai commencé à dessiner sérieusement, à placer mes premiers dessins chez Rock, Rock En Stock où j'ai rencontré Jean-Michel, mon partenaire pour "Love In Vain" qui

écoutait du reggae, du rocksteady... Je me suis mis à d'autres trucs, comme Elvis Costello, et pourtant, c'est une musique de maturité. J'ai adoré "My Aim Is True" et le suivant. Je suis plein de contradictions, je pouvais écouter "The Crack" des Ruts et "This Year's Model"... Pour moi, Costello rassemble une forme d'intelligence extrême avec la musique, c'est à la fois intellectuel et super bien foutu, avec une section rythmique magnifique et un bassiste à tuer. Tout ça est très éclectique, je suis une éponge, comme dans le dessin. Je réagis au feeling premier, je suis incapable de l'analyser sur le coup... On pourrait parler d'Iggy Pop, aussi.

R&F : Justement, parlons-en...

Mezzo : Quand j'étais chez Clouseau, Constantin avait signé Téléphone et les Rita Mitsouko. Chichin et Ringer bossaient sur un opéra rock qui ne s'est jamais monté, ils cherchaient une section rythmique et nous ont contactés. La rencontre s'est faite rue de la Cossonnerie aux Halles. On a bien accroché... Je me souviens du moment où j'ai entendu Catherine chanter. Elle s'isolait un quart d'heure pour se chauffer la voix et c'était magnifique. Elle était hyper sexy en plus, c'était du bonheur pour moi. Chichin et elle écoutaient beaucoup les Stooges et forcément, par ce biais, je m'y suis mis et j'ai découvert cette sculpture rock qu'était Iggy.

Le sexe n'a plus d'importance, mec ou fille, on le regarde comme un objet de désir. Je me suis servi de son corps pour faire des affiches. On reconnaît son buste long, très en relief... Il a un don de l'exposition, c'est très graphique comme attirance. J'aime "Raw Power", mais pas seulement. Sa voix est très iconique, c'est un grand crooner, il sait tout chanter, il a l'énergie. Quand on le voit, on sait qu'on ne sera jamais une rock star, qu'il le fait si bien que ça nous est interdit. Jagger a longtemps gardé cette espèce de morgue de jeune branleur des sixties. J'ai un amour particulier pour Keith Richards, ses riffs qui te transpercent de part en part, son jeu de slide, il est très blues, figé par rapport à Jagger, mais il utilise tellement de choses aussi... Et il regarde Jagger, parfois agacé ou amusé, ce qui est génial, comme dans tout tandem complémentaire.

R&F : On n'a pas évoqué les premières BD marquantes...

Mezzo : Il y a des musiciens qui donnent envie de jouer, et c'est pareil pour les dessinateurs. Crumb en fait partie, peut-être parce que mes rétines l'ont rencontré assez tôt. Il y a une sincérité dans son trait qui ne ment pas, il utilise beaucoup le noir et blanc. La couleur masque souvent l'os. Le trait c'est l'essentiel, ça parcourt le chemin entre le cerveau et la main, c'est l'ossature. Le noir et blanc est plus évocateur pour le lecteur, il laisse plus de place à son imagination. Mais je peux aussi adorer le pop art, Guy Peellaert, etc.

Ligne claire

R&F : On en vient à "Love In Vain". Comment fait-on pour dessiner Robert Johnson dont il existe deux ou trois photos ?

Mezzo : Ce qui m'a motivé, déjà, c'est que la plupart des groupes que j'écoute, Led Zep, les Stones, les Who, les Animals, etc, sont passés par le blues. Tout le monde nous parle de ce mec, c'est le premier du Club des 27, mais on n'a pas joué là-dessus. L'histoire de Charley Patton par Crumb avait été rééditée chez Cornélius et m'avait beaucoup touché. Je suis allé voir Bruno Théol qui dirigeait la collection BDMusic. Il m'a proposé

"Le noir et blanc laisse plus de place à l'imagination"

de faire un volume et de choisir entre tous les artistes tombés dans le domaine public. J'ai vu Robert Johnson et j'ai commencé en travaillant sur un format à l'italienne comme Crumb, parce que c'était plus cinématographique pour les paysages du Mississippi et ce vertige horizontal. Et puis l'éditeur a eu des difficultés, j'ai décidé de faire plus de pages, j'étais pris par ce personnage, je ne le connaissais pas tant que ça... Il était apparu en BD comme un personnage fictif, une sorte de fantôme — même chez Crumb – à croire qu'on n'ose pas lever le voile sur lui. Et je me suis dit, pourquoi pas ? Il a existé, il a eu un jeu de guitare monstrueux, tout le monde l'a copié, Keith Richards le premier, et j'ai fait le livre avec Jean-Michel, qui était journaliste de rock dans les années 80 et aimait le blues... Je suis parti de deux photos, mais je suis tenté de te dire que si je vois une de tes oreilles, je peux te dessiner. Je me suis basé sur les descriptions : il était petit, chétif, dandy, ce qui m'a intéressé, parce qu'il était hobo et traînait dans les trains, mais restait tiré à quatre épingles, comme l'ont dit Sonny Boy Williamson et Johnny Shines, son accompagnateur. Quand on dessine, on s'approprie le personnage, c'est un métier d'acteur, on joue tous les rôles, du chien à la chaise... Je me suis accompagné de musiques géniales comme Mississippi John Hurt, etc. Et surtout, j'ai appris à écouter Robert Johnson. Au début, c'était un peu râpeux, c'est du blues minimaliste, comme Skip James. Ce projet a débuté il y a six ans, j'ai eu le temps d'écouter plus de blues que d'habitude et j'ai redécouvert ces trois ou quatre accords magiques, cette slide, cette guitare en open. C'est la mécanique de base, elle paraît très simple, mais elle est très compliquée à interpréter. Le minimalisme permet aussi à l'erreur de faire partie de ton style. Si on est un dessinateur réaliste, l'erreur se décèle tout de suite. J'adore la ligne claire, de Chaland à Meulen et d'autres... Mais j'aime aussi la peinture flamande, Goya, le clair obscur, et c'est pour cela que je mets beaucoup de noir. J'ai pris un grand plaisir à incarner Robert Johnson, puisqu'il était une icône intouchable. Une espèce de bluesmania est en train de s'installer et j'ai l'impression d'en faire partie. J'ai fait ce livre avec beaucoup d'innocence et de candeur, je ne pensais pas toucher autant de gens, mais j'ai l'impression que je l'ai rendu un peu vivant, qu'il vit. C'est devenu, malgré nous, une façon de voir Robert Johnson. Peut-être qu'il ne ressemblait pas à ça...

R&F : Passons à vos derniers enthousiasmes musicaux...

Mezzo : Puisqu'on parle de blues, Big Maybelle qui reprend "96 Tears", c'est un morceau phare, ce titre de Question Mark & The Mysterians. J'aime aussi beaucoup Harry Nilsson. Quand j'ai vu "Midnight Cowboy", j'ai flashé sur la musique. Toujours le lien image et musique. J'ai tout de suite eu envie d'acheter le disque et je me suis aperçu que c'était Harry Nilsson qui avait écrit "Coconut" et des trucs très différents...

R&F : Vous emportez quoi sur l'île déserte ?

Mezzo : J'emporte mon instrument pour me remémorer quelques disques et jouer certaines lignes de basse. Comme celle de "London Calling" que je trouve sublime et celle de "Pump It Up" d'Elvis Costello, si j'avais la technique pour la reproduire. J'essaie aussi de jouer la basse de "Jah War" des Ruts, c'est du dub hyper rapide. C'était un peu comme Clash, sauf que leur chanteur est mort au bout de deux albums... Si je suis très fort, j'arrive à jouer un titre de James Brown et "Come Together" des Beatles.

R&F : On finit avec les groupes récents qui vous plaisent...

Mezzo : Sincèrement, j'ai l'impression d'avoir besoin de rester dans des années que je n'ai pas encore comprises. Je suis très peu sensible à ce qui se fait en ce moment parce que j'ai tellement de choses à découvrir d'une époque encore mystérieuse et que, pourtant, j'ai vécue. Ce qui me reste de mon enfance, c'est ce qui a émergé. Je veux faire des plongées et voir ce qu'il y a en dessous. Je suis en train de fouiner dans les groupes garage sixties, dans Tamla, Stax, et c'est encore la basse qui m'y amène. Mais bon, Jack White me plaît, Amy Winehouse aussi... Quand je l'ai écoutée lors d'une soirée, où un copain DJ a mis ça, j'ai eu le sentiment d'avoir loupé quelque chose. C'est magnifique. Je ne suis pas passéiste, ni tombé dans la nostalgie mais, pour bien vivre son futur, il faut analyser son passé. Et je ne l'ai pas encore assez fait, je suis peut-être encore trop jeune à 54 ans. ★

Livre *"Love In Vain" (Glénat)*

ABONNEZ-VOUS

I ♥ R&F

1 an - 12 numéros

+ le DVD Guns N' Roses "Appetite for Democracy"

71 € seulement

au lieu de ~~107.75€~~

soit **34%** de remise

Les Gunners à Las Vegas

JE M'ABONNE !

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : ROCK & FOLK - Service Abonnements
9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex. Tel : 01 47 56 54 00

ABONNEZ-VOUS AUSSI SUR WWW.ROCKNFOLK.COM

ROFP152A

❑ **OPTION 1** 1 an soit 12 numéros pour **62€** au lieu de 75,60 € soit près de **18% de réduction.**

❑ **OPTION 2** 1 an soit 12 numéros **+** le DVD "Appetite for Democracy" ❒ Blue Ray ou ❒ DVD **71€** au lieu de 107,75 € soit **34% de remise**

Courriel : ..... Nom : ..... Prénom: .....

Adresse : ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville : ..... Pays ..... Tel.: .....

PAIEMENT PAR CB
DATE ET SIGNATURE OBLIGATOIRES :

RÈGLEMENT (à l'ordre des Editions Larivière) : ❑ Chèque bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB : N° ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ Expirant le ☐☐ 20☐☐ Cryptogramme ☐☐☐

❑ Oui, je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel. **Tarif France métropolitaine 2015**. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au + 33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/03/2015 dans la limite des stocks disponibles. L'abonnement prendra effet dans un délai de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock&Folk pour 6,30€, et le Blue Ray à 32.15€ frais de port compris. Offre valable dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

JOE COCKER

1944-2014

Interprète pur, dont le timbre rocailleux s'est imposé des décennies durant, le *plombier de Sheffield* a tiré sa révérence peu avant Noël.

PAR JEROME SOLIGNY

**Le nom de Tony Visconti est associé à ceux de Marc Bolan (T Rex), David Bowie ou les Rita Mitsouko, mais plus rarement à celui de Joe Cocker dont il a pourtant mixé le premier album, produit par son mentor Denny Cordell. En 2007, on pouvait lire dans l'autobiographie de Visconti : "*Parfois, il arrive que la chance tombe du ciel. J'ai rarement reçu une démo que je n'avais pas réclamée qui vaille la peine d'être prise en considération et, a fortiori, qui mérite qu'on délire dessus. Juste avant d'enregistrer le deuxième album de Tyrannosaurus Rex, un petit paquet oblitéré à Sheffield est arrivé au bureau. C'était une bobine de bande d'une dizaine de centimètres de diamètre. On pouvait lire sur l'étiquette le titre 'Marjorine' et le nom* Joe Cocker. *Il y avait aussi un mot dans lequel était expliqué que Joe était employé du gaz et chanteur à temps partiel dans les pubs. Quand Denny, l'éditeur Jon Fenton et moi avons écouté la chanson, nous n'en avons pas cru nos oreilles (…). Au cours de l'été 1968, nous avons enregistré les titres de ce qui allait devenir le premier album de Joe Cocker. J'ai aussi écrit les arrangements de cuivres de sa reprise de 'With A Little Help From My Friends' de Lennon-McCartney (…). La chanson a été enregistrée sur un 8-pistes et les sept premières étaient remplies à bloc. Il n'en restait plus qu'une pour la voix immortelle de Joe. Denny l'a dirigé pendant huit heures pour obtenir ce qu'il souhaitait. Chaque prise effaçait la précédente. Je n'oublierai jamais cette vision de ses veines lui sortant du cou, de son visage presque violet, lorsqu'à plus d'heure, une nuit, il a finalement enregistré la voix parfaite."*

Photo Jack Robinson/ Hulton Archive/ Getty Images

Photo Elliott Landy/ Dalle

On se souviendra que Joe Cocker est parti à deux jours de Noël. A soixante-dix ans bien frappés, après avoir lutté, sans qu'on n'en sache rien, contre un cancer du poumon. Primo, l'homme dont la voix, aux grandes heures, rappelait celle de Ray Charles (qui ne cachait d'ailleurs pas son admiration pour lui), était discret. Secundo, même s'il avait fait l'attraction à Woodstock quarante-cinq ans plus tôt, il ne passionnait plus le gotha rock depuis longtemps. Il aura fallu qu'il meure pour que son nom enflamme les réseaux sociaux, et pas de la plus jolie des façons. Souvent mal orthographié (Coker, Cooker), le nom du pauvre Joe a été la cible de sales embouchés à la mémoire courte qui ont ironisé sur son talent et sa disparition. Certains, ceux qui comprenaient son art, leur sont rentrés dedans à coups de tweets et *comments* facilement repérables puisque sans fautes. S'écharper virtuellement, à quarante-huit heures de la naissance du petit Jésus : qu'a-t-on fait pour tomber si bas ?

Né en 1944 à Sheffield, alors capitale de la sidérurgie britannique, au nord de l'Angleterre (c'est également la ville d'ABC, de Pulp et des Arctic Monkeys), John Robert Cocker grandit au son de Lonnie Donnegan et du skiffle (qu'il adore) et fréquente la Central Technical School (qu'il aime moins). Vers l'âge de quinze ans, il intègre son premier groupe, les Cavaliers. Il y joue de la guitare et de l'harmonica, mais devra attendre le début des années 60 pour empoigner le micro de chant. Joe est employé de la compagnie du gaz locale lorsque la formation devient Vance Arnold And The Avengers puis, un poil plus tard, Joe Cocker's Big Blues. Elle se produit un peu partout à Sheffield et dans ses environs, et Cocker commence à se tailler une réputation d'interprète à la voix puissante et au jeu de scène expressif. Habité lorsqu'il aborde un répertoire essentiellement constitué de reprises, il donne déjà l'impression de singer les pionniers du rock et du rhythm'n'blues qui le font désormais vibrer. En 1964, le producteur Mike Leander lui fait enregistrer une démo qui l'amène à signer, en solo, avec Decca.

Joe Cocker prend un congé sans solde et met en boîte son premier single, dont la face A est une reprise d' "I'll Cry Instead" des Beatles. Il se produit en Angleterre et en France où il fait la tournée des bases américaines. A son retour à Sheffield, Joe constate que son disque a flopé et choisit de retourner à la compagnie du gaz. La musique prend à nouveau le dessus en 1967 lorsqu'il monte une première incarnation du Grease Band avec son ami bassiste Chris Stainton. A la fin de l'année, ils enregistrent la démo de "Marjorine" à laquelle Tony Visconti fait allusion plus haut, et cette chanson qu'il dédie à sa mère, va figurer, avec sa reprise de "With A Little Help From My Friends", sur son premier album. Celui-ci sort en avril 1969 et Jimmy Page, Steve Winwood et Henry McCullough comptent parmi les illustres qui participent à l'enregistrement. Interprétée les tripes à la main, la chanson, un beau carton, lui vaudra d'être personnellement félicité par les Beatles.

La crème des musiciens

Remarqué dès ses premiers passages télé (notamment à l'Ed Sullivan Show, aux USA) parce que sa gestuelle impressionne autant que sa voix, Joe Cocker fait encore plus fort le 21 août 1969 : accompagné par un Grease Band remanié, il grimpe sur les planches du mythique festival de Woodstock pour y chanter, à fond la cage thoracique, son tube. Surfant la vague d'un succès bien mérité, Joe Cocker publie un deuxième album en 1969, dont les temps forts sont deux autres reprises de classiques des Beatles ("She Came In Through The Bathroom Window", que McCartney aurait écrit pour lui, et "Something"). Deux morceaux du disque sont signés Leon Russell, qui coproduit également "Mad Dogs & Englishmen", un double live épique enregistré avec un nouveau groupe. Russell, multi-instrumentiste américain avisé qui a pris la mesure du potentiel de Joe, va trouver en lui un véhicule formidable pour asseoir sa réputation de songwriter, meneur d'hommes et escroc sur les bords, avant de voler de ses propres ailes. Egalement immortalisée par un film, la tournée Mad Dogs & Englishmen laisse Cocker exsangue. Très affaibli sur les plans physique (alcool, drogues, manque de sommeil...), moral et financier, il ne relève la tête qu'en 1972, en publiant "Joe Cocker", album en majeure partie cosigné avec Chris Stainton et fouetté par la crème des musiciens anglais d'alors (Alan Spenner, Neil Hubbard, Jim Keltner, Alan White...). Jusqu'à la fin de la décennie, Joe Cocker, désormais installé aux Etats-Unis, publie des disques honorables, quoique moins probants que leurs prédécesseurs. Le public, notamment anglais, commence à les bouder. Sur ces enregistrements au son de plus en plus calibré (pour la FM) et même s'il décroche un tube de temps à autre ("You Are So Beautiful", de Billy Preston, sur "I Can Stand A Little Rain" en 1974), le chanteur donne l'impression de se perdre en chemin dès qu'il part en chasse d'un répertoire susceptible de mettre sa voix en valeur. En concert, il se laisse aller, oublie les paroles et parfois vomit sur scène. A la fin des années 70, il entre en cure de désintoxication. Il mettra deux longues années à évacuer l'alcool de son système. Lorsqu'il reparait, c'est un homme changé, cheveux blanc, barbiche de vieux loup de mer.

La première moitié des années 80 de Joe Cocker est marquée par "Sheffield Steel", album intéressant au titre trompeur car saisi à Nassau sous la houlette de Chris Blackwell (avec Sly Dunbar et Robbie Shakespeare à la rythmique tropicale), et la chanson "Up Where We Belong". Enregistrée en duo avec la star de la country Jennifer Warnes pour la BO du film "An Officer And A Gentleman", elle va permettre à Joe d'atteindre la première place des charts américains, et très bien se comporter dans ceux de son pays. En 1986, il a le nez creux en enregistrant "You Can Leave Your Hat On" pour son album "Cocker". La chanson de Randy Newman accompagne également la scène du strip-tease de Kim Bassinger dans "9 ½ Weeks", le film à succès d'Adrian Lyne, et booste les ventes de "Cocker". Incapable, toutefois, de se stabiliser — il changera de label trop régulièrement pour établir une fructueuse relation de travail avec une équipe — et donc de donner un véritable sens à sa carrière, Joe Cocker parsème la fin de la décennie d'albums bien plus faibles que sa voix. En vieillissant en même temps que lui, son public continue de se désintéresser, aussi lentement que sûrement, de sa musique. Cependant, il réagira favorablement à chaque fois qu'une chanson mieux fichue que les autres, généralement bastonnée par des radios consentantes, se distinguera du lot ("When The Night Comes" extraite de "One Night Of A Sin", "Unchain My Heart", tirée de l'album du même nom produit par Dan Hartman et Charlie Midnight). "Night Calls", paru en 1991, avait tout, sur le papier, pour être une réussite (Jeff Lynne aux instruments et à la coproduction, Mike Campbell à la guitare, Benmont Tench au Hammond B3, Steve Holley et Jim Keltner à la batterie...) sauf que Cocker chante dessus comme s'il avait l'esprit ailleurs. Tandis qu'il revisitait brillamment les Beatles vingt ans plus tôt — on a pu lire, à l'époque, que ses versions surpassaient les originales — il ne tire rien d'exceptionnel de "You've Got To Hide Your Love Away".

Showman à voix rauque

Une armée de guitaristes

En 1994, après un énième changement de label (il quitte Capitol pour Sony Music), Joe Cocker redresse un peu la barre artistique avec "Have A Little Faith" auquel la chanson-titre, signée John Hiatt, donne le ton. Assez tristement, et même s'ils connaissent le succès en Europe et spécialement en France (notre pays a toujours été un gros consommateur de soupe...), certains albums de Cocker enregistrés dans les années 80 et 90 n'apparaîtront dans aucun classement anglo-saxon ("Organic", produit par Don Was, "Across From Midnight"...). Toujours capable de remplir des salles de capacité honorable, Joe n'hésitera jamais à quitter son Colorado d'adoption pour parcourir le monde entre les enregistrements de disques studio dont, parfois, le seul intérêt est de s'amuser à repérer les bonnes chansons que ses producteurs et lui ont choisi de faire passer par leur mièvre moulinette. Enregistré en 2004, l'année de ses soixante ans, "Heart & Soul" propose enfin du très solide sur le plan des reprises ("Maybe I'm Amazed", "Every Kinda People", "Jealous Guy", "Everybody Hurts") et de l'interprétation (une armée de guitaristes parmi lesquels Jeff Beck, Eric Clapton et Steve Lukather). Son successeur ("Hymns For My Soul", vingtième album du chanteur) abonde dans le même sens et permet même à Joe Cocker de faire une incursion remarquée dans les charts britanniques. Depuis le nouveau siècle, promouvant Joe comme un vulgaire produit de lessive, ses labels successifs multiplient les compilations en tous genres. Publié chez Columbia en 2010 et 2013, "Hard Knocks" et "Fire It Up", les deux derniers albums de Joe réalisés par Matt Serletic (Collective Soul, Matchbox Twenty) ne seront pas parvenus à inverser de manière significative la tendance des décennies passées.

Clic

Joe Cocker n'a plus jamais vécu dans le besoin à partir du milieu des années 70, chacun de ses disques se vendant suffisamment pour lui permettre d'enregistrer le suivant, et sa réputation de showman à la voix rauque lui assurant de jouer à guichets fermés presque partout dans le monde. Mais Joe a trop souvent donné l'impression de passer à côté de sa carrière pour être comparé aux illustres dont il a vaillamment (et parfois brillamment) repris les chansons et qui, généralement, ne lui arrivaient pas à la cheville sur le plan vocal. Joe Cocker, quoi qu'on pense du gros de sa discographie, *désenchaînait son cœur* à chaque fois qu'il montait sur scène, et procurait du plaisir à ceux qui payaient pour le voir. Ses détracteurs au clic facile mourront un jour, à leur tour, le corps penché vers l'avant. Irrémédiablement alourdi par cette pierre glaciale qui aura toujours battu, un peu de traviole, dans leur poitrine. ★

“Mon truc rock’n’roll”

Photo DR

JESSICA93

COLD WAVE De la banlieue parisienne arrive enfin une réponse crédible aux Anglais spécialistes de la grisaille et du bruit. Derrière ce blase étrange, un Montreuillois habité qui travaille en solitaire.

À en croire les médias et les politiques, la banlieue est une grande cité insalubre où les voyous écoutent du rap et dealent différentes drogues. La banlieue respire pourtant encore, elle vibre parfois et regarde toujours le ciel. Elle refuse de crever sous les clichés les plus détestables. Dans le 93, à Montreuil, il y a 34 ans, naissait Geoffroy Laporte. Ni une racaille, ni un B-Boy. Un gamin qui découvre Nirvana juste après la mort de Cobain et qui décide un jour d’écrire des chansons, sans se soucier de l’étiquette. Et qui aime les Bérus, Slint, NTM, Melvins et beaucoup d’autres. Résultat : en 2010, il décide de créer Jessica93, un one man band.

Les muses décident de tout

Il sort aujourd’hui son deuxième album, “Rise”, complainte belle à se damner, cold wave hargneuse et romantique, rock autant troglodyte que cosmique, triste que valeureux. C’est formidable, ça prend au cœur et aux tripes, ça évoque le Cure de “Pornography” et des milliards d’autres choses qui n’appartiennent qu’à celui qui écoute. Geoff donne rendez-vous dans un bar du 18e arrondissement. Il est ponctuel et timide. Acharné et pâle. Passionné : *“J’ai toujours fait de la musique. J’ai mis du temps avant de monter des groupes et de faire des concerts. Avant 25 ans, je jouais surtout dans ma chambre, j’essayais, je testais, je voulais apprendre à vivre mon truc. J’ai écrit des tonnes de chansons... Au départ, je voulais que ce projet soit live parce que je n’avais pas prévu de faire des disques, uniquement des concerts. Jessica, c’est un peu Jesus Lizard mais tout seul. J’aime cette base de basse/ guitare/ batterie, je n’ai pas envie de foutre des synthés. Je suis dans mon truc rock’n’roll mais tout seul.”* Quand on lui demande l’origine de son nom, il sourit avant de répondre : *“Le nom vient d’une blague avec un pote, en fait. Ma mère m’a toujours dit que si j’avais été une fille, je m’appellerais comme ça.”* Et cette musique sombre, enlaçante, à la fois glaciale et tribale, mordante et magique, elle vient de très loin, là où les muses décident de tout et se moquent bien des chapelles : *“J’ai été le premier surpris que ça sonne cold wave. Avec Jessica, je n’ai jamais voulu faire un style précis. Moi, j’ai surtout écouté du grunge, du punk français, un peu Trisomie 21 mais pas assez pour que ça m’influence. J’ai plus écouté Slayer que Trisomie 21 par exemple... Et donc, je ne sais pas d’où viennent ces chansons. On me cite parfois Sisters Of Mercy, The Jesus And Mary Chain, mais je ne les ai jamais écoutés...”* L’avenir pour Geoff, c’est aujourd’hui. Il avance coûte que coûte, s’adapte aux propositions, apprécie sans être trop dupe non plus des enthousiasmes déclenchés par sa musique, il galère en chantant : *“C’est ça le DIY. N’attends personne et bouge-toi le cul parce que personne ne va venir te chercher dans ta chambre... Le buzz ? J’ai une vie assez chaotique pour avoir d’autres chats à fouetter* (rires). *C’est surtout cool de remplir le Point Ephémère comme l’autre soir. Quand je jouais dans la cave du Chiquito devant trois mecs, c’était autre chose. Ça fait vraiment plaisir de pouvoir partager son truc... Quand on est jeune, on se dit qu’un jour, on fera l’Olympia. Passé la trentaine, on fait sa musique, on monte dans sa caisse pour partir jouer et on se dit :* ‘Si je rentre pas dans le rouge, c’est cool déjà’ *(rires).”* Jessica93 se produira au Grauzone festival à Amsterdam fin janvier avec DAF et The Fall. La banlieue s’exporte. La banlieue nique sa mère. ★

JEROME REIJASSE

Album *“Rise” (Musicfearsatan/ Teenage Menopause)*

Portes du Soleil Ski & Bike
PRÉSENTENT

ROCK THE PISTES FESTIVAL

5E ÉDITION

14 AU 21 MARS 2015

ROCK&FOLK VOUS PROPOSE DE **GAGNER**
1 SÉJOUR AU SKI POUR 2 PERSONNES À AVORIAZ DU 14 AU 21 MARS PENDANT TOUT LE FESTIVAL !

À GAGNER

L'hébergement pour 2 personnes. Accès à l'espace VIP avec déjeuners offerts les jours de concerts. 2 forfaits de ski pour l'ensemble du Domaine des Portes du Soleil pendant une semaine. La location du matériel de ski.
Non inclus : transport, transferts, petits déjeuners, diners et l'assurance ski.

SÉJOUR D'UNE VALEUR D'ENVIRON 5 000€

RENDEZ-VOUS SUR LE SITE :
WWW.ROCKNFOLK.COM

AIRFRANCE KLM TRANSPORTEURS OFFICIELS

Gibson BRANDS

UPC up content

BFMTV NEWS 24/7

ROCK&FOLK

LE MAGAZINE NEON

digitick .com

SKIEUR

iConcerts

RTL2 LE SON POP-ROCK

ABONDANCE, AVORIAZ, CHÂTEL, LA CHAPELLE D'ABONDANCE, LES GETS, MONTRIOND,MORZINE-AVORIAZ, ST JEAN D'AULPS

CHAMPÉRY, MORGINS, TORGON, VAL-D'ILLIEZ-LES CROSETS-CHAMPOUSSIN

WWW.ROCKTHEPISTES.COM

pampiemousse.com - Crédit photos : Les Portes du Soleil - JF Vuarand, Matthieu Vitré, Fotolia Licence 2-1044968 Licence 3-1044969

"En dehors"

BELLE AND SEBASTIAN

pop Où en est le groupe écossais après quasiment deux décennies d'activité ? Tentative d'explication avec Stuart Murdoch et Stevie Jackson.

Chez lui, en buvant sans doute une tasse de thé ou de verveine, le fan de Belle And Sebastian est peut-être en train de contempler son étagère de disques. Il constate que le groupe écossais qu'il chérit est là depuis un bon paquet d'années. Presque vingt ans ont passé depuis le délicat premier "Tigermilk". Belle And Sebastian, depuis, a quelque peu évolué. Fragile et mélancolique à ses débuts, dans une veine qu'on situerait bizarrement entre le troisième Velvet Underground et Simon & Garfunkel, la formation de Glasgow a aujourd'hui bien changé. Le credo des Ecossais : faire de la pop toujours, mais dans un cadre esthétique ouvert à des horizons beaucoup plus larges. Ainsi, ces quasi boy-scouts aux goûts d'abord très sixties se sont mis aux synthés qui tabassent, à la grosse production, aux rythmiques discoïdes et aux syncopes funky. Oui, cela surprend.

Très maîtrisé

Stuart Murdoch possède des caractéristiques singulières pour un chanteur de *rock* : protestant convaincu, allergique à l'alcool (littéralement), végétarien, atteint dans sa jeunesse d'une maladie neurologique (syndrome de fatigue chronique) l'obligeant à rester alité plus que de raison, indépendantiste convaincu... Le tout rassemblé dans un garçon à la voix étonnamment douce et à l'accent écossais toujours charmant. Murdoch, qui était au départ le patron et compositeur principal, a considérablement lâché de lest auprès de ses collègues : *"Ça ne m'excite plus d'écrire des chansons dans mon coin. Ça, c'était en 1996, quand je portais toutes ces chansons en moi. Ce qui me plaît maintenant c'est de voir tout ce qui peut se passer entre nous, le groupe, quand nous jouons ensemble. Parfois on a une chanson qu'on entend quasiment terminée dans sa tête, on l'apporte aux autres et ça marche tout seul parce qu'on se comprend. D'autre fois, on arrive avec une ébauche qu'on jette dans le cercle du groupe, et là nous construisons un truc ensemble."* Actuellement composé de six personnes, Belle And Sebastian a marqué une franche rupture dans sa carrière avec l'album "Dear Catastrophe Waitress" (2003) : un disque produit par Trevor Horn, l'homme de Frankie Goes To Hollywood, d'ABC et des synthés Fairlight, et une franche réussite. Depuis lors, tous les albums du sextuor ont gardé ce côté aventurier. Presque comme si, en tentant un *stomp* glam ou en engageant un producteur qui a travaillé pour Gnarls Barkley (Ben H Allen sur le nouveau disque), le groupe voulait choquer ses fans de la première heure. *"C'est vrai que nous avons eu dès le début des fans qui s'identifiaient énormément à nous, à un point démentiel. Et ç'a été génial parce que c'est pour ça que les chansons étaient écrites. Mais ils ont évolué, en même temps que nous. Certains ont arrêté de nous suivre mais d'autres sont venus. Il y a des fans plus jeunes qui sont arrivés."* Tout un tas de choses cohabitent sur "Girls In Peacetime Want To Dance", des morceaux dansants, de la pop néo-eighties, un morceau quasiment slave. Tout est très maîtrisé. Le problème est que, depuis quelque temps, le groupe semble en peine de retrouver sa touche magique pour la composition. On ne frissonne plus tellement depuis deux albums.

Hors du mainstream

Egalement présent au cours de l'entretien, Stevie Jackson, guitariste et brillant songwriter à ses heures ("Jonathan David") : *"J'espère que les gens apprécient nos morceaux dansants. Mais à vrai dire, j'ai des goûts assez rétro, j'écoute encore mes disques de Blondie."* Stuart Murdoch : *"Je suis allé sur Spotify l'autre jour écouter ce qui s'était passé ces dernières années, il y avait des playlists toutes faites sur la décennie 2000. Je connaissais beaucoup de noms, et j'ai écouté. Je n'ai quasiment rien aimé. A part Franz Ferdinand et Regina Spektor... Je dois être la seule personne sur la planète à ne pas trop aimer Outkast."* En somme et comme beaucoup, Belle And Sebastian ne sait pas trop où se situer dans l'époque. Certitude, le groupe est farouchement écossais. Murdoch se réveille : *"Si nous vivions à Londres, les choses seraient très différentes. Mais nous sommes à Glasgow. Et nous ne sommes pas tellement dans le business, vous savez... On a toujours été en dehors du mainstream. Allez parler de nous comme un groupe mainstream à Londres, on vous rira au nez. Les Anglais sont assez condescendants avec nous."* Stevie Jackson : *"A notre première à Top Of The Pops, tout le monde nous parlait comme à des enfants :* 'C'est super que vous passiez à la télé, les petits indés.' *Mais non, on fait de la pop. J'adore l'indie, mais le terme a presque fini par devenir une insulte pour nous."* ★

BASILE FARKAS

Album *"Girls In Peacetime Want To Dance"* *(Matador)*

"God Help The Girl"

Début décembre, avant que n'arrive son nouvel album, Stuart Murdoch a sorti un long métrage, un vrai. Une charmante comédie à la photo très sixties dont notre chroniqueur a dit dans le R&F 568 tout le bien qu'il fallait penser. *"J'ai commencé à écrire le scénario en 2003, le travail a été titanesque"*, confie Murdoch qui signe également la BO, soit 28 chansons chantées par les acteurs du film, où Neil Hannon fait une apparition remarquée.

Photo Soren Solkaer-DR

"Aucun regret"

MADEMOISELLE K

Changement de cap radical pour le 4e album en dix ans : le groupe à géométrie variable s'affirme plus que jamais comme le projet de son leader féminin.

rock

Katerine Gierak s'est fait connaître par ses salves néo-féministes et francophones, et par l'impétuosité très rock des concerts du groupe qu'elle avait constitué. Après une pause de quelques années, la chanteuse-guitariste remet tout à plat avec un album inattendu et une tournée qui défendent un rock atmosphérique plus en phase avec les influences revendiquées (Arcade Fire, Arctic Monkeys). Changement de formule, changement de langue, changement de maison de disques : c'est le grand chambardement.

Au pied du mur

Autrefois quatuor, le groupe est devenu un trio selon sa volonté : *"Depuis 2011, j'avais l'impression d'un encroûtement. Les trois premiers albums constituaient un cycle, le troisième qui était plus pop, et plus posé révélait déjà des raideurs, et dès que la tournée s'est terminée, je suis partie à New York. J'y ai fait très peu de musique mais je suis revenue avec une basse. On avait un concert spécial prévu dans une salle du presbytère Saint-Eustache, je me suis retrouvée avec quelques titres en anglais, mon complice de toujours, Peter à la guitare, et je lui ai proposé d'essayer un autre batteur. J'ai adoré jouer de la basse et l'expérience a été si positive que j'ai eu envie de continuer. Les deux anciens membres du groupe ont dû traverser une phase difficile, mais j'avais débuté seule le projet Mademoiselle K et il était hors de question d'être nostalgique : il fallait avancer, tourner une nouvelle page. On s'est séparé pour des motifs musicaux car on avait acquis les mêmes réflexes et créé des habitudes."* Cette nouvelle approche instrumentale est liée à une modification linguistique de taille : alors qu'elle était un exemple reconnu de rock en français porté par des paroles alertes, elle effectue son virage anglophone : *"J'avais depuis longtemps un désir d'anglais et je l'ai concrétisé en partant plusieurs fois à New York puis en Angleterre. C'est un autre rapport aux images. Mon écriture vient toujours du parler et est liée à mon environnement. Il faut penser dans la langue pour écrire dans la langue, j'ai donc préparé cet album en immersion. La langue implique aussi une autre façon de chanter, de se poser sur les mots, de prendre le temps ou pas, elle engendre une autre musicalité, un peu comme un autre instrument."* Conforme à son image de rebelle, elle ne plie pas face aux exigences et réticences d'une maison de disques qui prédit que ce nouvel essai va désorienter son public : *"On a l'impression que je suis partie, mais les gens d'EMI, qui est devenue Warner, m'ont virée. Au bout de trois ans de vaines écoutes de mes maquettes, je les ai mis au pied du mur, et j'ai appris que le boss refusait d'écouter mes titres parce qu'il pensait que l'abandon du français était suicidaire pour ma carrière. Il exigeait une partie en français, j'ai refusé, et j'ai monté mon label. Attention : je ne suis pas contre les maisons de disques et je suis consciente que je n'aurais peut-être pas autoproduit mon album si je n'avais pas eu de label auparavant. Mais je n'avais pas envie d'accepter des concessions car on m'avait signée pour ce que je suis, c'est-à-dire quelqu'un qui n'en fait pas. Mes albums sont des entités : quand j'ai conçu mes disques en français, je n'ai pas fait de demi-mesure, et je continue pareil. Quand j'étais ado, je travaillais le piano et la guitare mais, à un moment, j'ai dû choisir car j'ai compris que je ne pourrai pas pratiquer les deux convenablement. Je ne sais pas aller dans deux sens différents."*

Petite équipe soudée

Retournement du sort : elle qui n'a jamais eu à passer par la case autoproduction, puisqu'elle a rencontré très tôt le succès, un éditeur et une major, découvre sur le tard des réalités beaucoup moins confortables. *"Heureusement, j'ai une toute petite équipe très soudée avec moi, les coups durs sont démultipliés, mais les satisfactions également. Ça n'a jamais été aussi difficile depuis le début de ma carrière, surtout financièrement. Je savais que ce serait dur, mais pas à ce point. Je n'y pense pas trop car j'ai appris à vivre dans le présent, mais je crois que je ne survivrai pas que de la musique... J'ai eu conscience de me foutre dans la merde, j'étais très clairvoyante, d'autant que je connais les problèmes des radios avec les quotas francophones dont je bénéficiais autrefois. Mais je n'ai aucun regret car j'en avais envie et je crois en ces chansons. Quitte à désorienter... De toute façon, je ne suis pas à une désorientation près !"*

RECUEILLI PAR H.M.

Album *"Hungry Dirty Baby" (Kravache/ Pias)*

En anglais dans le texte

L'anglais, langue du rock ? Débat aussi vieux que les chaussures en daim bleu d'Elvis, tranché dès 1971 par Little Bob puis les Dogs ou Shakin' Street : *english only*, et tant pis pour les radios rétives aux *frenchies* beuglant la langue de Shakespeare. Les paroles en français se sont imposées au début des années 1980, dans le sillage du succès de Téléphone puis de Noir Désir, deux locomotives du rock dans la langue de Molière. Le français est aidé par la politique des quotas radio, mais l'anglais est de retour (Izia, Revolver, Cocoon). Contre-exemple : les Little Rabbits, qui ont commencé en anglais pour finalement passer au français.

Photo Iris Della Roca & Lou Levy-DR

Corona
Familiar
LA
CERVEZA
MAS
FINA
IMPORTED BEER
1 QUART (32 FL. OZ.)

"Suicidaire"

BEN VAUGHN

roots rock A une époque, les eighties, où peu de gens le faisaient, l'Américain s'est mis à marauder entre les diverses racines musicales de son vaste pays. Il n'a pas cessé depuis.

Une vieille fable enseignée à l'école résume à elle seule l'histoire des mouvements artistiques : le combat des anciens contre les modernes. Dans la décennie qui a vu naître MTV, les quelques musiciens américains qui n'avaient pas abandonné leurs racines furent les porteurs d'une flamme de plus en plus chancelante. Ben Vaughn a, avec un réel talent, fait partie de meilleurs éléments de cette génération.

Chiquer du tabac

De son propre aveu, lorsque le Ben Vaughn Combo commença en 1983, son style était un gros problème. *"Nous n'étions pas un* truc normal *pour l'époque. Nous n'étions pas les Stray Cats, mais pas Tom Petty non plus. Nous n'avions pas de look, par contre nous avions un accordéon et nous faisions tout d'instinct, dans un style pur et avec beaucoup de naturel."* En bref, personne ne savait quoi faire de ce quatuor du New Jersey qui en avait tellement *rien à foutre* que son premier clip le montre en train de jouer avec des balais sur une bagnole garée dans un quartier résidentiel digne de la série "The Sopranos". Bien qu'il ne chante pas très bien, Ben le fait avec décontraction, tout en changeant de style comme de chemise. *"Les maisons de disques me trouvent suicidaire. Dès mes débuts, elles se demandaient où me mettre."* Rock ? roots rock ? alternative folk-rock ? En définitive, pour comprendre qui est Ben Vaughn, il faut regarder avec qui il a travaillé.

En 1985, Ben passe du temps dans la ville qui a donné naissance à la musique qu'il préfère au monde. *"J'allais souvent à Memphis parce que, en tournant, on était devenus amis avec cinq personnes là-bas. En allant les voir, j'en profitais pour également visiter mes studios préférés : Hi Records, celui de Sam Phillips... Je frappais à la porte, entrais et, ainsi, je suis passé de cinq copains à une centaine."* La capitale du Sud semble vide et pourtant, d'anciens combattants sont sortis de leur retraite anticipée par une nouvelle scène underground. *"En apparence, il ne s'y passait rien. Mais les Hellcats de Lorette Velvette, les Panther Burns de Tav Falco, tout ce que faisait Alex Chilton faisaient bouger les choses. Puis, on pouvait voir d'incroyables noms du Mississippi blues et du rockabilly comme Hayden Thompson."* Quant à la fin des années 80, le label Elektra demande conseil à Ben Vaughn pour une nouvelle collection intitulée *American Explorer Series*, Vaughn lui annonce que sans un nouvel album de Charlie Feathers, sa collection ne vaudra rien. *"Avec Tav Falco, nous passions des après-midi entiers à regarder du catch chez Charlie. Il ne faisait que ça de ses journées. Et chiquer du tabac. On se disait tout le temps :* 'Il faut lui faire faire un nouvel album.'..." Cet album de 1990 fut la première production de Vaughn pour la collection d'Elektra, auquel suivirent un album du saxophoniste gospel Vernard Johnson puis celui du premier chanteur ayant émergé du studio Muscle Shoals, Arthur Alexander.

Feu Fowley

Inclassable gonzo du rock, Kim Fowley a *conceptualisé* les Runaways et enregistré avec John Lennon, Kiss, Gene Vincent, Alice Cooper, les Modern Lovers... Sous son nom, il a enregistré des dizaines d'albums dont le très glam "International Heroes" et le méconnu "Sunset Boulevard". "Lord Of Garbage", la première partie de ses mémoires sortie en 2012, raconte son enfance et ses débuts dans le showbiz jusqu'à 1969. Il est brillamment incarné par Michael Shannon dans le film "The Runaways", saga romancée du quatuor féminin d'après la bio de Cherie Currie.

Je me démerde

Vaughn n'allait pas se contenter de travailler avec ces musiciens ayant composé l'âme du Dixieland. Au milieu des années 90, il allait tout simplement participer à l'un des plus grands albums de la décennie. *"Il était prévu que je produise un nouvel album rockabilly pour Alan Vega. J'en parle avec Alex Chilton au téléphone qui me dit :* 'J'adore Vega ! S'il te plaît, je me démerde pour vous rejoindre à New York, mais, laisse-moi jouer de la guitare.'..." Voyant Chilton entrer dans l'affaire, Vaughn décide que "Cubist Blues", l'album en question, ne sera pas rockabilly, mais *"jazz. Nous sommes allés deux nuits de suite en studio, sans rien avoir écrit. On a tout improvisé avec moi à la batterie ou la basse, Alex à la guitare et Alan... Alan Vega se balade avec des tas de carnets qui contiennent des textes. On joue, il feuillette ses carnets et chante comme ça lui vient."* L'enregistrement de "Fat City", titre d'ouverture de l'album, est tout simplement anthologique. *"On jouait avec Alex et on a mis un micro à la fenêtre pour prendre les sons de la ville. Alan regardait par la fenêtre et improvisait un texte en regardant les voitures et les gens."*

Même en ajoutant son album de 1995 avec Kim Fowley, nous sommes encore loin d'avoir fait le tour de ce personnage, ce fan qui est toujours allé où ses goûts le portaient en se foutant bien des modes. Preuve en est : il vient de sortir deux albums dans une indifférence presque générale. *But who cares ?* ★

THOMAS E. FLORIN
Interview réalisée avec Jean-Pierre Montal

Album *"Texas Road Trip" (Munster)*
Album *"Desert Trailer Session" (Kismiaz)*

Photo DR

"Solo car plus libre"

KEVIN MORBY

Après s'être fait la corne dans les formations les plus décontractées de New York, le jeune chanteur s'épanouit pleinement en solo.

folk rock

Depuis l'an dernier, le monde du folk s'est trouvé un nouveau héros. Kevin Morby, longtemps confiné aux seconds rôles, brille dans le rôle du chanteur vagabond. Rencontre avec un singer-songwriter qui a des fourmis dans les jambes et une besace emplie de chansons magnifiques.

Relation contrariée

"*J'ai quitté le lycée à 17 ans, et je croyais alors que je pourrais faire ce que je voudrais. Sauf qu'il s'est vite avéré que je devais trouver un job*, commence le chanteur. *Je viens de Kansas City et mes parents ne voulaient pas que je parte tant que je ne serais pas majeur. Donc j'ai passé une année de merde à travailler dans un entrepôt. Quand j'ai eu 18 ans, j'ai acheté un aller simple pour New York. Je voulais juste me tirer de là avec ma guitare, et me prouver que je pouvais exister autre part.*" Morby est arrivé à Brooklyn en 2006, époque où la scène underground de la ville frémissait. C'est ainsi qu'il rencontre les membres de Woods, dont le leader Jeremy Earl venait de créer l'influent label Woodsist qui a lancé des dizaines d'artistes (Vivian Girls, Crystal Stilts, Moon Duo, Kurt Vile, White Fence…). En 2008, Morby rejoint Woods comme bassiste. "*Je travaillais avec un ex-Woods nommé Christian DeRoeck, et quand il est parti déménager en Arizona, il m'a proposé de reprendre sa piaule*, poursuit Morby. *Quand les Woods m'ont contacté pour me demander de jouer dans le groupe, j'ai eu l'impression d'emprunter sa vie. Je suis arrivé dans le groupe fin 2008 et, au début de l'année suivante, Woods a publié l'album 'Sun And Shade' qui l'a fait décoller. Dès lors j'ai été très occupé.*" Avant cela, Morby vivait en colocation avec une jeune femme nommée Cassie Ramone : "*On jouait souvent de la musique ensemble, on échangeait pas mal. Un jour elle m'a dit qu'elle venait de créer un groupe nommé Vivian Girls. Il est devenu très populaire et je ne la voyais plus jamais. Un jour, on s'est croisés dans une épicerie alors qu'on achetait des bières pour aller à la même fête. Elle les appelait des road sodas. On s'est dit qu'on devrait former un groupe nommé Road Sodas. C'est ainsi que sont nés The Babies.*" Très vite, le projet de Morby et Ramone décolle au point de devenir un des groupes les plus réputés de la scène. Deux excellents albums sont sortis en 2011 et 2012, avant que chacun des membres ne se lance en solo. "*J'ai toujours su qu'à un moment donné, je sortirais des albums sous mon nom*, avoue le chanteur. *J'ai grandi avec le* big three *: Bob Dylan, Leonard Cohen et Neil Young. Je préfère les artistes solo car ils sont plus libres. Quand j'ai enregistré mon premier album, j'ai compris que c'était vraiment ce que je voulais faire.*" Sorti en 2013, "Harlem River" chronique la relation contrariée entre Morby et sa ville d'adoption : "*J'adore New York, c'est ma ville préférée, mais à l'époque je commençais à m'en lasser. J'étais tiraillé entre l'envie de partir et le sentiment d'appartenance que j'avais pour cette ville pour laquelle j'avais tout quitté. Un jour j'ai accompagné un copain randonneur lors d'une de ses marches urbaines dans Manhattan. On a commencé à Harlem River, qui est au nord de l'île, où je n'étais jamais allé. Absolument magnifique, c'est l'opposé total du sud de Manhattan. C'est calme, il y a une certaine forme de chaos. Ça m'a parlé.*"

New York songs

La *Big Apple* est une inépuisable source d'inspiration du rock. Les Pogues l'ont sublimée avec "Fairytale Of New York", Alice Cooper en a rêvé avec "Big Apple Dreamin' ". Ace Frehley (de Kiss) a vanté le "New York Groove". Les Ramones ont mis leur doigt sur le coin de la dope ("53rd & 3rd") et dès 1969, Harry Nilsson avait une révélation mystique : "I Guess The Lord Must Be In New York City". Si la liste est longue et forcément subjective, on n'oubliera pas les Rolling Stones avec "Shattered", ni Stevie Wonder pour "Living For The City", New York City bien sûr.

Jouets cassés

C'est un album en forme de déclaration d'amour qui contient de nombreuses pépites folk aux inflexions dylaniennes, dont "Wild Side (Oh The Places You'll Go)" : "*Je voulais créer une sorte de chanson new-yorkaise ultime, en m'inspirant du Dylan de 'Highway 61…' et de Lou Reed.*" Kevin Morby vit désormais à Los Angeles où il a enregistré "Still Life". Un nouveau déracinement pour ce musicien itinérant : "*Je suis très inspiré par le fait de me déplacer, ne pas rester toujours au même endroit. Je suis quelqu'un de naturellement anxieux et nerveux. Etre en mouvement semble me calmer, j'écris beaucoup sur le fait de voyager.*" Conçu sur la route, "Still Life" reprend les thèmes chers à Morby : la mort, l'amour, l'errance. La Grosse Pomme y est à nouveau pas mal évoquée : "*Le titre vient d'un artiste nommé Maynard Monroe qui peint des phrases sur des panneaux publicitaires. Celle 'Still Life With The Rejects From The Land Of Misfit Toys' (*'Nature morte avec les rebuts du pays des jouets inadaptés' — NdA*) incarne assez bien ce que New York représente pour moi. Une immense boîte de béton où les gens sont des jouets cassés. Mes chansons parlent de ces personnages.*" ★

RECUEILLI PAR ERIC DELSART

Album "*Still Life*" *(Woodsist/ Differ-Ant)*

Photo DR

"Le changement est possible"

FATHER JOHN MISTY

folk Batteur démissionnaire de Fleet Foxes, Josh Tillman poursuit sa carrière de rusé renard solitaire. Le voici en train d'essayer de réinventer l'exercice de la chanson d'amour.

Après "Fear Fun", premier album barré, foutraque, conçu comme une rupture avec sa carrière précédente (en tant qu'artiste solo et batteur des Fleet Foxes), Josh Tillman retrouve le producteur Jonathan Wilson pour "I Love You Honeybear". Ce nouvel album, tout en établissant définitivement le statut de songwriter roublard de Father John Misty, s'aventure sur un terrain plus personnel que par le passé. Si les chansons de Tillman se parent de textures luxuriantes et d'atmosphères très variées, elles n'occultent pas l'évidence des thèmes abordés : amour et intimité sous tous leurs aspects. Tout en enrichissant sa palette musicale, Father John Misty serait-il en train de tomber le masque ? C'est ce qu'il semble indiquer lors de cet entretien.

J'ai de la chance

ROCK&FOLK : Si "Fear Fun" était un road trip solitaire, sur "I Love You Honeybear" vous n'êtes plus seul, vous chantez pour quelqu'un en particulier…

Father John Misty : Cet album n'est pas un récit, c'est un enchaînement de faits réels, aucun des noms n'a été changé pour protéger les innocents. Ce n'est pas une histoire. J'ai rencontré quelqu'un, simplement. La pochette du disque est un bon moyen de comprendre ce qu'il s'y passe. On voit mon visage d'adulte sur un corps de nouveau-né, ce qui est assez pathétique mais représente aussi ce qui surgit lorsque on ose créer une intimité avec l'autre. Puis il y a les figures qui sont les détails que l'on essaye de cacher dans chaque autre aspect de sa vie : la jalousie, la bêtise, la peur, l'impuissance. Enfin, il y a cette image de la déesse. C'est une autre vision de l'amour : comment on peut voir l'amour comme un remède magique et transformer une femme en un objet sacré. Cet album parle de la confrontation aux aspects non romantiques de l'intimité.

R&F : Les nouveaux morceaux sont très riches en arrangements, on y sent encore plus d'emphase et de théâtralité qu'auparavant. Pourquoi avez-vous choisi de travailler de cette façon ?

Father John Misty : Parfois ce sont les paroles qui donnent le ton, mais les arrangements sont aussi un moyen de communication. Prends "Château Lobby #4 (In C For Two Virgins)" : cette chanson parle d'Emma et moi qui nous baladons dans Los Angeles comme lors de notre première rencontre. On y entend des groupes de mariachis partout. Je voulais recréer cette atmosphère. Pour "The Night Josh Tillman Came To Our Apartment", je devais obtenir un son très propre, presque trop, alors que "When You Are Smiling And Astride Me" est très chaleureuse. Voilà le genre de termes que j'utilise quand je suis en studio, c'est pourquoi j'ai de la chance d'avoir Jonathan Wilson à mes côtés. Il m'aide à faire de toutes ces notions abstraites quelque chose de musicalement concret.

Fleet Foxes origines

Fondé à Seattle par Robin Pecknold et Skyler Skjelset, le premier groupe de Josh, Fleet Foxes, a signé chez Sub Pop et Bella Union. D'abord appelés les Pineapples, ils font sensation avec leur première démo en 2006, sous les bons auspices du producteur Phil Ek, qui a repéré Pecknold (*"C'était clair qu'il avait le talent qui lui sortait du cul"*, a-t-il poétiquement prophétisé). Influences majeurs : Hank Williams, Bob Dylan, Brian Wilson. Josh participe au premier album homonyme en 2008 et au second, "Helplessness Blues", en 2011. Puis il laisse les baguettes en 2012. Il ne sera pas remplacé.

Harmoniser les dépressions

R&F : Le disque met le paquet d'entrée. Tout est là dès le morceau-titre, qui s'intitule tout de même "I Love You Honeybear" *(qu'on pourrait traduire par "Je t'aime, mon petit sucre")*. **On sent que c'est de l'humour mais n'aviez-vous peur de paraître cliché ?**

Father John Misty : Le meilleur moyen de contourner un cliché c'est d'en étaler un encore plus gros. J'aime le fait que le titre de l'album prenne un autre sens à l'écoute. Et dans le contexte de cette chanson, on parle de deux personnes très cyniques qui tombent amoureuses et qui tentent d'harmoniser leurs dépressions. C'est assez sarcastique ce *"I love you honeybear"*, car c'est le genre de chose que ces deux personnes ne diraient pas en règle générale mais voilà : ils sont amoureux. Au final, tout cet album parle de transformation. Du fait que notre ancienne façon de voir le monde ne fonctionne plus, que le cynisme non plus. Au début de ma relation j'étais sceptique, mais le changement est possible. Je veux donc tuer ces idées reçues, l'idée que les champignons hallucinogènes sont la solution, que l'amour est la solution, que boire ou faire la fête est une solution. Il faut continuer d'avancer. ★

RECUEILLI PAR JONATHAN HUME

Album *"I Love You Honeybear" (Sub Pop/ Warner)*

Photo Emma Tillman-DR

"Comme des Lego"

PANDA BEAR

Force vive du zoo Animal Collective, Noah Lennox fait également de brillantes choses en solo.

pop

Bricolage, do it yourself, indie, punk, electronica, polka, appelons ça comme on veut, ce que fait Panda Bear, seul ou avec son groupe Animal Collective, c'est s'exprimer avec tout ce qui lui passe sous la main, sans forcément savoir s'en servir au départ. Animal Collective procède ainsi depuis une quinzaine d'années, tant avec des guitares acoustiques que de l'électronique, et Panda Bear fait de même en solo. Le natif de Baltimore sort aujourd'hui son cinquième album. Sa pop bizarre ressemble à son curriculum. Il est sans doute la seule personne sur la planète à avoir fait un EP avec la folkeuse Vashti Bunyan ("Prospect Hummer" en 2005 avec le Collective) et à avoir posé sa belle voix sur un titre du dernier Daft Punk ("Doin' It Right").

Laborantin de la pop déviante

Le trentenaire qui nous fait face n'appartient donc à aucune chapelle. Look de bon gars tranquille, pull tricoté et air malicieux, Noah Lennox dans le civil exprime son étrangeté sur ses enregistrements. Depuis toujours. *"Ma mère et mon père étaient très portés sur la musique. On a eu très vite un magnétophone 8-pistes à cassette, dont toute la famille se servait. C'était hyper cool. J'ai fait n'importe quoi avec, pour ma part. Le truc c'est qu'on devient bon à un truc quand on est excité et qu'on ne se rend pas compte qu'on travaille. Je n'ai jamais arrêté de faire ça."* A Baltimore, il rencontre les trois compères de son futur groupe. Jeunes gens timides, limite asociaux mais qui trouvent un terrain d'entente tacite sur le fait de tripatouiller ensemble la matière sonore. *"Je me rends compte aujourd'hui que nous avons eu une chance folle de nous rencontrer. C'était inévitable je suppose. On était tous des gens bizarres, mais des gens bizarres d'un certain type. Tous dans le même âge, du même coin, du même esprit. On n'a plus fait qu'un."* Après moult formations de lycée, cassettes, simples à micro-tirage, Animal Collective se stabilise au début du siècle. La discographie du quartette hip honore d'innombrables choses, les machines hallucinées ("Merriweather Post Pavilion", 2009), le rock de l'étrange avec des voix sous hélium ("Feels", 2005). Un mélange de moments magnifiques et de tentatives éprouvantes. Dans leur flot créatif qui gagnerait à être mieux canalisé, Avey Tare, Geologist, Deakin et leur ami ont pondu quantités d'efforts solo. Ceux de Panda Bear, batteur du groupe sur scène, sont étrangement les plus attirants. Ici l'expérimentation enrobe des mélodies souvent excitantes. *"On essaie toujours d'écrire de bonnes chansons. Cette fois, les morceaux sont un peu plus évidents, lisibles. J'ai essayé d'emballer tout ça sous un format pop. Je ne dis pas que le résultat plaira à tout le monde, mais je voulais m'exprimer dans un langage que tout le monde connaît. Je veux me connecter aux gens."* Le garçon, comme avant lui Brian Eno, Shuggie Otis ou Todd Rundgren, se rêve-t-il en laborantin de la pop déviante ? *"Oui il y a de ça mais à une plus petite échelle. Le dernier album, c'était moi en train de jouer de la guitare. Là, c'est plutôt moi en train de jouer avec des samples dans mon ordi. A déplacer les sons de façon assez basique. Je n'aime pas tellement les logiciels trop sophistiqués, j'aime bien faire les choses à ma manière. J'assimile ça à faire des Lego."*

Animal sons

Il y a les groupes avec des noms d'animaux, mais il y a aussi les chansons consacrées aux bêtes, à poil ou à plumes. Citons le très paranoïaque "Animals" des Talking Heads et celui, plus récent, de Maroon 5. N'oublions pas le reptilien "Crocodile Rock" d'Elton John, le canin "Black Dog" de Led Zeppelin, le félin "Cool For Cats" de Squeeze, le code morse des Beatles "I Am The Walrus", le maoïste "Paper Tiger" de Beck, le triplement porcin "Pigs (3 Different Ones)" de Pink Floyd, voire le "Chameleon" de Jacco Gardner. La liste est si longue qu'elle peut devenir un jeu idéal pour soirées d'hiver ou long trajet en train.

Autoportrait divinatoire

L'idée maîtresse : *"faire en sorte que les sons interagissent, qu'on ne sache plus ce qui est une guitare, une basse ou un synthé."* Tout comme sur le précédent "Tomboy", c'est Sonic Boom, l'ancien Spacemen 3, qui produit et *"actionne les boutons"*. C'est donc un pied dans le psychédélisme que ce Panda a conçu un album truffé de personnages curieux : la Faucheuse, un colosse, divers animaux... *"Il y a un côté comic book non intentionnel au départ."* Le single, "Mr Noah", verse même dans l'autoportrait divinatoire : *"Je suis allé voir cette medium portugaise une fois. Elle m'a regardé intensément, et m'a dit :* 'Je vois ton esprit, il est fait de trois animaux : le premier est le loup, le deuxième est l'ours et le troisième est un aigle.' *Ça m'a pas mal intéressé."* Le Portugal, c'est là que réside l'animal depuis une dizaine d'années avec femme et enfants. De quoi attendre un album dans la langue d'Amália Rodrigues ? *"J'ai ça en tête, mais j'attends de suffisamment savoir bien parler."* Une menace à prendre très au sérieux, comme toujours avec cette bête-là. ★

BASILE FARKAS

Album *"Meets The Grim Reaper" (Domino)*

Photo Fernanda Pereira-DR

MICHAEL LEWIS
MONEYBALL
THE #1 NEW
MATRIX
KEANU REEVES
LAURENCE FISHBURNE
How To Know
A Modern Path of Initiation

“Mon troisième groupe”

CARL BARAT & THE JACKALS

Généreux par nature, le chanteur anglais aborde l’année en jouant dans deux groupes : les Libertines donc, et les fraîchement formés Jackals. Rencontre avec un homme qui n’est jamais contre une tournée.

PAR BUSTY - PHOTO CLAUDE GASSIAN

***"C'est mon troisième groupe, j'espère savoir cette fois comment ne pas laisser les toiles d'araignée et les mauvaises herbes tout transformer en un gros bordel plein de nœuds."* Pour ceux qui l'ignoreraient encore, Barât, l'autre leader des Libertines, a déjà derrière lui une respectable carrière au-delà du groupe qui l'a fait connaître en 2002 : au sein de Dirty Pretty Things le temps de deux albums, ("Waterloo To Anywhere", 2006 et "Romance At Short Notice", 2008) et en solo pour un album sorti en 2010, juste après une première réunion ponctuelle avec les Libertines.**

Enclin à se partager

Ces quatre dernières années, il aura tout fait : travaillé avec Benjamin Biolay ou Adrien Gallo, joué dans un opéra rock, une pièce de théâtre, un film... avant de revenir à ses premières amours : d'une part la guitare, pour laquelle il avait manifesté une certaine désaffection à l'époque du disque solo, d'autre part le format groupe, cette fois sous le nom de *Carl et ses Chacals*, en référence au terroriste Carlos volontiers appelé Carlos le Chacal en Angleterre. "*C'était mon surnom quand j'étais plus jeune. Le chacal est sauvage, mais intelligent. C'est l'animal le plus punk qui sonnait bien.*" Enfin, bien sûr, il est revenu aux Libertines cet été. Quand Barât, fan de Pantera à l'adolescence, a écrit (avec de nombreux partenaires) et enregistré la majeure partie de ce nouvel album combatif, plus nerveux que tout ce qu'il a sorti jusqu'ici, avant d'auditionner des musiciens pour former son nouveau groupe début 2014, il n'était pas question de reformation. A l'heure où nous écrivons ces lignes, les Libertines ont resigné avec une major, Barât revient de Thaïlande où Doherty se désintoxique dans une cure nommée Hope. L'écriture "*faisant partie de leur amitié*", ils ont déjà écrit "*un peu*" pour un futur album commun : cinq chansons que Carl ne commentera guère plus que la photo du premier test d'urine "*clean*" postée sur Internet par son grand ami Peter *("je n'ai pas vu cette photo-là... peut-être va-t-il faire de l'art avec")*. Si rien de tout cela n'était imaginable au moment d'enregistrer ou de recommencer de zéro avec les Jackals, Barât semble très enclin à se partager entre les deux groupes, continuant ici d'explorer des thèmes qui ne l'ont jamais quitté depuis les Libertines : hier il récitait "Suicide In The Trenches", aujourd'hui il chante "Summer In The Trenches". Comme sur "The Good Old Days" des Libertines, il s'est placé sous la haute protection de la reine Boadicée, dont la statue londonienne orne la couverture. C'est prudent car, à en croire un de ses titres qui cite la fameuse scène finale de "Terminator", "*une tempête arrive*".

Combats rock

La guerre, ce thème rock... En plein Vietnam, à Woodstock, Country Joe chante son fameux "I Feel Like I'm Fixin' To Die Rag" (*"We're all gonna die !"*). En 1988, Metallica écrit "One", inspiré du terrible film "Johnny Got His Gun" sur un soldat atrocement mutilé. Les Zombies abordent les tranchées de 1914 dans "Butcher's Tale". Springsteen évoque l'Irak dans "The Last To Die" (repris par les Pet Shop Boys). En 1963, Dylan pense aux marchands de canons dans "Masters Of War". "War Pigs" de Black Sabbath est à l'adresse des riches qui envoient les pauvres au massacre et, la même année (1970), sort l'ultime chanson anti-guerre, "War" d'Edwin Starr : *"La guerre, à quoi ça sert ? Absolument à rien"*.

Salopard en colère

R&F : C'est plutôt inhabituel de former un groupe après avoir enregistré le disque et, quand on s'appelle Carl Barât, de recruter des musiciens par petite annonce. C'était vital de travailler avec de nouvelles personnes ?
Carl Barât : Absolument. Ça implique de voir beaucoup de gens, mais c'est un moyen de dénicher un nouveau talent qui t'aurait échappé sinon. J'aurais pu trouver des musiciens de la scène londonienne, mais je n'avais pas une bonne appréciation des gens, et avec des amis qui jouent déjà dans des groupes il y aurait eu un sentiment de propriété. J'avais ces vingt chansons, je voulais contrôler. Je ne suis pas dictateur, attention, tout est partagé équitablement... Je veux que tout le monde soit aussi impliqué. C'est une période très difficile, il s'agit de trouver des musiciens qui en veulent, trois chacals affamés, et j'ai trouvé. Ça a pris un temps dingue mais je suis convaincu d'avoir trouvé les bons, des types formidables. On revient de notre première tournée et on s'est très bien entendus. La personnalité était sans doute le critère le moins important sur la liste : on a eu de la chance que ça marche très bien, ou peut-être était-ce de l'instinct... Les Jackals ne sont pas narcissiques, pas trop, ce ne sont pas des bad boys, ou pas trop, un bon mélange, de la profondeur, et ils n'avaient pas eu la chance de faire ce dont ils rêvaient, car les temps sont durs pour la musique. Il y a tellement d'énergie dans ce groupe, de motivation. Je sais qu'ils n'ont fait que trois chansons sur l'album, mais la raison pour laquelle j'aime travailler avec d'autres personnes, c'est qu'elles apportent leur truc à la musique. Eux, ils sont en train de chercher ce qu'est leur truc, et je suis content de faire partie de leur chemin pour le trouver.

R&F : Vous avez en tout cas retrouvé votre amour pour la guitare...
Carl Barât : Notre relation avait tourné à l'aigre, j'avais perdu mon amour pour la guitare, et puis je me suis senti frustré sans elle et je me suis rendu compte que j'en avais besoin, je l'ai retrouvée et ceci est devenu possible. J'ai besoin de cet exutoire. Les Libertines sont un peu trop fragiles pour faire ce genre de musique, c'est une énergie différente. En tout cas, c'est encore plus énervé en live.

R&F : C'est un disque plutôt en colère. Qu'est-ce qui l'a inspiré ?
Carl Barât : Eh oui, je suis un salopard en colère. On dirait que la colère ne part jamais, n'est-ce pas ? Il s'agit simplement de trouver quoi en faire, je crois. Comme l'écrit John Lydon dans son nouveau livre, la colère est une énergie. Il faut savoir l'utiliser. Comme le feu, elle peut être soit destructrice, soit bénéfique. Ce qui a inspiré les chansons... je suis constamment intéressé par le monde dans lequel nous vivons, je ne le comprendrai jamais, donc j'essaie d'y réfléchir en écrivant quelques histoires, avec des tonalités post-apocalyptiques. Les métaphores *orwelliennes*,

Photo Roger Sargent-DR

"Brave New World", "Metropolis", j'avais beaucoup de ces images en tête en l'écrivant. Et puis ces mots omniprésents dans la presse *"disparité économique"*, *"banquiers"*, et ces connards qui revendent des tours HLM, toute cette merde, donc je crois que ça reflète tout un ensemble de choses, c'est presque un concept album, sans qu'il prenne de position particulière.

R&F : Prudence avec l'expression *album concept*...
Carl Barât : Bien sûr, ce n'est pas un album concept, l'expression a été détournée pour dire quelque chose d'autre, mais il y a un concept qui lie les chansons et parcourt l'album. Le concept, c'est qu'on est pris dans des flux constants, on est à un tournant. La taille du monde change, c'est la fin de la vie que nous connaissions et nous sommes la dernière génération à avoir connu les deux époques. On appréhendait le temps d'une façon différente, si on avait un rendez-vous à 17 heures devant une fontaine, on retrouvait cette personne à 17 heures devant la putain de fontaine. Quand on était gamins, les vieux avaient fait la Première guerre ! Le monde change tellement et personne ne sait où il va : il y a moins de contrôle, les pouvoirs tyranniques perdent leur emprise, les vieilles doctrines se cassent la gueule, les gens sont beaucoup plus difficiles à tromper, la vérité est devenue le seul véritable critère, c'est beau, libérateur, et d'un autre côté ça nous enchaîne et nous rend faciles à manipuler. Comme dirait Charles Dickens, *"c'était le meilleur des temps, c'était le pire des temps"*, et tout le monde est dans un état d'angoisse à la fois prérévolutionnaire et pré-apocalyptique. Je me suis dit, puisons dans cette énergie. Un peu. A peine un soupçon.

Un rêve étrange

R&F : Pourquoi avoir mis en couverture la reine Boadicée ?
Carl Barât : C'est un peu ironique. Elle regarde la Tamise, à l'opposé du Parlement, ça en dit long sur le pouvoir et son fonctionnement, la façon dont le Parlement peut s'approprier quelque chose. Le terroriste de quelqu'un est le combattant pour la liberté de l'autre. Boadicée est utilisée de manière très commode comme métaphore pour le combat contre l'oppresseur... et puis j'ai toujours adoré cette statue, elle relie beaucoup de choses dans ma vie.

"Une horrible gueule de bois"

R&F : Pourquoi enregistrer aux Etats-Unis ?
Carl Barât : Je voulais travailler avec Joby *(Ford, producteur montant et guitariste de The Bronx)*, et c'est là qu'il a son studio. Si j'avais enregistré à Londres, j'aurais pu juste... disparaître... Je préférais un endroit où je n'avais pas d'autres options. A l'époque je ne conduisais pas, si bien que j'étais coincé dans le studio, seize heures par jour pendant un mois. Je ne suis sorti que deux fois et j'étais trop crevé pour me soûler. On s'est rattrapé ensuite.

R&F : Vous avez écrit avec de nombreux collaborateurs : Biolay, Andy Burrows...
Carl Barât : Oui, je n'avais pas de groupe à l'époque, et je n'aime pas être tout seul... Biolay, on avait déjà travaillé ensemble, on a fait quasiment un album entier, sept ou huit chansons, certaines que j'adore, et que j'espère utiliser à l'avenir. Elles n'allaient pas pour le style que je voulais sur cet album, mais j'ai adoré travailler avec lui. Andy Burrows, j'ai fait une chanson avec lui à New York, après un rêve étrange sur une apocalypse. Johnny Marr jouait dessus à l'origine, finalement c'est moi qui l'ai jouée. Je ne pouvais pas vraiment lui dire de venir à Los Angeles pour une seule chanson. Il est super, Johnny. il m'a répondu : *"Pas grave, on fera ça une autre fois."*

La dernière ligne

R&F : Pourquoi la guerre vous intéresse-t-elle tant ?
Carl Barât : Je ne sais pas, ça a peut-être à voir avec le fait que c'est quasi inné chez les garçons. Ce qui me plaît aussi, c'est que n'importe quelle situation de guerre fait s'exprimer la forme plus pure, la plus distillée, la plus intense de chaque émotion. La perte, la liberté, le désespoir, le bonheur, l'héroïsme... J'aime la poésie de guerre, les lettres, les uniformes, les photos, les armes... Le sujet de "March Of The Idle", c'est qu'il n'y a plus rien à défendre. Les gens veulent protester... Une autre chanson, "Summer In The Trenches", dit qu'il n'y a plus de raison de vivre, plus de raison de mourir. Je l'écrivais déjà pour Dirty Pretty Things.

R&F : "Let It Rain" ?
Carl Barât : c'est une chanson sur le désespoir, un bon vieux désespoir à l'ancienne. Je l'ai écrite avec une horrible gueule de bois, il s'agit de trouver quelque chose dans ce désespoir qui le rende acceptable. Relax et laisse la pluie tomber sur toi et contente-toi d'*être*, et ça va, en fait, même si rien ne va autour de toi.

R&F : "War Of The Roses", à côté, ferait presque rire...
Carl Barât : Il s'agit d'un marché passé à 3 heures du matin pour la dernière ligne de cocaïne. Je sais de quoi je parle... C'est une sorte de comédie sur ce qui se passe ensuite, entre deux personnes qui s'aiment beaucoup mais jouent à des sortes de jeux de revanche, et continuent d'être amis.

R&F : Vous jouez aussi dans un film, "For This Is My Body"...
Carl Barât : Oui, ça sortira en mai. c'est un beau film, une histoire que je n'ai jamais vu racontée avant, sur une rock star et une groupie, hors des modes, presque une histoire de vampire : deux personnes malheureuses, des amants maudits modernes, la futilité de deux personnes qui en demandent tant. ★

Album *"Let It Reign" (Cooking Vinyl)*

“Plus envie de rien dire”

PAUL PERSONNE

Quelque peu las d’être perpétuellement classifié comme l’emblématique bluesman franchouillard, le guitariste se raconte ici en longueur et en toute liberté.

PAR BERTRAND BOUARD

A l’étage du Hard Rock Café, les guirlandes blanches clignotent tandis que la nuit commence à tomber sur le boulevard Montmartre. Des photos de bluesmen sont accrochées aux murs, des guitares bien sûr. Verre de bordeaux à portée de main, Paul Personne s’est raconté avec une prodigalité étonnante pour quelqu’un qui s’avoue volontiers timide. A 65 ans, les traits restent juvéniles, les yeux malicieux. L’enthousiasme inaltéré pour la musique, la sienne comme celle des autres. Sorti quelques mois plus tôt, son nouvel album ne porte aucune trace de relâchement. Riffs de wah-wah hendrixiens, lignes harmonisées façon Allman Brothers, ballades jazzy, détournements amusés du “Gloria” des Them (“Mainmise”) ou d’ “I’m A Man” (“Ça Fait Mal”), duels, vrilles et envolées : l’amateur de (bonne) guitare trouvera ici de quoi étancher sa soif, et largement. Ajoutons ses mots, sa poésie qui assume naïveté, urgence, vulnérabilité, portés par cette voix au swing d’une fausse nonchalance. On assemble les pièces du “Puzzle” et apparaît la tronche d’un titi de la banlieue parisienne — Houilles (Val d’Oise), précisément — qui trace sa route depuis quelques décennies. Une première ouverte à toutes les expériences, musicales, communautaires, où René-Paul Roux, son vrai nom, passe de batteur d’ensembles psyché (L’Origine, La Folle Entreprise) aux groupes blues-rock de la fin seventies, Bracos Band et Backstage, où il mène la barque au chant et à la guitare. C’est à l’orée des années 80 qu’il se lance en solo et finit par percer. “Barjo-land” (1984), “Comme A La Maison” (1992), “Rêve Sidéral D’Un Naïf Idéal” (1994) sont les succès populaires, mais la ligne n’a jamais dévié au fil de quatorze albums égaux, cohérents. “Puzzle” est un vrai bon cru et confirme un Personne plus brut que jamais depuis qu’il s’acoquine avec les membres d’A L’Ouest — Anthony Bellanger (guitare), Nicolas Bellanger (basse), Brice Allanic (batterie) — des musiciens qui lui rendent trois décennies, dénichés à quelques centaines de mètres de sa résidence normande.

ROCK&FOLK : Vous vivez à la campagne depuis une trentaine d’années. Votre inspiration y est plus féconde ?

Paul Personne : Pas forcément. La ville provoque des situations qui mettent en colère et donc inspirent plus. Mais le trop plein émotionnel de la ville pouvait me bloquer. Ça t’étouffe, te tue à petit feu, t’as plus envie de rien dire. La campagne me laisse la possibilité de laisser venir les choses à moi. Je suis plus un *country boy* de toute façon, même si j’ai vécu jusqu’à l’âge de 14 ans en banlieue parisienne. Je suis un mec un peu introverti, mal dans mes pompes, timide. Je me suis toujours senti mieux sans le stress d’une ville, avec tous ces gens sur le même mètre carré qui s’ignorent, se bousculent, s’envoient chier. A la campagne, je sais que ça existe mais je n’en ai pas l’exemple tous les jours. Mon mental s’en porte un petit peu mieux. Et puis je peux brancher la Les Paul avec une fuzz à 3 heures du matin sans faire chier personne...

R&F : Plusieurs morceaux de “Puzzle” sont habités par une certaine colère. L’indignation de votre jeunesse est toujours là ? Vous appartenez à une génération qui pensait que les choses allaient aller en s’arrangeant...

Paul Personne : Je ne sais pas comment on peut avoir ce sentiment d’injustice dans une période de révolte adolescente puis devenir conformiste, s’embourgeoiser. Avec le temps on aime bien avoir un feu dans la cheminée et ne plus dormir dans le grenier d’un copain, ou sur les plages, et ton corps te le dit. Mais quand je vois ce qui se passe, les gens, la téloche... Il se passait plein de choses à l’époque en matière de contre-culture et j’ai plongé en plein dedans. J’ai fait des tas d’expériences de vie communautaire, on faisait nos fringues nous-mêmes, on plantait deux trois conneries pour bouffer... On se faisait traiter de pédé par les maçons qui rentraient du boulot parce qu’on avait les cheveux longs. Il ne fallait surtout pas mettre de blé dans des marques, tout l’inverse d’aujourd’hui. On espérait des tas de choses et tout est rentré dans l’ordre. L’individualisme des années 80 est arrivé et ça a été la grande gueule de bois. Au niveau de la musique, c’était pareil, avec les boîtes à rythmes, les gens qui pensaient plus à leur look qu’au fond. Dans les années 60, tout le monde n’était pas non plus sincère et voulait de toute façon du blé, du succès et des filles, mais certains sujets étaient abordés. Les chansons n’ont pas changé le monde mais elles ont fait bouger les choses. Et quoi qu’en disent certains hommes politiques, les mômes n’auraient pas la liberté qu’ils ont aujourd’hui s’il n’y avait pas eu Mai 68.

Photo Yann Buisson-DR

"Tout est rentré dans l'ordre"

R&F : "Ça Fait Mal" est une bonne chanson de crise…
Paul Personne : Oui, il y a un côté garage, Dr Feelgood, Small Faces. Le solo est un peu barré, psyché, limite exutoire ou cri, celui du mec qui s'en prend plein la tronche. Les riffs continuent de me tomber sous les doigts, encore à mon âge. Ça m'étonne et en même temps ça me plaît. Quand je me regarde dans une glace, mon physique a changé mais à l'intérieur, il n'y a pas grand-chose de changé. Quand je prends une gratte et que je me branche sur un ampli, je suis le même mec. Je n'ai toujours pas trouvé de *zenitude*, de plénitude. Ni le côté intéressant de l'âge et du temps qui passe. Je ne vois pas ce qu'il y a de bien à vieillir. Ça me casse encore profondément les couilles.

Mon dernier flash

R&F : Parlons un peu guitare. Sur certains morceaux, votre sonorité ressemble à s'y méprendre à celle de Carlos Santana, au niveau du phrasé, du lyrisme…
Paul Personne : On me l'a déjà dit. Merci pour le lyrisme, c'est un truc important pour moi. J'ai toujours pensé que la chanson idéale devait parler au corps et à l'esprit. J'adore Dylan mais ça ne parle qu'à la tronche. J'aime la musique qui groove, fait bouger le corps. Carlos Santana, avec son mélange d'Afrique, de blues, de musique latino, a mis le doigt sur un truc génial. Mon premier grand flash de guitare, c'est Clapton sur le fameux *Beano (premier album des Bluesbreakers de John Mayall en 1966 — NdA)*. Le solo de "Have You Heard", c'est de la *talking guitar*. Comme "Red House". Ça raconte une histoire. Ça m'émeut aujourd'hui tout autant que quand j'avais 17 ans. J'aime les guitaristes mélodiques. Il y a des tas de chorus de Santana qu'on peut chanter en repeignant son plafond. J'aime les mélodies, j'ai été élevé aux 45 tours. J'écoutais "Sunny Afternoon" des Kinks l'oreille collée au transistor, ou "I Was Made To Love Her" de Stevie Wonder, les Beatles… En trois minutes, la messe était dite. J'essaie de trouver la note jouissive, quitte à rester dessus. Je n'ai jamais essayé d'être un grand technicien, ou ce truc absurde de guitar hero. Même Alvin Lee, à des moments, j'avais envie de lui dire : *"Hey calmos mec, fais une pause"*… Je n'ai pas du tout accroché à la virtuosité instrumentale des années 80.

R&F : Comment voyez-vous la guitare aujourd'hui ? Que pensez-vous de quelqu'un comme Joe Bonamassa par exemple ?
Paul Personne : Il y a un truc qui ne correspond pas à mon graal dans ce qu'il fait. Pourtant on a les mêmes références, on est sur les mêmes rails. Il a une virtuosité, une perfection que je n'atteindrai jamais, mais que je ne cherche pas à atteindre. Au niveau du son, ça ne m'apprend rien. C'est ce que j'ai entendu quand j'avais 20 ans avec Jimmy Page, Eric Clapton, Jimi Hendrix. Quand je le vois arriver sur scène, j'ai l'impression qu'on lui a dit : *"OK, tu vas être une star, alors faut faire un effort, mettre un costard, faire flasher les gens sur ton look, maigrir un peu…"* Il y a un côté formaté chez lui. Un truc me gêne, je ne sais pas quoi et je ne veux pas vraiment savoir. On le voit partout, sûrement trop, comme Popa Chubby à un moment. Non, Joe Bonamassa, ce n'est pas du tout mon kif.

R&F : Quels sont les derniers groupes ou guitaristes à vous avoir touché ?
Paul Personne : Mon dernier flash, ce sont les Rival Sons. J'ai vachement aimé la voix du mec, le son de batterie très live à la Bonham et j'adore le son du guitariste, il a tout ce que j'aime. Il reste très bluesy, rock des années 60. Ça joue bien, c'est vachement riche. Le chanteur est vraiment charismatique sur scène, en le voyant j'avais des flashs Jim Morrison, Rod Argent des Zombies. C'est un recyclage génial de tout un tas d'influences. Dans un autre style, un mec qui m'a vraiment botté, c'est Jonathan Wilson. Une espèce de sorcier californien qui a l'air d'être un *coolard* de première. Il a de l'imagination, essaie tout ce qui lui passe par la tête. Parfois, c'est grandiloquent, d'autres fois minimaliste, mais c'est un mec hyper intéressant. Je suis toujours bon public, prêt à tomber sur quelqu'un qui me raconte de belles histoires. Je ne suis pas du tout blasé.

Un quiproquo

R&F : Racontez-nous la fois où vous avez joué avec Albert King…
Paul Personne : Albert, c'est un mec que j'ai vachement écouté. J'ai essayé de lui piquer tous ses *bends*, tout ce langage finalement très simple. C'était lors d'un festival à Saint-Jean de Maurienne. Je m'installe dans le public de son concert — j'avais joué la veille — et au bout d'une quarantaine de minutes, il dit en anglais : *"Il paraît que vous avez chez vous un bluesman. S'il est dans la salle, est-ce qu'il serait d'accord pour jouer avec moi ? Il s'appelle Paul Personne."* Moi je fais : *"Oh putain !"* Mais certains spectateurs m'avaient repéré : *"Ouais, il est là…"* En fait, c'était une surprise de mon tour manager et de celui d'Albert, ils avaient prévu un ampli, ma guitare était sur scène, une Gibson 340, accordée. Je ne faisais pas le fier, surtout qu'Albert mesurait presque deux mètres, un géant à côté de moi. Il lance un slow blues, style "Don't Throw Your Love On Me So Strong". Il chante avec sa super voix, puis se tourne vers moi. Je fais une suite de solos, je m'arrête et lui me dit de continuer et je viens vers lui et commence à sortir deux ou trois de ses plans. Il rigole, on commence à tchatcher ensemble à la guitare, j'étais aux anges. On finit, j'enlève ma guitare, il me dit : *"Stay one more"* et là on a fait un shuffle. C'était très cool mais je me suis toujours méfié des rapports avec les mecs qu'on aime bien. Je me souviens avoir fait signer un disque à Bo Diddley et lui voulait juste que je lui dégotte des gonzesses.

R&F : Ça vous pèse, l'étiquette de bluesman français qui vous est souvent accolée ?
Paul Personne : Mon premier album était très empreint de Chicago blues. L'étiquette est venue à ce moment-là et ne m'a plus jamais lâché. Au début, ça fait un peu plaisir, il y a un côté positif mais, au bout d'un moment, on essaie d'expliquer qu'on ne veut pas être Muddy Waters ou Howlin' Wolf. On fait son truc, on chante en français, on mélange avec plein d'autres sources… Ça a commencé à m'énerver vers 1986-1987, quand le public réclamait : *"Hey Paulo, fais-nous un blues…"* Je répondais : *"Je suis désolé les gars, vous vous êtes peut-être trompés de concert."* J'ai senti qu'il y avait un quiproquo. Le temps a passé, les albums aussi et, même si certains journalistes me qualifient encore de bluesman français, le public sait à quoi s'attendre. J'aime les riffs, les trucs un peu durs, barrés, comme l'instrumental "Cosmic Chicken Blues" sur l'album précédent. Et puis j'aime toujours Neil Young, James Taylor ou Carole King. En tout cas, j'aurais tout fait pour dissuader les gens de m'appeler *le bluesman français*. ★

Album *"Puzzle 74" (Verycords)*

Photo JYK-DR

Collection VP

En français dans le texte

"I'm A Man" devenant "Ça Fait Mal", VF 2014 d'un rock US, une pratique populaire dans les années 60. Ainsi les Chaussettes Noires avec "Eddie Sois Bon" ("Johnny B. Goode"), Eddy Mitchell avec "Comment Vas-Tu Mentir ?" ("C'Mon Everybody"), Johnny Hallyday avec "Les Portes Du Pénitencier" ("House Of The Rising Sun"), Richard Anthony avec "Ecoute Dans Le Vent" ("Blowin' In The Wind") ou les Jelly Roll avec "Je Travaille A La Caisse" ("Try A Little Tenderness"). La pratique de l'adaptation passe de mode dès la décennie suivante, les versions originales devenant plus accessibles et les bénéfices trop maigres.

“Lennon est mort”

MARILYN MANSON

Moins triomphant qu’à la grande époque, cet Antéchrist fait-il encore peur ? Une question bien trop terre-à-terre pour Brian Warner, chanteur métaphysique qui offre sa vodka.

PAR JONATHAN HUME

Pour un rock-critic, s’entretenir avec Brian Warner *alias* Marilyn Manson, c’est comme s’avancer devant l’enclos d’un loup lorsqu’on est dompteur. On a beau se souvenir que c’est le boulot et qu’on en a vu d’autres, il faut rester sur ses gardes. Comme l’animal rusé qu’il est, Manson place beaucoup d’attention dans la mise en scène de ses entrevues. Dès l’arrivée devant la chambre d’hôtel, le protocole se met en place. Il faut chuchoter, pour commencer. Puis on pénètre dans le saint des saints. La première surprise, c’est la pénombre qui règne. Une unique lampe de chevet éclaire la pièce de sa lueur bleutée. On s’aperçoit rapidement qu’il fait un froid polaire. L’artiste veille en effet à ce que la température demeure relativement basse. Une assistante, cordiale mais ferme, propose à boire mais c’est Manson qui choisit pour nous. Ce sera un grand verre de vodka. Pure. Qu’il faut impérativement vider avant d’entamer la discussion.

Marilyn Manson est visiblement très en verve. A peine a-t-on le temps de le lancer sur "The Pale Emperor", son nouvel album, qu'il est déjà parti (loin). "*J'ai choisi une métaphore faustienne avec ce disque car je me suis retrouvé à une période de ma vie où en tant qu'être humain, en tant qu'âme et en tant qu'artiste, je ne payais pas mon dû.*" Mais de quoi diable nous parle-t-il précisément ? "*J'ai traversé cette étape décrite dans le mythe de Faust où tu entends le toc-toc à tes pieds. C'est le diable qui te fait signe qu'il est temps de remplir ta part du marché. Sauf que j'avais l'impression de l'avoir déjà fait avec mes deux précédents albums. J'ai donc décidé d'inverser le cours de mon destin. Je me suis créé mon Carcosa, comme dans 'True Detective', une série que j'ai beaucoup aimée. Je l'ai regardée pendant que je composais l'album. Il est dit dans 'True Detective' qu'on ne définit pas les étoiles en tant que telles, mais par l'espace négatif entre elles* (il marque un temps). *En tout cas j'ai complètement changé de mode de vie. Par exemple, j'ai commencé à me lever à midi, alors qu'il faisait encore jour. Les gens autour de moi n'ont rien compris à ce qui se passait* (rires). *C'est comme si j'avais pris une photo de moi pour n'en conserver que le négatif.*" Soit. Mais en quoi ces changements ont-ils influencé l'album ? "*J'ai tâché de faire table rase du passé. Je me suis installé dans un endroit neutre en emportant simplement mes livres et des films. Je pense qu'en fait j'évitais les changements que je voulais opérer et qu'ils se sont finalement manifestés sous la forme de cet album, 'The Pale Emperor'. C'est un disque qui s'est imposé de manière très agressive. L'enregistrement a pris trois mois, ce qui est la plus courte période de gestation depuis que je fais de la musique.*" Et c'est effectivement une impression d'immédiateté qui prime, à l'écoute du disque. Marilyn Manson se débarrasse d'une grande partie des effets de production qui étouffaient parfois ses chansons, pour revenir à une formule plus élémentaire : voix, guitare, basse, batterie. Le reste est relégué à un rôle plus secondaire. "*La plupart des parties vocales sur cet album sont des premières prises. Lorsque ça ne me plaisait pas, je reprenais tout le morceau depuis le début, rien n'a été fragmenté. Et puis il s'est passé un truc un peu à part avec Robert, le mec qui a mixé l'album. Il était astrophysicien avant de devenir ingénieur du son. Un jour où j'étais vraiment de mauvaise humeur en studio, et je ne savais pas vers quoi je voulais aller. J'ai tendance à éviter de prendre des décisions quand je suis de mauvaise humeur car je finis toujours par les regretter. Bref, je me prenais la tête et Robert me propose de faire une expérience. Je ne savais pas trop si ça allait me plaire mais il me dit qu'il faut vraiment que je voie ça. Il a alors passé ma voix dans un analyseur de fréquences. Une sorte de boîte à écran carré avec quatre quadrants. Il m'explique que la voix de l'homme reste généralement dans la zone médiane de l'écran et ne dépasse surtout jamais les quadrants. Ma voix, apparemment, les avait dépassés d'au moins cinq notes.*" Soucieux d'être pris au sérieux, Manson sort son téléphone et lit une vidéo sur laquelle il a filmé l'expérience. Les signaux s'excitent à l'arrivée de sa voix, en effet. "*Robert n'avait jamais vu ça et m'a dit que même s'il l'avait voulu, il aurait été incapable de mettre de l'Auto-Tune sur ma voix. Ce type a beau être blindé de Grammys et avoir un sacré nombre d'albums à succès à son actif, la première fois qu'on s'est rencontrés il a passé ma voix dans cette machine. Puis on a parlé de sujets tels que l'alchimie, le déjà-vu, la signification des symboles. Et j'ai tout de suite su que c'était le mec qu'il me fallait car il avait une vraie connaissance des fréquences et de la manière dont celles-ci peuvent influencer l'esprit de l'auditeur. De fait, je suis sorti de mon registre habituel sur ce disque. Alors que sur mes précédents travaux, j'amenais ma voix dans des endroits qui ne lui convenaient pas naturellement, j'ai aujourd'hui trouvé le bon registre pour l'intégrer à la musique.*"

Tout envoyer valser

Durant toute sa carrière, Manson a effectivement donné l'impression de chercher toutes les manières possibles de trafiquer sa voix pour lui apporter différentes textures. Et si l'on ne pouvait nier la singularité de son timbre, ni les multiples nuances qu'il savait y apporter, les arrangements, traitements vocaux et autres prenaient régulièrement le dessus sur la vérité du chant. "The Pale Emperor" change la donne. La voix de Warner y est brute, délestée de tout effet trop appuyé. Et le nombre d'instruments réduit autour de lui ne fait que renforcer cette impression d'un album quasiment joué en live. "*Je pense que lorsque j'ai commencé, je ne faisais pas vraiment du rock au sens propre du terme. 'The Pale Emperor' est en effet beaucoup plus brut, presque blues, dans sa conception. La musique blues a d'ailleurs une influence majeure sur l'album. Les titres qui le composent n'étaient pas des morceaux qu'on me proposait et sur lesquels j'ajoutais des paroles. Ce disque c'est Tyler Bates et moi, en studio, face à face avec les amplis autour.*" Lorsqu'on se risque à lui signifier que "The Pale Emperor" est son meilleur disque depuis "Holy Wood", sorti en 2000, Brian Warner acquiesce : "*Merci, je suis tout à fait d'accord. Ce n'est pas que je n'apprécie pas mes albums précédents, mais je pense que mes efforts pour essayer de faire quelque chose de plus ouvert, de plus personnel, visaient en réalité à me faire prendre conscience de ce à quoi j'étais vraiment le meilleur. Parce qu'au fond, j'ai effectivement signé un pacte. Que ce soit avec le diable, ou avec moi-même ou avec n'importe qui d'autre, et qu'il était temps de payer ma dette. Le personnage de Faust, tu le sais, est arrogant. Il se croit dispensé des règles qu'il a instaurées de son propre chef...*

Faust Phantom

Faust s'adapte bien au rock. Robert Johnson aurait été au *Crossroads* pour mieux jouer de la guitare... En 1974, un *cult classic* du cinéma rock décline le mythe de Faust : c'est "Phantom Of The Paradise", où le diable est incarné par Paul Williams, qui signe également la musique du film. De Palma y mélange le thème faustien — le héros Winslow Leach chante un morceau titré "Faust" — avec l'histoire du "Fantôme De L'Opéra". Le chanteur défiguré porte un masque qui a sûrement inspiré Daft Punk. Le duo casqué a d'ailleurs invité Paul Williams sur son dernier album…

“Je ne payais pas mon dû”

Je ne jouais plus selon mes propres règles et j'ai donc décidé de tout envoyer valser et de faire ce que je voulais, sans prendre en compte l'avis de qui que ce soit d'autre.” Manson, qui a longtemps traîné une réputation de tyran un peu névrosé, aurait donc repensé ses méthodes de travail dans une optique plus collaborative.

Je deviens nerveux

Ses expériences récentes en tant qu'acteur sous la direction de Quentin Dupieux dans “Wrong Cops” ou en tant que méchant principal de l'ultime saison de “Sons Of Anarchy” auraient-elles participé à une prise de conscience ? “*Je pense que bosser mon personnage dans 'Sons Of Anarchy', et tout le reste avant... ça m'a permis de comprendre qu'on ne peut pas faire dans la demi-mesure, il faut s'investir de manière totale. Auparavant, j'avais tendance à déléguer certaines parties du boulot. Lorsque j'enregistrais un album, je laissais mon groupe composer la musique et puis je piochais dans ce qui m'inspirait pour créer l'ensemble. Ce n'est pas du tout ce qui s'est passé ici. J'ai participé à tout le processus de composition avec Tyler Bates.*” Si Tyler Bates a manifestement joué un rôle primordial sur la musique, les paroles de “The Pale Emperor” restent dans la tradition *mansonienne*. Il y est toujours question de religions, d'armes à feu et d'être humains qui s'entretuent au nom d'on ne sait trop quoi. Quinze ans après la tuerie de Colombine, et la désignation de Marilyn Manson comme bouc émissaire de toute l'affaire par les chaînes d'info américaines, on pensait que les mentalités auraient évolué. Mais non. Les gens se tirent encore dessus dans la rue et les associations chrétiennes tentent toujours de faire annuler les concerts de Marilyn Manson. Lorsqu'on demande à Brian Warner pourquoi rien ne change, il nous saisit par l'épaule, fermement, et tend son poignet sur lequel il a fait inscrire *NO REASON*. “*Il n'y a aucune raison à tout ça, mec. 'Parce que'. C'est la réponse à toutes les questions qui commencent par 'pourquoi ?'. Nous sommes programmés par ce que nous voyons à la télévision. Les chaînes d'info sont toujours ce qu'elles sont censées être : une machine à créer la peur. L'internet n'a pas vraiment changé la donne. Le monde est tel qu'il était lorsque Marilyn Manson s'est formé. La société continue de justifier le nom du groupe en créant des tueurs en série et des stars de cinéma, et en leur conférant le même niveau de célébrité. Rien n'a changé. La célébrité n'est pas basée sur le talent. Elle est basée sur ce qui vend. La haine, la peur, tout ce qui rend le public plus vulnérable continuera de vendre. L'ignorance est bénie, et c'est parfois une malédiction terrible d'être conscient de tout ça et de tenter de changer les choses. Lennon est mort. Bob Marley est mort. Pasolini ? Mort. Quiconque tente un jour de défier le système ne s'en sort pas vivant. Et quel que soit l'idéalisme de ces personnalités, que je respecte énormément, surtout Lennon dont je suis un immense fan, le constat est sans appel : rien ne changera le monde. Ce qu'on peut faire en revanche, c'est changer son propre monde, en faire un microcosme. Faire de son monde un endroit heureux. C'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles j'aime les films de zombies. L'important n'est pas la menace mais la manière dont des individus se comportent face à elle. Si tu te retrouves dans une pièce close avec une autre personne et simplement un crayon et du papier, que vas-tu faire ? Utiliser le crayon pour poignarder l'autre personne ? L'avaler ? Ecrire une lettre d'amour ou de suicide ? Je pense qu'il est beaucoup plus intéressant de vivre dans son propre microcosme que de chercher à comprendre le monde. Dès que je me mets à regarder les infos ou à lire les journaux au lieu d'écouter de la musique, je deviens nerveux. C'est pourquoi j'ai mis tout mon savoir-faire à enregistrer un disque qui ne rende pas les gens nerveux mais qui possède ce battement régulier qui irrigue l'ensemble.*” Si le monde ne change donc pas, le microcosme de Marilyn Manson est en pleine évolution. Après avoir célébré la naissance de l'Antéchrist ou s'être travesti en meneur de revue burlesque dans le Berlin des années 20, Brian Warner invite désormais à respirer au même rythme que lui, pour survivre dans un monde cannibale. Aura-t-on suffisamment de souffle ? ★

Album *“The Pale Emperor” (Hell, etc/ Cooking Vinyl)*

Photos DR

Le mépris, l'ironie, la violence

ALEX CHILTON

Star sixties adolescente devenue artiste génial mais abonné à l'insuccès, le mystère sudiste des Box Tops et de Big Star continue de fasciner. Portrait.

PAR THOMAS E FLORIN

Imaginons que ça nous tombe dessus. On a 16 ans, on aperçoit parfois la voiture d'Elvis passer au bout de la rue et comme tous les gamins de notre âge, on a fondé un groupe après avoir vu quatre types de Liverpool apparaître dans notre TV un certain 9 février 1964. Seulement, voici : un jour, on a invité notre groupe en studio, certainement parce qu'on peut chanter comme un soul man du label Stax voisin. Sans le savoir, notre première ligne de texte allait entrer dans l'histoire de la pop : "*Gimme a ticket for an aeroplane...*" L'histoire aurait pu être pliée dès son commencement : le premier disque enregistré par Alex Chilton fut son plus grand succès. On se demande comment ce féru d'astrologie interprétait ce fait. A priori, non sans cynisme.

Cadence hallucinante

On trouve dans les racines de l'histoire des Chilton tous les éléments pour jouer le grand roman américain qui allait survenir. Famille arty dans le Memphis d'après-guerre, monsieur Chilton était pianiste de jazz pendant que madame avait des velléités et un tempérament d'artiste. Après la mort tragique de son fils aîné, noyé dans son bain suite à une crise d'épilepsie, le couple se réfugie dans une vie mondaine faisant de son foyer l'épicentre d'une fête sans fin, un salon mixte où les musiciens black fréquentent des photographes et peintres blancs. C'est dans ce surplus de musique, d'alcool et de sans filtre que grandit un jeune Alex partagé entre l'excitation de cet univers permissif — il peut passer la nuit dans des clubs de blues sans être privé de dessert — et le poids d'une fratrie en deuil. A 13 ans, Alex est ce beau rebelle qui intrigue les filles avec sa touche et ses Camel. Peu assidu à l'école, son père lui enseigne les rudiments de la théorie musicale pendant qu'il écoute avec passion les disques de Ray Charles et, ça a son importance, les albums de Chet Baker. Autre particularité qui écrit l'histoire de l'aristocratie du Sud : William Egglestone, bientôt pionnier de la photographie d'art en couleurs, fréquente la maison des Chilton et donne à leur fils le goût de la musique baroque.

Seulement voici : les Beatles passant au Ed Sullivan Show, et Alex devient chanteur des Drifters, petit groupe de lycée comme il en apparaîtra 500 dans Memphis au lendemain de l'émission. Lors des passages du petit groupe dans les *house parties* de Memphis, le public se retrouve avec les yeux ronds quand sort de ce corps frêle et boutonneux la voix rauque d'un Sam, voire d'un Dave ou même d'un Otis. Les Drifters et leur chanteur font parler d'eux, assez fort pour remonter aux oreilles d'un certain Dan Penn, qui doit trouver un groupe à diriger pour sa première séance dans le nouveau studio de son pote Lincoln Wayne *Chips* Moman, rien moins que le guitariste de Johnny Burnette et Gene Vincent. L'American Sound Studio (où sera enregistré en 1969 le chef-d'œuvre "From Elvis In Memphis") accueille les jeunes Drifters et un Alex Chilton de 15 ans, en pleine gueule de bois, ayant passé la nuit à fumer des joints et faire l'amour à sa copine sous un arbre. Ce jour-là, on doit enregistrer une chanson écrite par un ami de Penn, Wayne Carson Thompson. Elle s'intitule "The Letter". Le résultat sera ce que nous connaissons, ce qui intéressa la maison de disques Bell qui, après avoir renommé le groupe les Box Tops, fit de ce single un numéro 1 aux USA 16 semaines durant. Il n'en fallait pas plus pour faire d'eux des superstars adolescentes.

Mais les Box Tops restaient, en pleine naissance de la contre-culture américaine, un pur produit de maison de disques. L'intégralité de leurs chansons est composée par l'équipe de Dan Penn, enregistrée par les musiciens du studio (les légendaires Memphis Boys) et ce à une cadence hallucinante. Bien que galvanisé par le travail de studio, Alex méprise le groupe. Il comprend la trahison, la profonde corruption de ce processus qui l'a porté au pinacle en seulement quelques mois, ce qui alimente son aigreur naturelle. En tournée, il s'envoie en l'air à un rythme effréné, ce qui l'amène à devenir père à seulement 17 ans. Puis les Beach Boys, avec qui il partage régulièrement l'affiche, lui enseignent quelques fondamentaux : Carl Wilson, la guitare et Dennis, le LSD. Alors que la décennie tourne vinaigre, Alex passe du temps chez Dennis Wilson à Los Angeles qui accueille justement un copain avec sa smala. Alex fait la connaissance de Charles Manson, qu'il repère à peine dans la foule des *"filles en robes courtes et sans culotte... Pourquoi faire attention à ce mec ?"* Malgré leurs albums, chefs-d'œuvre de pop sudiste ("Cry Like A Baby", "Non Stop", "Dimension"), les Box Tops s'épuisent en trois ans puis se séparent. Ici démarre notre chapitre deux.

Photo David Gliodlis/ Dalle

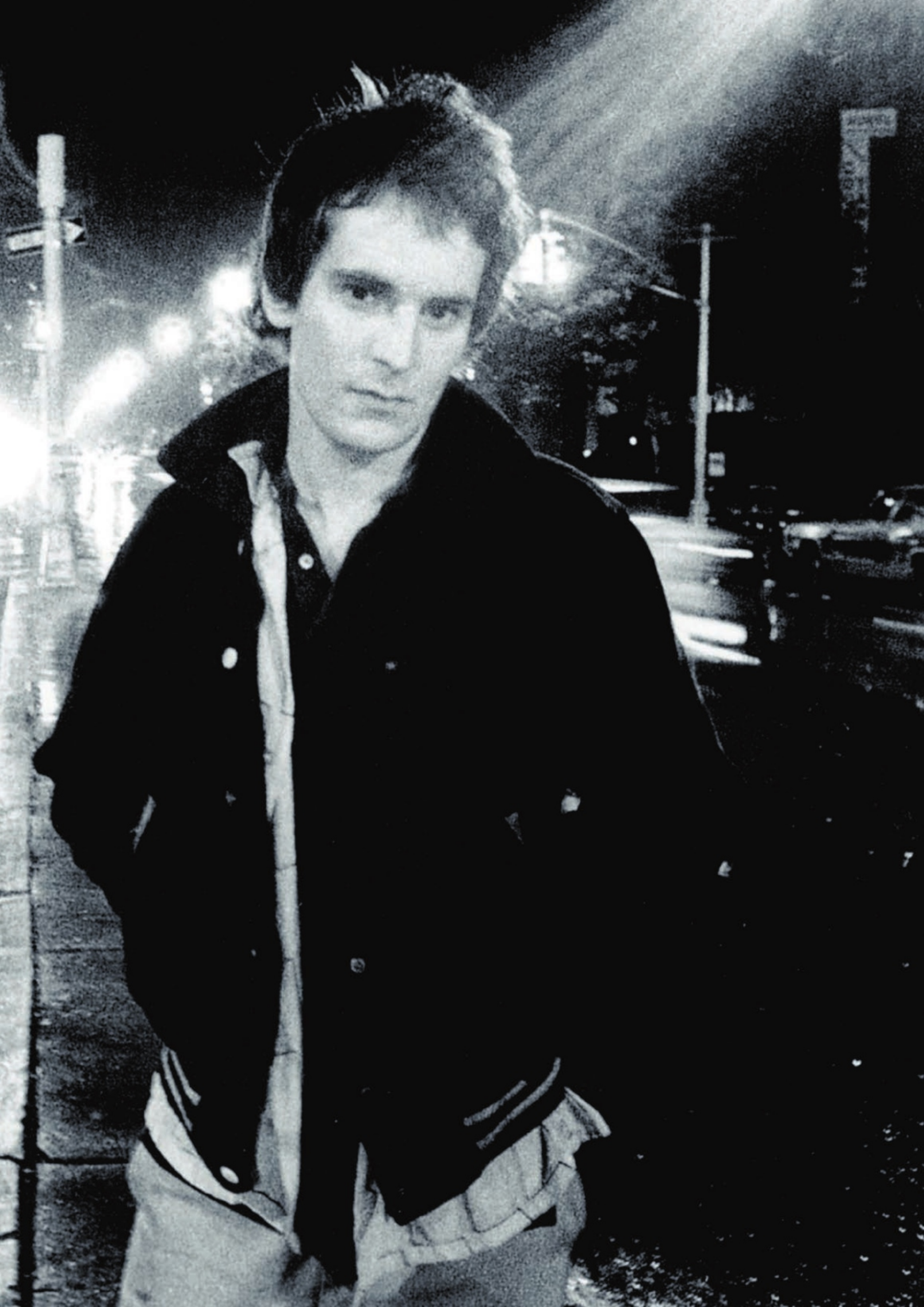


Photo Charlie Gillett/ Redferns/ Getty Images

Alex traîne dans Memphis, cheveux longs et compte en banque confortable. Terry Manning, jeune ingénieur du studio Ardent où étaient enregistrés certains overdubs des Box Tops, propose de lui produire ses chansons solo. Dan Penn avait pris de haut le jeune Alex, lui conseillant de rester un chien de cirque et de laisser le songwriting aux professionnels (laissant certains de ses titres croupir sur les LP et en face B des singles du groupe). Manning, producteur génial et bientôt auteur d'un album qui l'est tout autant ("Home Sweet Home"), fait partie de la petite clique qui allait donner au rock seventies de Memphis une saveur inimitable. Et la première pierre de cette esthétique allait être ces séances d'Alex Chilton, un *album* dont les chansons sortiront au compte-gouttes avant d'être réunies en 1996 par Ardent sous le nom "1970". Qui est Alex Chilton à la sortie des Box Tops ? Un jeune homme romantique, légèrement esseulé, qui aime désormais chanter de manière relâchée. Son style naturel, ce rock funky mâtiné de mélodies venant de la country et de la soul, fait immédiatement ressentir son soulagement à enregistrer ses morceaux. Pour preuve, la chanson "Free Again", country joyeuse qu'on ne pourrait imaginer plus explicite, côtoie des grooves rock gentiment cochons et des ballades adolescentes. Il vise juste, il vise simple. Il s'offre également d'inventer la French Touch avec "The EMI Song (Smile For Me)" dont la production, les Moog et le piano électrique de Maning contiennent l'intégralité de Air. Une fois ces jalons posés et la séparation des Box Tops consommée, Alex s'envole pour New York avec sa copine pour vivre en beatnik sur le tard. Dans Greenwich Village, il développe un jeu de guitare folk, pratique le picking et la douze-cordes, écoute la musique des Appalaches et donne ses premiers concerts seul. Parallèlement à tout cela, il assiste au dernier concert du Velvet Underground et se passionne pour Todd Rundgren. L'ami d'un ami de Memphis passe le voir alors qu'il tente de décrocher un contrat pour Icewater, son groupe d'alors. Assis sur le matelas d'Alex, unique pièce de mobilier dans l'appartement, Christopher Bell lui propose de jouer un peu de guitare pour passer le temps. Sauf que, lorsque leurs voix se rencontrent, c'est le big bang à nouveau qui explose, la naissance d'une supernova. Ou plus précisément d'une *Big Star*.

Qui est Alex Chilton ?

Parlons sérieusement, parlons mécanique : le "#1 Record" de Big Star est officiellement considéré comme le grand classique de la power pop, ce qui est un tort. Qu'est-ce que ce groupe au fond ? La collaboration entre un garçon profondément ancré dans le R&B de Memphis, touché de plein fouet par les Beatles, ayant découvert un grand intérêt pour le folk traditionnel avec un autre garçon, compositeur et arrangeur de génie, fortement porté sur la production, ayant, en plus d'un amour pour les Beatles, un gros penchant pour Badfinger, le glam rock et les groupes de hard anglais. Dans un contexte où Led Zeppelin commence à sortir des morceaux à rallonge, la concentration des Big Star autour des mélodies et des harmonies a quelque chose de terriblement sixties, presque anachronique. Pourtant, la progression de "Feel" jusqu'à ce refrain suspendu à la batterie, la production *helterskelterienne* de "Don't Lie To Me" allant jusqu'à inclure des enregistrements de moto et reproduire le son de guitare du *Double Blanc*, le solo de wah-wah de "When My Baby's Beside Me", la pièce montée qu'est "My Life Is Right"... L'on nage en plein baroque seventies. Contrairement à la future power pop, Big Star n'a rien de revivaliste. Quant aux chansons "Thirteen" (ce crève-cœur) ou "The Ballad Of El Goodo", ce sont les folk-songs de Chilton transformées par Chris Bell en pépites pop. Cependant, on peut comprendre le choc des critiques lorsqu'ils entendent "In The Street" dans sa version single en 1972 : parfaite de concision et de feeling. Ce premier Big Star, à défaut d'entrer dans les charts, entre dans la légende. Le studio Ardent, devenant le label rock de Stax, tient là un chef-d'œuvre faisant naufrage, faute de distribution. Le patron, John Fry, qui fait ici des merveilles au mix, ne désespère pas, contrairement à Chris Bell qui commence à dérailler, allant jusqu'à détruire les bandes de l'album. Alors que son leader part en hôpital psychiatrique, la grosse étoile devient noire. Le groupe manque de s'arrêter ici, laissant un Alex, Jody Stephens et Andy Hummel constamment ivres, après avoir remplacé les cacahuètes du bar par des pilules. Puis, Stax finance en partie la première convention des rock-critics à Memphis où le groupe joue en trio. La fine fleur des scribes imbibés sera si excitée pendant le concert — rappelons que Richard Meltzer présente le groupe en criant : *"Vomissez sur les chattes de vos mères"* — que le groupe, sans Bell, a la force de remettre une tournée. Nommé "Radio City", tout aussi mythique que son prédécesseur, le disque possède l'une des plus belles polices de pochette de l'histoire du rock. Sauf que, à la beauté baroque du premier album vient s'ajouter un grain de sable

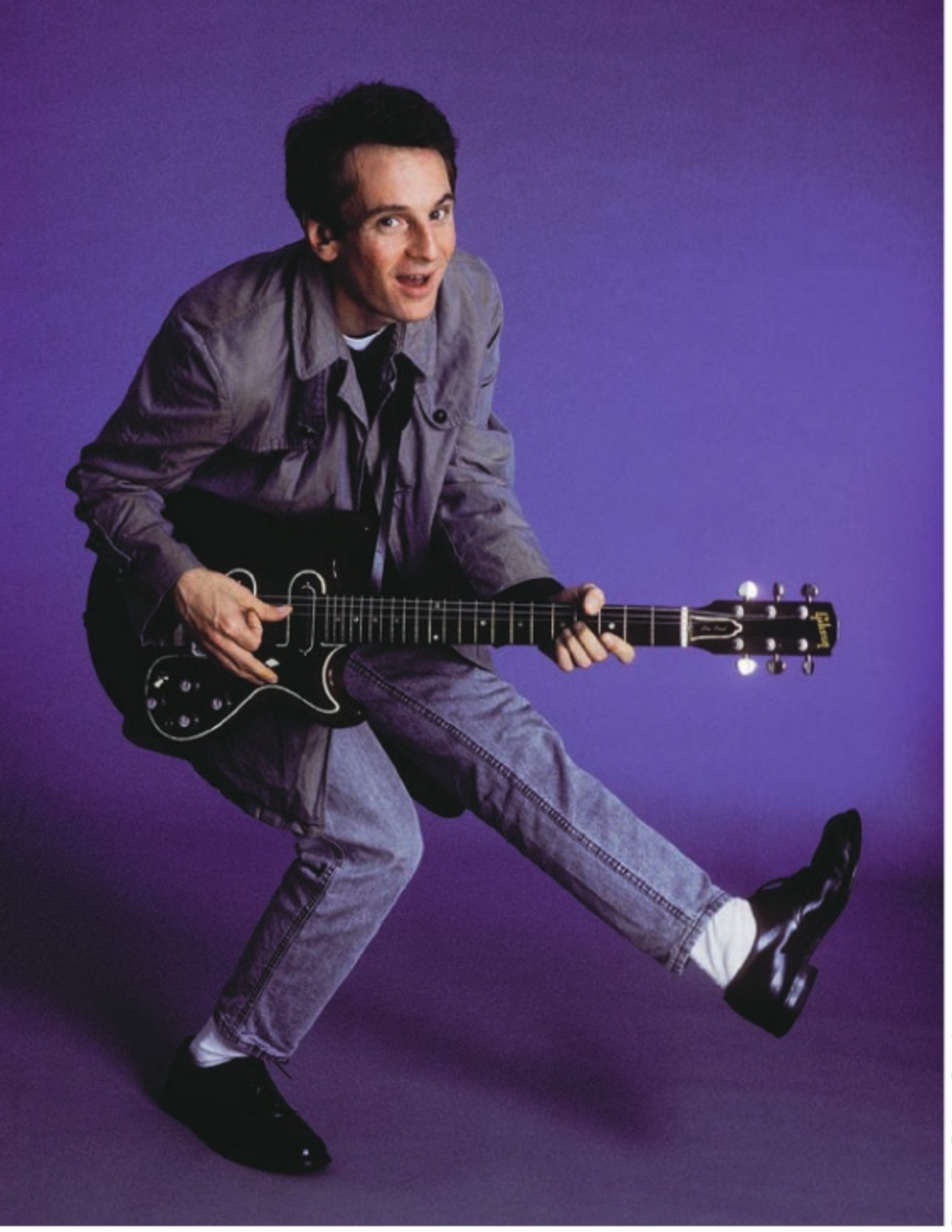


Photo Ebet Roberts-Getty Images

qui raye la mécanique et pervertit le tout. Ce grain de sable, c'est Alex Chilton qui vient de s'approcher dangereusement du bord du plongeoir. La mélancolie explose avec l'harmonica de "Life Is White" et ces paroles "*Don't like to see your face/ Don't like to hear you talk at all*". Puis le malaise se prolonge sur l'ensemble du disque, s'enfonçant progressivement : "What's Goin' Ahn", "You Get What You Deserve", "September Gurls". Le répit se fait quand le groupe renoue avec l'ancienne esthétique sur "Back Of A Car", mais le tableau s'assombrit comme le gobelet où l'on rince le pinceau. L'album connaît le même destin que "#1 Record" : adulé, mais non distribué. La planche a été savonnée, Alex Chilton est prêt pour le grand saut.

Les étagères d'Ardent

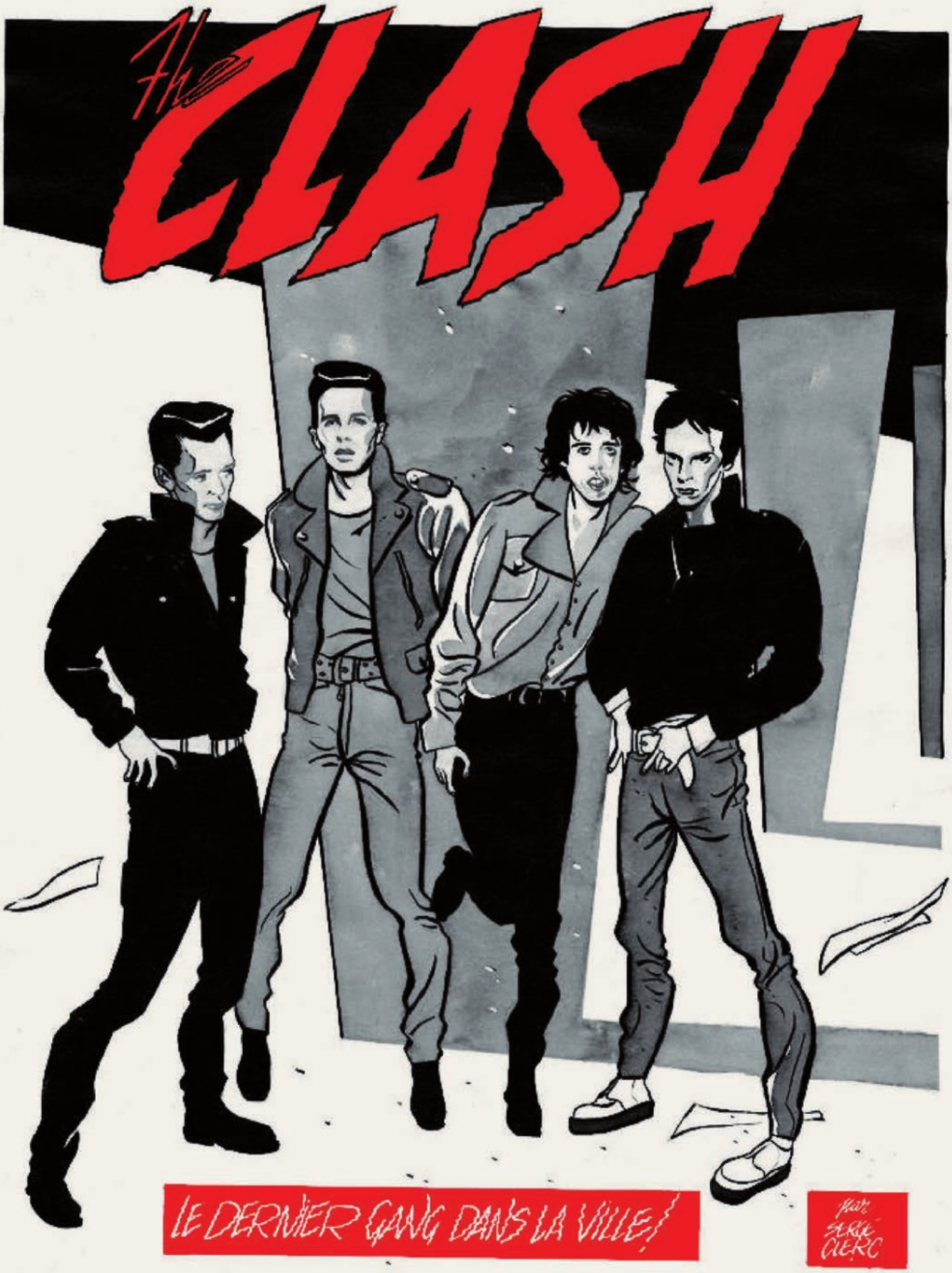
Le mépris, l'ironie, la violence grandissent en Alex Chilton. A 23 ans, la solitude des excès le frappe également. Son principal compagnon ? "Berlin" de Lou Reed. Le sexe commence à perdre de son intérêt malgré sa grande consommation de femmes. Toute la beauté engendrée par Big Star semble perdue à jamais. Alors, Alex Chilton se laisse aller où ses pas semblent l'emmener : dans l'obscurité. Pour ce nouvel album, Alex veut un autre producteur que le génial John Fry. Il appelle Jim Dickinson, l'un des autres grands noms de Memphis, qui va s'en donner à cœur joie dans l'expérimentation et la bizarrerie telles qu'il les a toujours pratiquées. La technique de Dickinson consiste à laisser les choses se produire en studio, même si cela inclut de retrouver du sang sur la console. Une routine s'installe : les Big Star enregistrent *clean* les rythmiques dans la journée puis reviennent au milieu de la nuit, la tête en vrac, tout saloper. L'ambiance dans le Studio B est si macabre une fois le soleil couché que John Fry, Andy et Jody évitent de s'y rendre, découvrant le lendemain toutes les bizarreries concoctées par Chilton et Dickinson. "3rd"/ "Sister Lover" (selon les éditions) est un album effrayant où Chiton commence à chanter comme il l'entend, préférant les batteries arythmiques, laissant traîner de drôles d'instruments au fond du mix, explorant des esthétiques impromptues comme sur ce "Nature Boy" fascinant, dont le piano est joué par William Egglestone. Autre élément de tension sur ce disque : les incroyables arrangements de cordes de Carl Marsh, privilégiant ici les violoncelles, écrivant dans des tessitures basses ou médium, permettant de confondre ces instruments avec les voix et les guitares, les rendant menaçants, car tapis dans l'obscurité et prêts à surgir. "*Ce disque, c'est de l'émotion pure*", voilà ce qu'en disait Jim Dickinson. Une émotion si pure que, lorsque Steve Cropper vient jouer une guitare sur la reprise de "Femme Fatale", il reste sur le palier du studio, sincèrement effrayé par ce qu'il s'y passe. Une fois les 19 morceaux mis en boîte, Dickinson laisse le soin à John Fry de mixer l'album, interdisant à Chilton de venir aux séances. On ne peut qu'imaginer la torture pour Fry, s'étant fâché avec Alex, de travailler sur ces morceaux dans lesquels il découvre l'état de nihilisme de son ami. Sans que l'on ne comprenne quelle force les y poussent, Fry et Dickinson présentent l'album à toutes les personnes qu'ils connaissent dans le métier. Ils se font systématiquement traiter de fous. En 1974, quelques années avant le punk, ce disque *anti-commercial* affole complètement les maisons de disques. Même "Tonight's The Night" de Neil Young, qui sort quelques mois plus tard, n'ira aussi loin. Album maudit d'un groupe maudit, ce troisième album dormira sur les étagères d'Ardent pendant près d'une demi-décennie. Un projet avorté de plus pour Alex Chilton.

Le gros orteil

L'on minimise trop souvent certains artistes en mettant leurs actes les plus *extrêmes* sur le compte de la folie. Voilà qui arrange bien le bourgeois. Alex Chilton n'était pas fou. Il était né en colère et avait des comptes à régler avec le monde. Puis, sa ville se transformait en ruines. Stax ferma, laissant 300 employés sur le carreau et entraîna avec elle l'âge d'or de la musique à Memphis. Puis l'on rénovait Beale Street, détruisant des bâtiments de 1920 pour les remplacer par des terrains vagues. Quelque chose de mortifère traînait dans l'air. Un soir, les nerfs à bout, épuisé par la tristesse et les pilules, Alex conduit jusque chez ses parents où il monte au premier étage s'allonger dans la baignoire où son frère est mort 15 ans plus tôt. Il s'y ouvre les veines... mais est sauvé. Pour beaucoup, le troisième Big Star et ce qui suivra dans sa carrière sont autant d'actes suicidaires, de tentatives de provocations autodestructrices. Le seul acte suicidaire qu'il a opéré le sera dans la sphère privée. Sa musique va dans le sens inverse : Alex Chilton s'émancipe alors d'un nombre de règles et d'un rôle qu'il traînait depuis les Box Tops et qu'il n'avait pas choisi d'endosser. A partir de 1975, avec ce qui va devenir l'album "Bach's Bottom", Chilton s'illustre comme étant l'un des punks les plus radicaux de la scène. Sa démarche de déconstruction des fondamentaux qu'il applique depuis dix ans l'amène à quelques moments de génie comme la chanson "The Walking Dead" où chaque instrument se superpose sans jamais se rencontrer. Après avoir chiqué au beatnik dans Greenwich Village, Alex retourne rejoindre les punks dans le Lower East Side, surtout intéressé par les minettes qui traînent au CBGB. Deux choses primordiales ressortiront de ce voyage : le single "Bangkok", chanson géniale et inclassable, tout bonnement l'un des meilleurs 45 tours de tous les temps ; puis sa rencontre avec les Cramps. Avec eux, Chilton invente l'une des productions les plus impressionnantes et bruyantes de l'histoire du rock'n'roll. Mixé littéralement *avec le pied* — le gros orteil pour être précis — Chilton applique les techniques de production de Dickinson pour le groupe de Lux et Ivy : laisser le groupe créer un chaos permanent, et enclencher la touche *rec* au bon moment. Beaucoup des recettes appliquées auprès des Cramps (1980) furent d'abord utilisées pour son album paroxysmique en matière de déconstruction : "Like Flies On Sherbert" (1979). Encore une belle saloperie bien toxique produite par Dickinson. Paradoxalement, c'est pendant qu'il s'acharnait à détruire l'héritage Big Star qu'une génération se mit à l'aduler pour cette période de sa vie. Encore un coup des étoiles.

Laissons Alex Chilton ici, à l'aube des années 80. A trente ans, il n'est qu'à la moitié de sa vie. Il passera la seconde de celle-ci à la Nouvelle-Orléans où il deviendra sobre et balayeur avant d'enregistrer une série de disques que vénère à raison une minuscule partie de l'humanité. En attendant il continuera à nous abreuver de ce rock-soul relâché et se mettra, les années passant, à renouer avec ses goûts d'enfant : Alex Chilton se mettra à chanter comme Chet Baker. Comme quoi les premières intuitions sont souvent les bonnes.★

The CLASH



LE DERNIER GANG DANS LA VILLE !

Photo SERGE CLERC

“Merci Giscard”

SERGE CLERC

Le dessinateur accumule les albums retrospectifs. En matière de punk, de science-fiction et de presse, cet homme a connu les périodes les plus fastes. Il explique ici la ligne Clerc. PAR GEANT VERT

Il est des histoires qui méritent d’office d’être gravées dans le marbre et celle du dessinateur Serge Clerc en fait partie. A l’âge de quatre ans, après avoir été pris en stop avec sa mère par un camionneur, un freinage intempestif le propulse entre la vie et la mort pendant quelque vingt-quatre heures. Peu de temps après, la saga familiale raconte qu’il s’est mis à dessiner. D’un simple choc à sa rencontre avec le Clash, le Dessinateur Espion revient sur l’extraordinaire parcours d’un gamin de province qui n’a même pas attendu la majorité légale pour investir les pages de ce magazine en 1975.

ROCK&FOLK : Sortir brutalement de l'anonymat en étant à la fois dans Rock&Folk et Métal Hurlant quasiment du jour au lendemain, comment encaisse-t-on pareils chocs ?
Serge Clerc : Dernièrement, un journaliste radio m'a demandé ce que c'était d'être une icône ? Qu'est-ce que je peux répondre à ça ? Je n'en sais rien car j'étais dans l'action. Je ne me rendais pas du tout compte de ce que nous étions en train de réaliser. J'étais seulement en train de vivre une époque formidable tout en la dessinant en même temps. Entre vingt et vingt-cinq ans, on se contente de vivre sa vie à fond sans se poser de question. En plus, j'étais toujours en train de me faire larguer par mes copines à l'époque. C'était dramatique et ne m'aidait pas à m'apercevoir que ma vie était un vrai feuilleton au milieu de personnages hors norme. Je n'ai pas eu de mal à en faire un roman graphique quelque temps plus tard.

R&F : Qu'est-ce qui amène un adolescent à pousser la porte de Rock&Folk du jour au lendemain ?
Serge Clerc : Le contexte dans lequel je vivais. Je suis monté à Paris, c'était une question vitale pour moi. D'après ce qui m'a été raconté, je dessinais depuis l'âge de cinq ans, toujours fourré dans des bibliothèques à dévorer tout ce qui me tombait sous la main. J'achetais des Blek le Roc, des trucs cheap car je n'étais pas très argenté... Bref, c'était comme un gosse qui aurait fait du rock depuis tout petit sauf que moi, c'était le dessin. L'époque était un désert culturel absolu, rien sur le rock à la télé et encore moins sur la BD. Bien sûr, il y avait Pilote ; en 1973, Mandrika a créé l'Echo des Savanes ; là, ça basculait car c'était beaucoup plus adulte avec du sexe. Les choses commençaient à devenir sérieuses. Je n'avais déjà qu'un rêve, celui d'apprendre mon métier de dessinateur et d'en vivre. J'étais déjà engagé dans cette idée à dix-sept ans alors que je n'avais même pas pris le temps de faire une école d'art ni de passer mon bac *(rires)*. J'ai dû attendre ma majorité l'année suivante pour que mes parents me laissent partir. Merci Giscard, car avant lui, c'était vingt et un ans !

R&F : Comment vos parents l'ont-ils ressenti ?
Serge Clerc : Ils me faisaient confiance. J'avais une boutade à ce sujet : *mère catholique, père communiste, je me réfugiais souvent à la bibliothèque !* On comprend tout quand je dis ça *(rires)*. C'était une période vraiment exaltante car il y avait tout à découvrir, un peu comme le Far West. La BD adulte, à ce moment-là, était un territoire vierge et à conquérir. C'était *go West* et, en cas de problème, on faisait le cercle avec les chariots. C'était parfait pour les happy few : Chaland, Margerin, Denis Sire... On a tous saisi notre chance. C'était très glamour et sans risque car nous n'envisagions rien d'autre.

R&F : Comment s'est passé l'apprentissage ?
Serge Clerc : Comme je me suis tiré très tôt du système éducatif, j'ai fait mes humanités à Rock&Folk et Métal. Là, je savais quels disques écouter, quels bouquins acheter. Et puis, Dionnet et Manœuvre étaient tellement lapidaires ; et il y avait tous ces bons rock-critics comme Philippe Garnier. Les critiques du magazine ne plantaient pas les gens. Comme je n'avais pas beaucoup de fric, il fallait faire confiance à ce qui était écrit. Pour les BD, c'était différent car on pouvait les feuilleter pour se faire une idée. Feuilleter un disque, c'est difficile. C'est beaucoup plus facile de s'épanouir dans un univers totalement barré. A côté, A Suivre, c'était beaucoup moins fun et moins glamour, beaucoup plus plan-plan. Les ondes de Rock&Folk et Métal ont tout influencé. A partir de 1981, j'ai senti une évolution sur le plan culturel comme, par exemple, l'apparition des radios libres. Avant ça, c'était la rigidité absolue.

Faut juste être un génie

R&F : Pourquoi ce surnom de Dessinateur Espion ?
Serge Clerc : J'étais toujours en train de fouiner partout dans les tiroirs de la rédaction pour trouver de la documentation pour mes dessins. Pour la chronique "Rock City", il me fallait bien trouver des photos des groupes et Internet n'existait pas. Comme je fouillais partout, c'est de là qu'est venu le surnom. Pour ce qui est du bruit qui court comme quoi j'étais un grand consommateur de tickets pour aller voir les concerts à l'œil, il faudrait demander confirmation à Paringaux ou Manœuvre car je ne m'en souviens pas.

R&F : L'époque était aux abus. Comment y avez-vous survécu ?
Serge Clerc : J'étais un bon camarade quand des choses circulaient mais jamais dès qu'il s'agissait de trucs violents. Tout en étant assez festif, je ne souhaitais pas casser l'ambiance, alors je participais jusqu'à un certain point. De toute façon, les dessinateurs, ça bosse constamment — le côté monacal des dessinateurs n'est pas une légende...

R&F : Et vous vous étonnez de vous être fait larguer autant de fois ?
Serge Clerc : Ah non, rien à voir ! Je réussissais parfaitement à concilier les deux ! Je ne travaillais pas quarante-huit heures sur vingt-quatre non plus.

R&F : Comment se passe l'évolution de la SF à la BD résolument rock ?
Serge Clerc : C'est Manœuvre qui m'a dévoyé en me disant : *"Laisse tomber la SF !"* Il trouvait que je faisais trop de dessins sur le thème et m'a créé une rubrique de deux pages sur le rock. C'est comme ça que je suis devenu bilingue SF/ rock. Mon arrivée dans Métal s'est faite comme un appel d'air car il n'y avait pas assez de gens pour faire le magazine qui commençait vraiment à exploser. Au départ, j'ai envoyé des dessins à Mœbius car je ne savais même pas qui était Dionnet. C'était pour montrer ce que je savais faire et absolument pas pour me faire engager. Dans Métal, il y avait Druillet, Mœbius, Corben, Alexis, Tardi... J'envoie mes crobars pour information et je me retrouve engagé. J'avoue que je ne sais toujours pas ce qu'il leur a pris de me choisir... Quand j'ai raconté l'histoire de Métal, j'ai d'abord recherché la chronologie pour restituer l'époque. La chronologie exacte, c'est ce qui est le plus important car on montre l'évolution. Le reste, je m'en fiche. Je crois que je suis tombé au bon moment quand ils ont eu besoin d'élargir le journal.

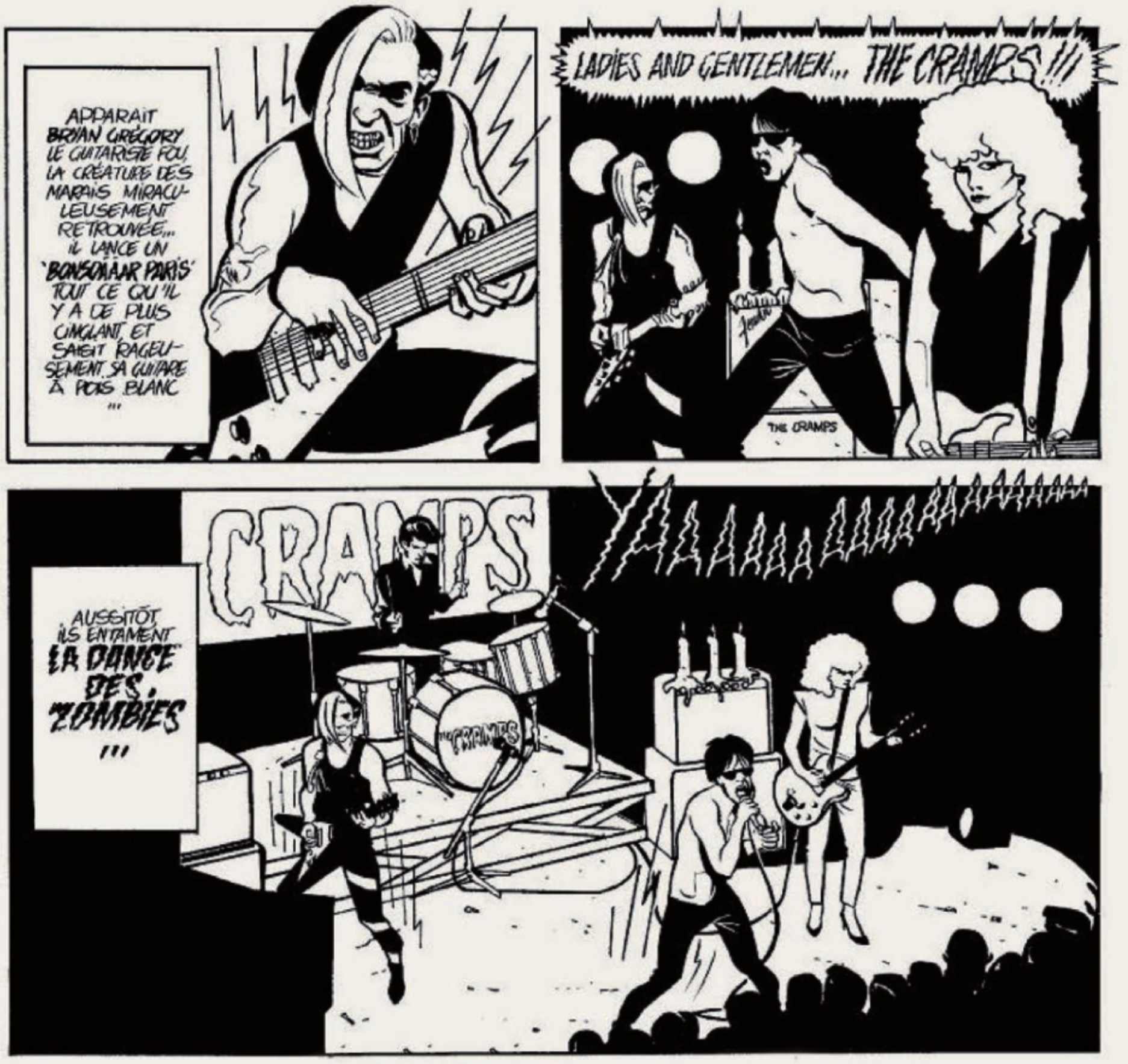
R&F : En 1977, l'explosion punk ravage tout. Comment avez-vous vécu l'époque ?
Serge Clerc : Comme une bénédiction. Il faut se rappeler que sur les ondes FM ne passaient que du rock casse-burnes au possible, du Yes, du...

Photo Loustal-DR

"Je fais des instantanés du rock"

Métal Hurlant : le journal

En 2008, Serge Clerc se lâche après des décennies de silence sur ses années passées dans Métal Hurlant, la plus grande réserve de déjantés en liberté dans des pages imprimées. Le résultat est d'autant plus énorme qu'il y a plus de textes que de coups de crayon.
Serge Clerc : ***"Autant je me sens auteur à part entière dans mes BD, autant je ne me sens pas écrivain ou quoi que ce soit d'autre. Alors, raconter l'histoire de Métal Hurlant me faisait me poser la question de ma légitimité quant à le faire... Mais je me suis pris au jeu de la langue et de l'écriture, quitte à piquer un peu à Audiard tout en espérant ne pas faire du sous-machin au final. Il fallait que je le fasse avec de la niaque pour que ce soit aussi vivant que le sujet raconté. Si cela avait dû être larmoyant, putain non, je ne l'aurais pas fait. Il fallait que ce soit déconnant tout en gardant un certain recul."***


APPARAIT BRYAN GREGORY LE GUITARISTE FOU, LA CRÉATURE DES MARAIS MIRACULEUSEMENT RETROUVÉE... IL LANCE UN 'BONSOIAAR PARIS' TOUT CE QU'IL Y A DE PLUS CINGLANT, ET SAISIT RAGEUSEMENT SA GUITARE À POIS BLANC
...
LADIES AND GENTLEMEN... THE CRAMPS !!!
THE CRAMPS
AUSSITÔT ILS ENTAMENT LA DANCE DES ZOMBIES
...
CRAMPS
YEAAA

"Dans des clubs de la mafia"

VANILLA FUDGE

Ce groupe new-yorkais apparu dans les sixties psychédéliques avec une recette : une connexion avec la mafia italienne, des reprises de tubes pop ralenties et, surtout, des gros bouts de hard rock préhistoriques.

PAR PAUL RAMBALI

Il y a cinquante ans, après une traversée des Etats-Unis dans un bus sur lequel est écrit "*further*", Ken Kesey et ses Merry Pranksters entrent dans New York, apportant avec eux la révolution psychédélique qui va, entre autres choses, transformer la pop en rock. Si l'avant-garde musicale chevelue se trouve sur la Côte Ouest, menée par Grateful Dead, groupe maison des Pranksters, une transformation similaire se produit sur la côte Est, et ne sera jamais aussi perceptible que dans l'œuvre négligée de Vanilla Fudge.

Photo Gunter Zint/ K&K Center Of Beat/ Retna Ltd_Dalle

L'album marquant les débuts de Vanilla Fudge est un des premiers chefs-d'œuvre du rock psychédélique. Il est certes précédé par celui de Cream, "Fresh Cream", et celui de The Experience, "Are You Experienced", même si, sur ces disques précurseurs, figurent encore des chansons standards de trois minutes, six par face. Sorti quelques mois plus tard, au printemps 1967, "Vanilla Fudge" de Vanilla Fudge est une suite d'extrapolations révolutionnaires de hits pop dans la veine d'un album de jazz, les musiciens ralentissant et explorant les morceaux — mais ils ne se contentent pas de les étirer, ils sont en plein trip. La batterie, orage grondant et fracassant, est forte, et une guitare électrique amplifiée et un orgue Hammond constituent l'instrumentation. A peu près tout le reste de ce qui va jeter les bases du rock psychédélique, puis heavy et enfin hard, est venu ensuite. *"Nous avons transformé le quatuor de rock en orchestre,* explique Carmine Appice. *Mark faisait en quelque sorte toutes les flûtes et les violoncelles. Vinnie, les cordes et les harpes. Tim, la partie basse de l'orchestre, les cuivres, et moi, la section percussions. A un moment, j'avais des gongs, des carillons et Mark pouvait tirer mieux que personne des sons incroyables d'un Hammond B3. Vinnie jouait da la guitare flamenco ou indienne... Ensemble, nous avions tous les éléments d'un orchestre classique, avec sa puissance et sa dynamique, mais exécutés de manière électronique."* L'électricité interpelant Dieu, ainsi Jimi définissait le rock. Inutile de sombrer dans le mysticisme ici (on n'est pas en Californie, ce n'est pas non plus de l'art ; le premier album du Velvet Underground sort la même année, mais c'est une autre histoire).

Vanilla Fudge se compose alors de quatre gamins américains en âge de faire leur service militaire, qui aiment la musique — tous les genres, la British Invasion, bien sûr, et celle de New York, la pop du Brill Building, le doo-wop. Ils peuvent jouer du rock, brailler à la manière des Who et de tous ces groupes anglais, mais ils chantent également comme quatre gars du New Jersey. Ils savent chanter en harmonie comme les Four Seasons et c'est sans doute l'une des raisons pour lesquelles Ahmet Ertegun les signe chez Atlantic. Il a déjà The Drifters et Ornette Coleman, vient juste de signer Cream et, un an plus tard, grâce, en partie à Vanilla Fudge, il aura Led Zeppelin à son catalogue.

Les Fudge sont adeptes des harmonies doo-wop, une tradition new-yorkaise, selon Mark Stein. *"Un groupe de gars se rassemblant dans la rue, entendant des notes, créant un mélange. Quand j'avais 13 ans, du côté de Jersey City, j'avais un penchant pour la musique noire a capella. The Spaniels, The Del Vikings, Shep And The Limelights, tous ces groupes vintage qui mettaient en avant la douceur de la voix."* Même chose pour Carmine. *"Les groupes vocaux des fifties, tu vois ? J'allais faire ça à Brooklyn, Mark le faisait dans le New Jersey. Uniquement des chanteurs, pas d'accompagnement."* Soulignons que tous ces groupes sont noirs et que Vanilla Fudge est blanc (ou, pour être plus précis, italien/ juif/ flamand). *"C'est pour cela qu'on s'appelle Vanilla Fudge !* dit Mark. *Des Blancs qui jouent du R&B avec une tournure psychédélique !"* Pour les lecteurs n'ayant jamais goûté un *fudge brownie* new-yorkais, le fudge est une sorte de caramel habituellement parfumé au chocolat, plutôt qu'à la vanille.

Carmine a un cousin qui jouait de la batterie. *"Chaque fois que j'allais chez lui, je m'installais à la batterie, j'en jouais et j'aimais ça. Et ma mère m'a emmené voir l'Alan Freed's Rock and Roll Show au Brooklyn Paramount. Je devais avoir dix ou onze ans. Il y avait tous les groupes vocaux et deux batteurs. Ça m'a sidéré, la force du groupe, la puissance de ces deux batteurs."*

De la même manière, Mark Stein a vécu une illumination rock'n'rollienne à la puberté. *"Mon oncle Willie jouait du piano. Il savait lire la musique et connaissait tous les morceaux des big bands. J'allais chez lui et comme j'avais de l'oreille, je me suis mis à pianoter des mélodies sur le clavier. A onze ans, mon père m'a emmené à une audition pour un grand concours de talents à la télé, le Ted Mack Amateur Hour. C'était la première fois que je voyais un groupe de rock'n'roll de près. Je jouais de l'accordéon, 'Lady Of Spain', ce genre. Je suis passé par là, Ray Manzarek aussi. Et ce soir-là j'ai vu le groupe jouer 'Night Train'. Les musiciens avaient des cheveux gominés et des costumes à carreaux rouge. Le son m'a ébloui. J'ai eu le frisson et j'ai dit :* 'Waow, c'est ça le Rock And Roll !' *Adieu l'accordéon. Ça a brisé le cœur de mon père, mais... il fallait que je me mette au rock, tu vois ?"* Ils ont entendu l'appel de la vocation. Mais comment se sont-ils rencontrés ? Ce moment où nos superhéros s'unissent, comme dans une BD de Marvel, a eu lieu alors que Mark joue dans le même groupe qu'un autre natif du New Jersey, le bassiste Tim Bogert et qu'ils voient sur scène James Brown et The Rascals. *"C'était si excitant ; ce son qu'ils tiraient de si peu d'instruments."* Mark a l'idée de jouer du rock avec des arrangements symphoniques, mais il leur faut le bon batteur. *"Un soir, je suis allé avec Tim au Choo Choo Club et Carmine jouait dans un groupe appelé Thurday's Children. Je me suis dit : Waow !* Ce type cogne vraiment fort ! *La grosse caisse, le funk, la puissance. Après le concert, on lui a exposé nos idées et on lui a demandé :* 'Tu veux être un Pigeons ?'..." Le nom est une version new-yorkaise, grise et urbaine des Byrds. C'est aussi une tradition qui part du doo-wop avec The Ravens, The Orioles, The Flamingos, The Yardbirds, The Hawks, etc. et va jusqu'à Flock Of Seagulls et les Black Crowes.

Ne changez rien

Par le biais d'un agent, ils recrutent un guitariste, Vince Martell, tout juste sorti de l'US Navy. Lui est issu d'une famille de musiciens du Bronx : *"Je croyais que tout le monde sur Terre jouait de la musique jusqu'à ce je grandisse et que je m'aperçoive que la plupart des gens n'en jouaient pas. J'ai compris que je savais beaucoup de choses."* Puis, ils ont besoin d'un manager. Par chance, ils croisent Philip Basile, propriétaire d'un club de Long Island, l'Action House, et membre du clan Lucchese. Phil est un *affranchi*, un mafieux. Comme l'industrie musicale, la plupart des clubs de New York sont dirigés par la mafia dans les sixties. *"J'ai donné,* raconte Carmine, *beaucoup de concerts dans des clubs de la mafia. En fait, ce n'était que des devantures peintes, pour qu'on ne puisse pas voir à l'intérieur, où tous les mafieux traînaient. Il y en avait partout dans New York."* The Pigeons passent régulièrement au Tempo City, club de Brooklyn dont le propriétaire, Paul *Paulie* Vario, sert de modèle au personnage incarné par Paul Sorvino dans "Les Affranchis". *"C'était notre équipe,* poursuit Carmine. *Henry Hill venait chez nous et disait :* 'Eh, Carmine, j'ai des trucs qui sont tombés d'un camion !'..."

"Ils détournaient tout ça à l'aéroport, explique Mark. *Ils avaient l'habitude d'ouvrir tous les camions derrière l'Action House. Ils m'ont donné des costumes venus de France, des magnétos..."* Comme tout ce qui peut lui rapporter beaucoup d'argent, Philip Basile aime les disques les plus récents. On demande à Carmine si la bande originale du film de Scorsese était le genre de musique qui plaisait aux affranchis. *"Oh, ouais. C'étaient des rockers."* Il semble que Basile et ses associés ont eu une influence méconnue dans

Photo Gunter Zint/ K&K Center Of Beat/ Retna Ltd-Dalle

“Ahmet Ertegun aimait vraiment ce groupe, mais il détestait le nom”

la naissance du rock psychédélique (puis du heavy et du hard rock). *“Ils aimaient ça,* dit Mark. *Les gens ne pouvaient pas danser sur notre musique et, au début, ça nous a valu de nous faire virer de clubs comme le Eighth Wonder. Mais on a campé sur nos positions parce qu’on sentait qu’on avait quelque chose de vraiment particulier.”*

“Phil, notre manager, continue Vinnie, *nous disait :* ‘Ne changez rien, faites ce que vous voulez, les gars, ne vous en faites pas !’ *Comme il possédait un club, nous pouvions rejouer à l’Action House. Et ils ont fait une chose vraiment formidable, ils nous ont soutenus, ils nous ont donné de l’argent chaque semaine, comme un salaire, pour la sono, le matos, et pour que nous n’ayons pas à nous soucier d’avoir des engagements ou pas. Ils ont été vraiment généreux avec nous et nous ont vraiment poussé.”* L’avantage d’avoir un mafioso comme manager ne s’arrête pas là. Mark : *“Ils avaient le pouvoir de nous faire passer à la radio, de nous faire jouer en première partie de Jimi Hendrix. C’était en 1968, pour une grande tournée américaine.”* Carmine : *“Phil avait aussi une société qui organisait des tournées, Concerts East and Concerts West. Elle se chargeait de toutes les grosses tournées. Et notre avocat s’occupait de tous les groupes. Il avait Hendrix, Cream, les Yardbirds, le Jeff Beck Group, Led Zeppelin, Vanilla Fudge, The Rascals, Herman’s Hermits. Ils étaient au cœur de l’action avec tous les grands groupes.”* Criminels peut-être, mais ils avaient du goût. Ils ont vu le potentiel des Pigeons, quatre copains à peine sortis de l’adolescence. Henry Hill, dont l’histoire a servi de base aux “Affranchis”, est de leur âge. Leur manager, Philip Basile, est trentenaire, jeune et assez ouvert aux tendances pour saisir la grande idée de Mark : *“C’était l’hiver 1966 et j’étais assis avec Timmy dans sa voiture — je crois qu’il avait sa Chevrolet de 1955 — devant le Cheetah Club, on fumait un joint... Et la version de ‘You Keep Me Hanging On’ des Supremes est passée à la radio. Elle était très rapide, on aurait presque cru les Chipmunks ou un 78 tours. Et j’ai dit :* ‘Imagine de ralentir ce morceau, de saisir l’âme des paroles...’ *Timmy a répondu :* ‘Fonce, mec !’...”

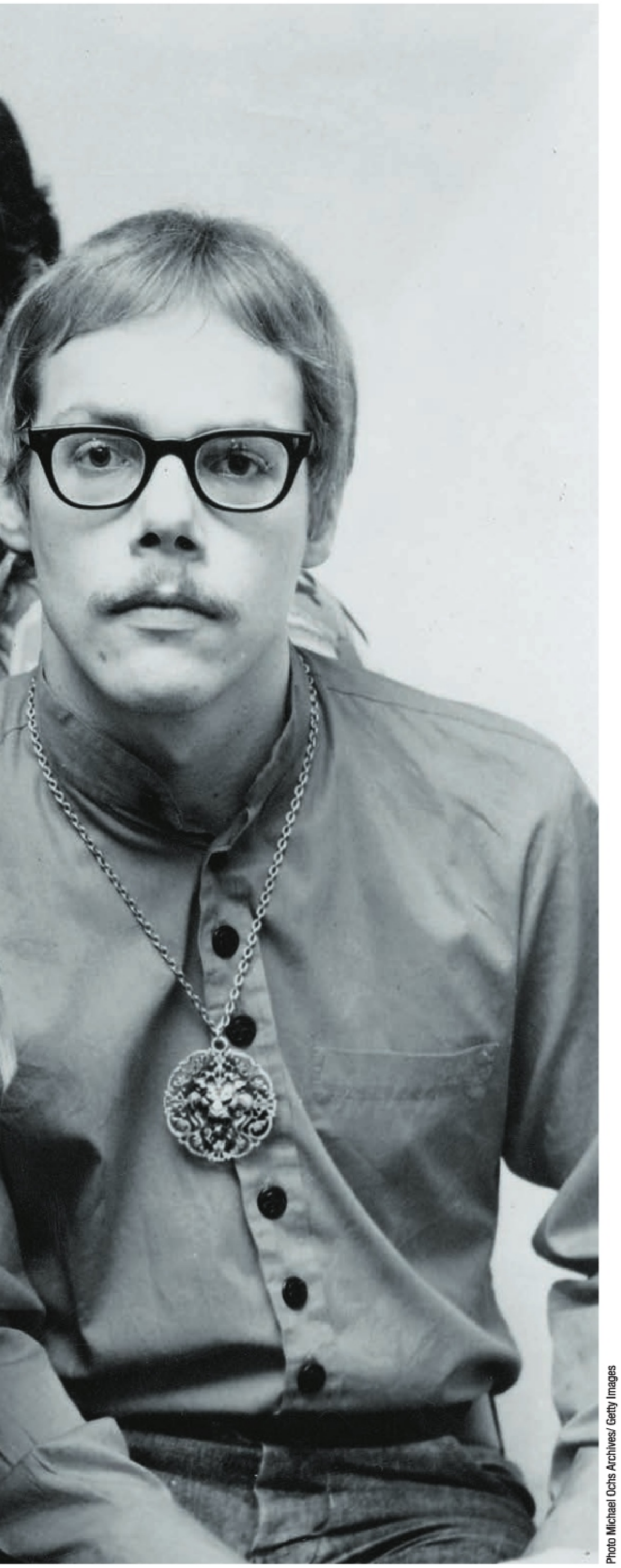


Photo Michael Ochs Archives/ Getty Images

"C'était simplement une époque incroyable"

"You Keep Me Hanging On" est une chanson joyeuse avec des paroles tristes. Selon Carmine, The Rascals sont les premiers à se livrer à cet exercice à New York, à prendre une chanson pop et à en extraire toute la sève émotionnelle. Un groupe garage de l'époque, The Vagrants, le faisaient sur scène avec "Satisfaction" (The Vagrants ont eu un hit local en 1967 avec une reprise de "Respect", produite par Felix Pappalardi, qui, la même année, était derrière la console pour le deuxième album de Cream, "Disraeli Gear", aux Atlantic Studios à New York). Sur la côte Ouest, The Warlocks, ouvrant à la fois leurs esprits et leur répertoire, se transforment en Grateful Dead. Comme les jazzmen qui avaient inspiré les Merry Pranksters, ils élargissent leurs horizons, utilisant les chansons pop comme véhicules pour leurs longues explorations, et apprécient aussi les productions Motown. Ayant entendu une démo de "You Keep Me Hanging On", produite par Shadow Morton, qui était passé des girl groups aux artistes engagés comme Richie Havens, Ahmet Ertegun signe le groupe (compte tenu des connexions de leur manager, il ne pouvait peut-être pas refuser...). Marks assure qu'Ertegun était fan. *"Il aimait vraiment ce groupe, je dois dire. Nous étions son bébé en quelque sorte. Mais il détestait le nom. Nous étions The Pigeons et il nous a dit qu'il fallait nous rebaptiser. Nous avons trouvé Vanilla Fudge. Nous pensions que c'était vraiment dans l'air du temps et je suppose que le reste appartient à l'Histoire."*

L'amertume des chansons pop

Ils enregistrent leur premier album et, grâce au soutien promotionnel d'Atlantic, passent le Summer of Love à Londres. *"C'était vraiment marrant*, raconte Carmine, *parce que nous étions de jeunes New-Yorkais agressifs, fous (bruyants). Tout le monde en Angleterre était très réservé."* Pas vraiment tout le monde : ils jouent en première partie des Who au Saville Theatre. *"Nous nous sommes produits avant eux,* se souvient Mark, *et nous leur avons plus ou moins piqué leur public. Ça les a vraiment fait chier. Ils ne nous ont pas parlé pendant des années. Nous avons fait quelques concerts ensemble aux Etats-Unis et ils nous évitaient. Des années après, dans son livre, Townshend a dit :* 'Ce groupe, Vanilla Fudge, était vachement bon !' " Ils ont vu The Experience là, la semaine précédente et savent que s'ils veulent s'approcher de l'impact de Jimi, ils ont besoin d'amplification. Leur roadie, Bruce Wayne, travaillant pour The Yardbirds, emprunte leur matériel. *"Nous avions un mur de matos Vox. Nous avons commencé, j'avais un spot sur ma grosse caisse avec le nom* Vanilla Fudge *et tout ce qu'on voyait, c'était les petites lumières rouges sur les amplis. Enorme !"* Ils jouent aussi au Speakeasy. Toutes les rock stars anglaises sont présentes ce soir-là, entassées dans le club privé. Mark s'en souvient comme *"d'une soirée géniale pour nous. L'énergie était incroyable et nous avions toutes ces ondes positives."* Cerise sur le gâteau, c'est à Londres qu'ils apprennent que leur premier album est entré dans le Top 10 aux Etats-Unis, ce qu'un LP n'avait jamais fait sans un single à succès. *"Nous sommes sortis et nous avons pris une cuite mémorable !"*

L'album s'ouvre sur une rafale de B3, prélude baroque à une version mid-tempo de "Ticket To Ride", riche en riffs de batterie et harmonies doo-wop des garçons façon chorale des rues, tandis que le solo de guitare de Vinnie lutte avec le Hammond pour le premier plan de la stéréo. Quelques harmonies baroques supplémentaires et l'ampleur du B3 évoque l'église sur l'introduction gospel de la reprise de "People Get Ready" de Curtis Mayfield. Suit une version plus ou moins fidèle de "She's Not There" des Zombies, avec beaucoup d'espace pour le Hammond et un twang de guitare psychédélique façon sitar. Puis vient l'interjection angoissante de "Ring Around The Roses", berceuse macabre née lors de jeux d'enfants pendant la grande peste de Londres, qui ressemble à un fragment de la bande originale d'un film d'horreur italien. C'est l'intro parfaite pour "Bang Bang", chanson pop, tragique et sinistre, écrite par Sonny Bono pour sa femme, Cher, revue en version lente et paisible. *"Bang Bang, I shot my baby down..."*

La face B commence par "You Keep Me Hanging On", pépite précoce de heavy rock, avec une guitare et des cymbales fracassantes, et Carmine martelant nerveusement la grosse caisse, sonnant comme un proto-John Bonham. De la guitare rythmique façon Motown et d'autres harmonies dignes des Supremes, et nous voilà en pleine relecture de l'obscur "Take Me For A Little While" d'Evie Sands, hit pour Patti Labelle, repris ensuite par Rockpile, groupe de Dave Edmunds et Coverdale-Page. "Eleanor Rigby" — chant déjà funèbre à la base — est étiré dans des proportions fumeuses et l'album s'achève sur une coda de "Strawberry Fields Forever". Il n'y avait jamais eu rien de tel — des déconstructions au ralenti extrayant toute l'amertume des chansons pop, pas si innocentes que ça.

Dès 1966, les chansons des Beatles, avec leurs progressions d'accords bien pensées, avaient du succès auprès des musiciens de jazz en quête de véhicules pop pour leurs improvisations. Mais personne n'avait osé démanteler — déconstruire — Lennon et McCartney de cette façon. Les relectures des Beatles façon Vanilla Fudge précédaient d'un an la version lente et mélodramatique de "With A Little Help From My Friends" par Joe Cocker, et il faudra attendre deux ans pour qu'Isaac Hayes se mette à étirer les morceaux de Burt Bacharach, avec "Hot Buttered Soul" en 1969. Ce qui se produit après que Vanilla Fudge publie une reprise de "The Look Of Love" de Burt Bacharach en 1968. Ce n'est malheureusement pas un traitement rock musclé, mais une version dépouillée, fidèle à l'interprétation bouleversante et très imitée de Dionne Warwick, avec les harmonies vocales doo-wop du quatuor, simplement accompagnées par l'orgue de Mark et, en guise de claquements de doigts, la charleston de Carmine.

Cogner sur mon orgue

Leur premier album demeure un classique psychédélique, toujours frais et original aujourd'hui. La musique des Vanilla Fudge n'est pas aussi volontairement cosmique que celle de Pink Floyd, et moins sombrement sophistiquée que celle de Cream. Elle n'a pas non plus ses racines dans le blues comme Hendrix. Elle est plus proche de The Nice, mettant autant en valeur le B3 vibrant de Mark Stein que la guitare de Vince Martell. Mais à l'inverse de Keith Emerson, Mark truque ses plans classiques, ce qui rend l'ensemble encore plus séduisant. "Vanilla Fudge" est moins grandiloquent que la musique de cet autre mammouth à orgue et guitare, Deep Purple, dont le premier album sort juste après. Et Phil Collins a dit au quatuor, dans les coulisses du Madison Square Garden, lors du concert du 40e anniversaire d'Atlantic, que lui et ses copains, les futurs Genesis, écoutaient l'album non-stop lorsqu'ils étaient collégiens dans leur pension.

Dans ses accents pop assumés, combinés avec une énergie rock, Vanilla Fudge est plus proche des Who. Mais personne d'autre n'a ces harmonies à quatre voix. Malheureusement, les compositions manquent à Vanilla Fudge. Les garçons savent chanter et créer des arrangements mortels, mais leur répertoire est surtout constitué de reprises.

Pourtant, ils sont en pleine ascension. Ils retournent aux Etats-Unis et commencent à tourner. Pendant le bref et intense âge d'or psychédélique, ils sont sans cesse sur la route. Il est rare de voir l'affiche d'un concert psychédélique sur lequel leur nom ne figure pas — l'Avalon Ballroom, le Winterland, le Fillmore, l'Electric Factory à Philadelphie, le Kinetic Playground à Chicago. Ils partagent l'affiche avec Blue Cheer, Canned Heat, Jimi Hendrix. *"C'était tellement différent à l'époque,* se souvient Carmine. *Tu avais un contrat et tu partais en tournée. Ce n'était pas une histoire d'argent ou de business. On partait sur la route, on jouait, on créait de la musique. Tout le mouvement de la société était en train de changer. C'était simplement une période incroyable."* Et, naturellement, les spectateurs étaient défoncés ? *"Défoncés ?* répond Carmine. *Ils étaient vraiment défoncés ! Comme les groupes."*

Ken, qui c'est ?

Figure phare du psychédélisme sixties, pionnier du LSD et ami d'Allen Ginsberg, Ken Kesey a écrit "Vol Au-Dessus D'Un Nid De Coucous", adapté au cinéma avec Jack Nicholson (cinq oscars dont Meilleur film et Meilleur acteur). Le personnage du Dr Robert, joué par Bono dans le film de 2007 "Across The Universe", est directement inspiré de Ken Kesey : il conduit un bus nommé *Beyond*, en référence au *Further* du bus des Merry Pranksters. Les Anglais de Gaye Bikers On Acid ont samplé la voix de Kesey sur les morceaux "Nosedive Karma" et "After Suck, There's Blow".

"Steve Miller blaguait à ce sujet, l'autre jour, raconte Mike. *Je me rappelle que je portais une sorte de tunique bleue. Tout le monde était défoncé, en plein trip. Et alors que je montais les escaliers, cette fille groovy m'a abordé et m'a dit :* 'Ouvre grand la bouche ! *Je ne faisais pas attention* (il ouvre la bouche). *Elle m'a fait avaler un truc. Je ne savais pas ce que c'était. Je n'avais jamais trippé auparavant. Je suis entré dans une loge. Steve Miller était là, il assurait notre première partie. Il restait environ vingt minutes avant notre concert. Et soudain, j'ai ressenti les effets de l'acide. Et c'est terrifiant. Si tu te laisses dominer, si tu n'arrives à rien contrôler, ça peut te pousser à la limite de la folie. Ça m'a fait ça, ce soir-là. Tout a commencé à se dissoudre. Je me souviens de cogner sur mon orgue, j'avais de gros amplis Fender Dual Showman et tout avait un son genre,* whooooooooo ! *Je me suis tourné vers Vinnie et je lui ai dit :* 'Prends le relais, mec !' *Je ne sais pas ce qui s'est passé, mais c'était un trip vraiment puissant. Je me rappelle avoir joué 'People Get Ready' avec des voix angéliques. Je devais croire que la lumière blanche du projecteur venait du type là-haut..."*

Le public aime Vanilla Fudge, mais son énergie new-yorkaise naturelle est jugée assez peu sophistiquée par les très branchés membres de la scène musicale de la Côte Ouest. Les garçons deviennent la bête noire de Frank Zappa qui, dans sa chanson "The Mud Shark" faisant référence à un incident tristement célèbre, impliquant une jeune fille et un poisson, les qualifie de musicalement et sexuellement immatures...

Lever de rideau pour Jimi

La maturité est une denrée limitée, à l'époque. Shadow Morton est si content des bribes de spoken word au début et à la fin du premier album que, comme tout le monde, il s'emballe. Pour le deuxième album, il glisse des extraits de discours de leaders mondiaux entre les chansons fragmentées pour créer un opus pacifiste. Il a dû croire que le gimmick de son intro

Photos DR

“Nous avons cessé d’être créatifs”

parlée pour “Leader Of The Pack” (qu’il rependra plus tard pour les New York Dolls) était gagnant à tous les coups. Pour Ahmet Ertegun, l’idée de Morton se tient, sauf que le groupe déteste le résultat. Les chansons, qui ne sont guère plus que des jams, semblent encore plus incomplètes, et pompeuses en prime. Si “The Beat Goes On” entre dans le Top 20 américain, il manque à l’album le style cohérent et les relectures radicales du premier disque (outre la chanson-titre de Sonny And Cher). On y trouve un medley des Beatles sans intérêt, puisque les morceaux gardent le rythme des originaux. Mais Vanilla Fudge ne peut pas faire grand-chose. Le groupe est sur la chaîne d’assemblage de la pop, sans autre choix que de produire des albums entiers, à l’instar des artistes qui, dans le passé, ont pondu des singles.

Vanilla Fudge enregistre cinq albums en trois ans. Son troisième, “Renaissance”, sort la même année (1968). Cette fois, à l’exception d’une reprise de “Season Of The Witch” de Donovan, le groupe compose toutes les chansons. Mais il fait son apprentissage en public. N’ayant pas le temps de se développer, il atteint les limites de ses capacités. Durant cette période, de 1967 à 1970, il est constamment sur la route ou presque. Vanilla Fudge joue en lever de rideau pour Jimi Hendrix lors de sa première grande tournée américaine. En 1969, lorsque le Jeff Beck Group annule en dernière minute, le quatuor emmène avec lui sur la route le nouveau groupe de Jimmy Page. C’est la première tournée de Led Zeppelin aux Etats-Unis.

Un groupe unique

Les chanceux qui ont vu Vanilla Fudge jouer en France récemment ont eu droit à un flash-back de cette période, une microcopie rock d’environ 1968-1969, fidèle aux shows de l’époque, avec Tim Bogert remplacé par un autre natif du New Jersey, Pete Bremy, et toute l’énergie et l’excitation naïve des sixties en prime. En bonus, les musiciens reprennent un monument live de Led Zep, le “Dazed And Confused” de Jake Holmes, clin d’œil à leurs copains anglais, qui, en apprenant à composer, ou du moins à *arranger* des chansons, vont vite les surpasser aux plans artistique et commercial, avec un coup de pouce du management new-yorkais de Vanilla Fudge. La chanson figure sur un disque de chansons de Led Zeppelin reprises par Vanilla Fudge en 2007, intitulé “Out Through The In Door”, l’un des trois albums studio qu’ils ont faits au cours des quarante dernières années. Tandis que leur étoile commence à pâlir, ils enregistrent un avant-dernier disque, “Near The Beginning”, qui prouve, sur une face entière, quel grand groupe rock de scène ils étaient (et demeurent), avec une ouverture qui aurait pu être un hommage à Led Zeppelin si elle n’avait été mise en boîte en 1969, c’est-à-dire au même moment que le premier album des Anglais ; et, sur une chanson en studio de Carmine Appice, ce qu’ils auraient pu devenir. “Near The Beginning” rappelle aussi qu’ils excellaient dans les reprises torturées et poignantes, avec “Shotgun” de Junior Walker et une chanson de Lee Hazlewood pour Nancy Sinatra, “Some Velvet Morning”.

“Je crois que ce qui s’est produit, explique Mark, *c’est que nous avons cessé d’être créatifs. Avec le genre de musique que nous faisions, nous ne sommes pas passés à l’étape supérieure. Nous avons eu deux gros albums, puis Carmine et Tim sont partis dans une autre direction.”*

La musique et la scène changent. Appice et Bogert forment Cactus pour jouer du hard rock, avant de devenir la section rythmique de Jeff Beck au sein du power trio Beck, Bogert And Appice, tandis que Mark Stein part sur la côte Ouest dans l’espoir de devenir un songwriter comme Elton John. Mais ils n’ont jamais oublié à quel point ils s’étaient amusés avec Vanilla Fudge. *“Nous aimions ça, tout simplement*, dit Carmine. *J’ai joué avec tellement de groupes et eu du succès avec, mais personne ne sonne comme Vanilla Fudge. Je ne joue avec aucun groupe comme avec Vanilla Fudge, parce qu’il y avait une dynamique incomparable. Sans parler des harmonies vocales et du reste... C’est vraiment un groupe unique. Et tu sais, nous sommes à nouveau alternatifs. Nous étions un groupe alternatif à nos débuts et nous le sommes redevenus. Nous ne sommes vraiment pas mainstream ! Nous revoilà à jouer dans de petites salles, ce qui est fantastique.”* ★

Traduction Isabelle Chelley

GENERATION 2015

LE DEBAT

“Un Nirvana est-il encore possible ? C’est toute la question de ce débat”

ERIC DELSART

L’an neuf commence et la situation est préoccupante : existe-t-il encore des groupes de rock capables de remporter la bataille ? Le maquis garage ou psyché sont-ils la solution ? La mine grave, nos spécialistes confrontent leurs points de vue.

Philippe Manœuvre : Messieurs, nous sommes-là pour parler de l’avenir du rock. En a-t-il un en 2015 ? Comment ça se présente ? Y a-t-il des groupes ? Ce que je constate, c’est que tout vieux groupe possède une aura incroyable. Comme si avoir fait un groupe en 1976 conférait quelque chose en plus. Pour tout nouveau groupe en revanche, les soupçons sont immédiats : ils sont venus taper dans le quépa, nous tirer nos gonzesses, etc. Accusation d’hédonisme instantané. On a l’impression que les Strypes et AC/DC ne font pas partie du même monde. Les premiers sont accablés de soupçons, les autres ont tout bon quoi qu’ils fassent...

Balayer la table

Benoît Sabatier : Il y a une surmultiplication de groupes aussi. Tellement de bandcamp, soundcloud, etc.
Eric Delsart : Entièrement d’accord. Tout le monde met ses morceaux sur Internet. Plein de petits labels se créent, sortent des vinyles à 500 exemplaires – je suis le premier à le faire — et on arrive à un marché de niche. Si on adore le rock psychédélique, on peut rester dans son petit pré carré sans en sortir, et la remarque est valable pour tous les styles. Les grands groupes en revanche, américains comme anglais, où sont-ils ?
Philippe Manœuvre : Il faut rappeler quelques faits. Universal en France n’a pas signé de groupe depuis Superbus. Warner n’a pas signé de groupe depuis BB Brunes. 2005 ! Sony, leur dernière expérience, c’était avec les Shades...
Basile Farkas : Les majors ne sont plus en relation avec les groupes. On traite avec d’autres gens, des petits labels, des indépendants, et même des micro-labels...
Philippe Manœuvre : Qui ont les artistes intéressants. Ty Segall, Jacco Gardner... Eux ont l’air capables de faire le boulot.
Benoît Sabatier : Les choses passionnantes viennent des indépendants. Cela dit, tout le mainstream vient encore des majors.
Philippe Manœuvre : Cette année, le bassiste de Kiss, le guitariste d’Aerosmith et deux ou trois autres ont posé cette question : *qui va faire nos premières parties ?* Avant, chaque label avait à cœur d’envoyer des groupes au boulot.
Basile Farkas : Un fossé s’est creusé, entre gros du classic rock et les autres qui jouent dans des clubs.
Eric Delsart : Et les groupes de taille moyenne n’existent plus.
Benoît Sabatier : La musique est à l’image de la société. Les riches restent riches et les pauvres restent pauvres également. L’écart devient très étrange. Avant les choses étaient simples, il y avait le mainstream et l’underground. Maintenant, le mainstream lui-même est morcelé. On a le mainstream de TF1 et le mainstream de Youtube. Quant à l’underground, avant il désignait quelque chose de fort, d’anti-business. Aujourd’hui il ne désigne que des groupes qui attendent d’être célèbres.
Philippe Manœuvre : Tout le monde a peur. Je sens une espèce d’angoisse. Un groupe arrivait, avant, nous intéressait pour sa nouvelle vision sociétale. Ça pouvait être Trust ou un autre qui arrivait avec son cri de rage. Aujourd’hui, un “Antisocial” serait mal perçu. On est dans une société frileuse où les gens se disent : *“Pourvu qu’internet ne nous tombe pas dessus.”*
Benoît Sabatier : Les groupes étaient portés par des mouvements. Il n’y en a plus.
Eric Delsart : Il y en a, mais ce ne sont pas des tsunamis.
Philippe Manœuvre : Les mouvements, c’était une vague qui arrivait pour chasser la précédente. Balayer la table, s’imposer avec un nouveau son plus fort, plus fort plus violent, et prendre la place de tous ces mecs. A la Stooges. L’ascenseur social est cassé.

Eric Delsart : J'interviewais Noel Gallagher récemment qui était absolument navré par tout ça. Les derniers groupes qu'on verra, selon lui, sont Kasabian et Arctic Monkeys.
Basile Farkas : Il est le dernier d'un ancien monde où les groupes allaient signer sur une major, qui payait un studio cossu pour enregistrer. Les groupes en lesquels on croit, tous, Temples, Ty Segall, Jacco Gardner, tous ont sorti des disques qu'ils ont enregistrés eux-mêmes. Tous les métiers se sont concentrés. Les groupes enregistrent à la maison, font le mastering, dessinent leurs T-shirts, pressent leurs badges, promènent le chien. On est dans une ère pragmatique.
Eric Delsart : C'est une nécessité. Une contrainte économique. Tout ce petit monde vivote. Ty Segall a sorti dix albums avant de commencer à faire de l'argent. Il n'y a plus cet entre-deux modeste où les groupes peuvent continuer, faire carrière.
Philippe Manœuvre : Le monde dans lequel Ramones et Cramps ont évolué toute leur vie.
Eric Delsart : Les Cramps arriveraient aujourd'hui, ils feraient la Mécanique Ondulatoire et tourneraient dans leur van pourri.
Basile Farkas : On a vu les Datsuns l'autre jour, dans un état de paupérisation avancée.
Eric Delsart : Il y a dix ans, ils faisaient la couverture du NME et une maison de disques leur donnait de l'argent.
Philippe Manœuvre : Le signe que ça ne va pas, c'est Jim Jones Revue, ces bons Anglais qui arrêtent.
Eric Delsart : Ils n'arrivaient pas à passer la seconde.
Philippe Manœuvre : Peut-être les maisons de disques ont-elles été excédées par l'attitude des groupes, qui refusaient de passer à la télévision alors que les labels avaient des palettes entières de disques à vendre ? On connaît les raisons du refus des groupes de jouer le jeu, elles sont ancrées dans le rock. Mais Alain de Greef disait toujours : *"Ce qui ne passe pas à la télé va disparaître."* Et le rock n'y passe plus. Il y a eu des incidents, des mecs qui ont montré leur bite. Et voilà, ça a mis un frein au rock sur Canal+. A partir de là, il n'y en a plus eu un par jour.
Benoît Sabatier : Et pendant ce temps, les majors veulent jouer le tiercé de la veille et signent 28 Rihanna...
Philippe Manœuvre : La société a besoin de Tal et Shy'm apparemment, pas d'un groupe qui va venir dire qu'on est en crise.
Benoît Sabatier : Ça s'est accéléré. Les Strokes ont signé sur une major, 20 sous-Strokes sont arrivés ensuite et aujourd'hui plus grand monde ne s'intéresse aux Strokes eux-mêmes.
Philippe Manœuvre : Les Strokes, typiquement voilà le groupe qui fait chier, qui est capable de se barrer d'un plateau télé dix minutes avant le direct. Julian Casablancas a beaucoup de chance d'être un fils de riche, il peut continuer de faire ses albums psyché avec ses copains. Mais les autres Strokes vont sûrement morfler. C'est effrayant, mais voilà l'histoire.
Benoît Sabatier : Les médias généralistes aussi ont besoin de chair fraîche, ils se sont rués sur le rock et l'ont abandonné très vite. Les Strokes ont été rapidement mis de côté, alors que leur carrière est passionnante de bout en bout, jusqu'aux albums de Julian Casablancas. Et ils sont passés à autre chose. Il faut du people, du sexy, il faut du Taylor Swift.

"L'époque n'a plus besoin de groupe"
PHILIPPE MANŒUVRE

Basile Farkas : Toute cette génération a fait machine arrière. Jack White n'a pas l'air à l'aise médiatiquement. Julian Casablancas, il se fait une coupe de cheveux horrible, sort un album indus-zouk hyper bizarre, sature sa voix, il est dans l'effacement et ses paroles sont anti-business.
Philippe Manœuvre : Alors qu'on aurait besoin d'un mec qui monte sur la table et dise : *C'est moi le chef maintenant, on va rigoler d'une nouvelle manière.* Tout ça ne passe plus.
Benoît Sabatier : C'est dommage, il y a des scènes de nouveaux groupes qui sont passionnants. Pour 2015, j'ai repéré des tas de disques qui m'intéressent au plus haut point, ils viennent de chez Teenage Menopause, de Pan-European. En France, il se passe des trucs géniaux mais qui restent cantonnés à des scènes.

La gentrification du rock

Philippe Manœuvre : Ce qui s'est mis en place en France, c'est Shaka Ponk et Skip The Use et on est en train de le payer cher. J'ai découvert autre chose, ce qui marche dans le monde c'est la radio et la radio, elle a ses fourches Caudines. On ne peut pas passer un truc trop rapide ou trop freak out. Sachant que les ventes de disques ont disparu, il faut passer à la radio pour se faire connaître et aller jouer. La radio est le nerf de la guerre du rock, or les radios rock en France sont obligées de passer Shaka Ponk, Skip The Use et Détroit, ce qui est tout de même un remède à faire de la bonne radio. Il y a des groupes anglo-saxons qui ont très bien compris ça et qui travaillent en fonction de la radio, comme Muse ou Linkin Park. Dont personne ne veut parler dans la presse écrite mais qui, en attendant, sont rétribués par leurs passages radio.
Benoît Sabatier : Aux Etats-Unis, je suppose que Ty Segall et ses amis ont leurs radios. En France je n'entends pas Catholic Spray dans mon poste.
Eric Delsart : Et le côté subversif du rock s'est énormément affadi avec les émissions de téléréalité. On entend les Kinks dans les télé-crochets. Je ne vois plus l'attrait subversif pour un gosse de 15 ans. Son père écoute déjà les Stones, c'est compliqué de se rebeller.
Philippe Manœuvre : C'est ce que racontait Jean-Louis Aubert : *"Mon fils joue du Clash, et on joue ensemble dans la cave."*
Benoît Sabatier : J'ai une citation de Keith Richards : *"Combien de fois peut-on utiliser ces mots* justice *et* liberté *? C'est comme la margarine mec, on peut l'emballer et continuer de la vendre."* C'est ça pour les mots *rébellion* et *rock'n'roll*.
Philippe Manœuvre : Pour les gens, ce sera quoi la rébellion ? Aller voir AC/DC au Stade

ROYAL BLOOD

ORIGINE : Brighton (Angleterre)
POTENTIEL : Mike Kerr et Ben Thatcher sont la dernière excitation anglaise. On s'est enthousiasmé pour leur formule... basse/ batterie ! Où par le truchement de pédales et d'un mur d'amplis, Kerr fait sonner sa quatre-cordes comme Geezer Butler et Tony Iommi à l'unisson. Compliqué de faire plus monolithique. Triomphe.
SIGNE PARTICULIER : Un groupe stoner/ hard rock/ emo *sans guitare*, c'est déjà pas mal, non ?
ALBUM : "Royal Blood" (2014)

Photos DR

de France. Les billets sont partis tout seul. Si ça continue, ils vont en faire quatre. Au moins, ce sont des mecs sympas.
Eric Delsart : Au concert de Motörhead les T-shirts étaient à 35 euros, tout partait comme des petits pains. Les bandanas, les peaux de batterie...
Philippe Manœuvre : Leur boîte de merchandising les a paraît-il convoqués l'an dernier pour offrir aux trois Motörhead un chèque d'un million de dollars chacun. Après les T-shirts *Ramones*, c'est le T-shirt *Motörhead*, le mug *Motörhead*...
Eric Delsart : Les gens qui vont voir Lemmy, il n'y a pas que des vieux bikers, mais aussi des jeunes qui viennent voir la bête. Qu'iront-ils voir après ?
Benoît Sabatier : Le rock n'est plus subversif dès lors qu'il devient un argument de vente. Je suis toutes les semaines dans des petites salles, à la Machine à Coudre, à la Méca. Et la jeunesse reste liée au rock, il faut avoir 20 ou 25 ans pour être là et être connecté à ce truc très fort. Si l'aspect subversif est devenu un truc un peu guignolo, la musique, la rage et l'énergie restent et c'est très enthousiasmant.
Eric Delsart : Voilà le paradoxe, la scène n'a jamais été aussi enthousiasmante. Le problème est dans le rock mainstream.
Benoît Sabatier : Dès qu'on arrive dans des salles comme l'Olympia, on est dans des salles officielles qui représentent la gentrification du rock. Soit une sortie de post-étudiants bourgeois sympathiques qui vont voir le nouveau groupe folk à la mode. Lily Wood & The Pricks et toutes ces choses. C'est un public très important, ça, que je trouve personnellement totalement horrible.
Philippe Manœuvre : J'ai fait une exposition rock'n'roll, qui tourne un peu dans toute la France. On fait ça dans les foires de plusieurs villes, à chaque fois on me demande s'il y a un groupe du coin qui pourrait jouer et remplir un Zénith. Il n'y a personne à part Shaka Ponk et Skip The Use, qui ne sont pas du rock, on est bien d'accord, et qui ont surtout aussi écumé tous les festivals. Les BB Brunes ont arrêté pour deux ans, donc il n'y a pas un groupe de rock qui remplisse. Naïvement je pensais que Louis Bertignac pourrait remplir un peu. Il fait 800 places après cinq ans de The Voice. Paul Personne 500, La Souris Déglinguée 800. Un Zénith, 4000 places, ce n'est pas la mer à boire, personne ne peut les remplir. On paye cher le traitement réservé aux bébés rockers. Qui ont été accueillis avec suspicion et battes de baseball.
Eric Delsart : Avec toujours cette même suspicion de bourgeoisie.
Philippe Manœuvre : David Gilmour, Miles Davis ou Mick Jagger étaient des fils de bourgeois, ça ne les a pas empêchés de faire des musiques sensationnelles. Je ne comprends pas ce délire franco-français qui dit que pour une carrière valable, il faudrait presque être fils de SDF. On confond le blues et le rock ? En quoi un mec qui fait un concert devrait-il se faire escroquer pour que l'histoire reste belle ? Des journalistes me disent : *"Les Stones, quel dommage que ça marche comme ça."* Quel dommage que leur musique soit bonne aussi ? Je n'ai pas compris le film, on est à Cuba ? Le rock n'a pas résolu le problème de l'argent.
Benoît Sabatier : Les Clash avaient une origine bourgeoise mais faisaient une musique qui ne l'était pas.

ALLAH-LAS

ORIGINE : Los Angeles (USA)
POTENTIEL : Avec deux albums sans faute, ces surfers à la coule ont imposé leur style, élégant, garage quoique mélancolique. Ils ont de bonnes chansons, mais aussi de bonnes bouilles. Les Allah-Las seront en France en février dans des salles pleines.
SIGNE PARTICULIER : Omniprésence de la guitare 12-cordes électrique.
DERNIER ALBUM : "Worship The Sun" (2014)

Philippe Manœuvre : Quel est le problème du rock et d'internet ? Les vieux. Ce sont eux qui râlent. On a tout eu en matière de rumeurs : *Les Magma étaient des nazis... Les bébés rockers avaient des étuis de guitare Vuitton*... On a reçu des lettres abominables sur les Strypes. Je les ai vus trois fois en concert avant de les mettre en couve, c'était très bien, des petits Dr Feelgood. Or c'est comme si on avait mis Dieudonné en couverture. Il y a des aigris, gardiens du temple, qui voudraient qu'on baisse le rideau de fer.
Benoît Sabatier : L'innovation aussi fait peur. Et la french touch a tout de même innové.
Philippe Manœuvre : J'ai entendu dans un débat l'autre jour, quelqu'un qui se plaignait de la nostalgie. C'est quoi, le problème de la nostalgie ? Vouloir emmener les valeurs de Woodstock dans le futur, ça me va très bien. Marianne Faithfull le dit : *"Les années soixante sont la seule décennie où tout le monde a aimé de la bonne musique."* Souvenons-nous que les punks n'ont pas vendu des millions de disques, la réalité des ventes des Ramones ou des Damned était dérisoire.
Basile Farkas : L'art de la chanson restera. On est tous pour le futur, mais on est peut-être dans une impasse créative, technologique, il n'y a que douze notes.

THEE OH SEES

ORIGINE : San Francisco (USA)
POTENTIEL : Aujourd'hui exilé à Los Angeles, le groupe de John Dwyer fait figure de parrain du renouveau psychédélique étasunien. Crédible, car l'homme a sorti une quinzaine de manifestes kraut psyché garage redoutables.
SIGNE PARTICULIER : Dwyer accepte le bermuda, mais refuse d'accorder la moindre interview.
DERNIER ALBUM : "Drop" (2014)

TY SEGALL

ORIGINE : San Francisco (USA)
POTENTIEL : Remplissant une Cigale cet automne, le blondinet accède enfin à une reconnaissance digne de ce nom. C'est mérité, car l'homme a trimé, formé plusieurs groupes, abordé à peu près tous les styles et enregistré des albums à une cadence démente. Exemplaire.
SIGNE PARTICULIER : Capable de sortir la même année un album folk et un disque de heavy rock.
DERNIER ALBUM : "Manipulator" (2014)

Photos DR

Eric Delsart : On a l'impression que les mecs doivent avoir galéré aussi. Les Black Keys ont fini par arriver au sommet après neuf albums, Ty Segall un peu pareil... Un groupe qui arrive avec un premier album comme les Strypes, il y a une suspicion.
Basile Farkas : Tout comme les gens se sont méfiés de Temples ou Miles Kane.
Benoît Sabatier : Parce que c'est rétro. Si la modernité est incarnée par Nicki Minaj, je n'ai pas de problème avec la rétromania. Depuis dix ans, il ne se passe pas grand-chose technologiquement, or les avancées étaient toujours venues de ça. Pour moi, le problème est vraiment dans la pipolisation. Pour atteindre la reconnaissance, il faut passer par là. Due à tout le développement d'internet, à l'autopromo. Quand Radiohead dit qu'il faut passer par internet, c'est facile, les riches restent riches. Mais un groupe qui veut faire connaître son bandcamp...
Basile Farkas : Radiohead est hypocrite dans cette histoire, ou cynique.
Benoît Sabatier : Pharrell Williams, il n'est pas chez Teenage Menopause, que je sache.

Problème de charisme

Eric Delsart : Aujourd'hui, on n'imagine même plus un label manager allant chercher un groupe dans une salle de concert. Il regarde le nombre de vues sur Internet.
Philippe Manœuvre : Et signer un nouveau groupe ne semble plus du tout intéresser les majors. Le groupe pop rock Toybloïds, qui fait les premières partie d'Indochine, en sait quelque chose. L'époque n'a plus besoin de groupes.
Basile Farkas : On sait que AC/DC fait le Stade de France. Existe-t-il un groupe de moins de 40 ans qui fasse les grandes salles ?
Eric Delsart : Tu as Arctic Monkeys qui tourne dans les Zénith...
Philippe Manœuvre : Il n'y a pas si longtemps, les Smashing Pumpkins jouaient à Bercy. Et c'était complet, bien rempli. Depuis combien de temps n'a-t-on pas vu un jeune groupe à Bercy ? Et ça n'en prend pas le chemin...
Eric Delsart : Même Jack White ne fait pas Bercy. Et Libertines au Zénith ce n'était pas exactement plein.
Benoît Sabatier : Le public est très versatile. Les gens se foutent de tout ce qui a plus d'un an.
Basile Farkas : Strokes, Hives, Interpol, Arctic Monkeys et Metronomy remplissent des Zénith. Le Zénith devient la jauge culminante du rock.
Benoît Sabatier : Et plus personne n'est fébrile à l'attente d'aucun disque.
Philippe Manœuvre : Le mouvement le plus porteur aujourd'hui me semble le psyché.
Basile Farkas : C'est une vraie petite scène vivace mais avec des héros qui sont de farouches indépendants. Anton Newcombe, John Dwyer n'aiment pas trop la promo.
Eric Delsart : Ce sont des control freaks, ils ne veulent rien laisser sortir. Ils font tout eux-mêmes.
Benoît Sabatier : Donc qu'ils ne viennent pas s'étonner s'ils ne deviennent pas Nirvana.
Eric Delsart : Une nouvelle façon de jouer la musique arrive. Je pense que les groupes ont oublié que, avant que ça marche, les Beatles ont sillonné l'Angleterre de fond en comble pendant des années, puis ils sont partis en camionnette à Hambourg. Les gens croient que les Beatles ont fait "Love Me Do" et que du coup les gens les attendaient à la descente de l'avion. Mais non ! Il y a également une fausse culture du Messie dans le rock. Tout mec un peu charismatique avec une chanson ne peut pas arriver sans beaucoup de boulot.
Benoît Sabatier : Sauf qu'aujourd'hui un groupe qui se forme ne va pas travailler quatre ans dans l'ombre. Non, dès le deuxième mois, il y aura des morceaux sur SoundCloud, une notule dans Grazia et, un an après, plus personne n'en a rien à foutre. Regardez ce qui s'est passé avec Lana Del Rey. Ça va très vite.

JACCO GARDNER

ORIGINE : Hoorn (Pays-Bas)
POTENTIEL : Début 2013, ce jeune Hollandais apporte un peu de délicatesse sur la scène mondiale à l'aide de son attirail antique (Mellotron et orgue Philicorda, etc). Taxidermie de pop sixties pour les grincheux, œuvre magique pour les autres. La suite est espérée bientôt.
SIGNE PARTICULIER : Joue jusqu'à présent sans la moindre guitare électrique.
DERNIER ALBUM : "Cabinet Of Curiosities" (2013)

Le rodage, de nos jours, ça ne peut pas durer plus de cinq mois.
Eric Delsart : Un Nirvana (groupe qui met tout le monde d'accord) est-il encore possible ? C'est toute la question de ce débat.
Benoît Sabatier : Il y a clairement un problème de charisme aussi.
Eric Delsart : Ce fut le problème de la couvée Strokes/ White Stripes. Jack White n'est pas un héros absolu. Les Libertines avaient le truc, mais ils sont allés dans le mur en moins de six mois.
Philippe Manœuvre : On a vu disparaître ce côté table rase, le nouveau venu enragé qui était là pour dégager *tout ce qu'il y avait eu avant*... Cette notion n'existe simplement plus. Or si on veut fédérer un nouveau bataillon, on doit lui promettre quelque chose.
Mais si on compte sur les Struts pour ça, évidemment, ça ne va pas arriver tout de suite. Les gars sont déjà incapables d'assurer leur promo, ne parlons pas de dégager les anciens.
Eric Delsart : Dès qu'un groupe commence à arriver, tout le monde se jette sur le citron pour le presser. C'est très destructeur aussi. Dernier exemple en date : Royal Blood.
Philippe Manœuvre : Là, on peut dire qu'il y a quelque chose d'intéressant, une nouvelle formule qui intéresse les gens. Par contre, on parlait charisme, et là je crains que Royal Blood, malheureusement, en manque un peu.
Benoît Sabatier : Et puis tu as la mode qui dévitalise tout. Ce monde de la mode s'est ainsi totalement accaparé MGMT qui a

"Le rock n'est plus subversif"

BENOIT SABATIER

sombré corps et biens. Avis aux groupes, les magazines féminins ne sont pas la solution.

Electro ? mouvement rétro

Eric Delsart : La scène garage possède un vrai réseau, très actif. Il y a un axe Brooklyn/ Californie très prometteur...
Benoît Sabatier : Sauf que personne n'en sort, ne s'en échappe. Jay Reatard semblait le grand artiste prometteur, pas de chance. Ty Segall, Thee Oh Sees, OK, mais on a l'impression qu'ils sont au maximum.
Philippe Manœuvre : Il y a toujours eu ça. On a des groupes qui disent tout dans le premier disque et puis on a des groupes à maturation lente, dont la musique monte en puissance.
Basile Farkas : On a affaire à des artisans indépendants, obligés de tourner pour survivre. Jay Reatard faisait de la musique pour faire manger sa famille. Ty Segall pareil : il fait single sur single, concert sur concert, album sur album, pour survivre. Il n'a pas trop le temps de passer un an et demi à composer douze chansons.
Benoît Sabatier : A trente ans, les types sont usés, crevés, épuisés.
Philippe Manœuvre : Dormir sur un canapé dans une loge, on ne peut pas construire une carrière là-dessus. Les gens de San Francisco sont des trentenaires, ils ont tous quitté la ville en plus.
Basile Farkas : Que se passe-t-il en Angleterre ? On dirait qu'il y a plus de groupes à Amsterdam qu'à Londres. C'est un phénomène inconnu. France, Australie et autres sont éveillés, l'Angleterre dort.
Philippe Manœuvre : Ce qui se passe en Grande-Bretagne, c'est qu'on voit un pays qui se fascine pour un télé-crochet appelé X Factor qui fait douze millions d'audience et qui monopolise toutes les énergies anglaises. On en parle jusque sur le site du NME et ça dure depuis dix ans.
Eric Delsart : Il n'y a plus aucune scène en Angleterre, aucun groupe. Moi j'aimais bien les Vicars ? Pan ! le guitariste se suicide.
Philippe Manœuvre : J'ai vu JB Mondino l'autre jour qui m'a dit : *"Attention, à Londres on a une énorme scène électronique, des trucs fous. C'est reparti ailleurs."*
Benoît Sabatier : L'electro, dans les années 80-90, incarnait la modernité. Aujourd'hui, c'est un mouvement rétro comme les autres : si tous les ans de nouveaux artistes émergent (Madben, Vatican Shadow, Polar Inertia, FKClub, Jon Hopkins, etc), ils n'apportent pas un son obligatoirement plus neuf que des artistes rock comme Eagulls ou Casablancas. Malgré son vernis moderne, l'electro est devenu un genre aussi nostalgique que les autres... Il y a du bubblegum electro, ça balance des tubes comme des produits jetables, c'est la scène hédoniste habituelle. Les Anglais restent fort en rétromania : on a un Noel Gallagher qui arrive, un nouveau Morrissey, ça marche toujours. Sinon, vous pouvez écouter Eagulls, c'est un groupe qui a deux albums, qui vient d'Angleterre et que j'adore.
Philippe Manœuvre : Moi je regarde les pages concerts des journaux anglais, il n'y a plus que des tribute bands, dirait-on. Queen, Pink Floyd ou Clapton, hop, Tribute.

Comme disait Malcolm McLaren, ça relève du karaoké plus qu'autre chose. Revenons aux groupes, peut-on parier sur Allah-Las ?
Basile Farkas : Leur avantage à eux, c'est leur son, très élégant.
Eric Delsart : Ça reste de très bons élèves sans leader charismatique.
Philippe Manœuvre : Foxygen ?
Eric Delsart : Ils viennent de se tirer dans le pied avec un album double et raté.
Basile Farkas : Le son de l'album est pourri, mais je viens de les voir en concert et c'était formidable. Là, on ne peut pas trop savoir ce qui va se passer.
Benoît Sabatier : On vit dans une société narcissique, mais leur double album est totalement complaisant. Ces gens ont besoin d'un vrai producteur.
Philippe Manœuvre : Les Black Lips ?
Eric Delsart : S'ils avaient dû devenir le plus grand groupe du monde, on le saurait déjà depuis quelque temps. C'est dommage. En revanche, ils furent les premiers et il n'y aurait pas eu de Ty Segall sans les Black Lips. C'est un vrai groupe de rock'n'roll.
Benoît Sabatier : Qui est génial. Avec une belle discographie et un super parcours. On dirait qu'ils ont atteint leur maximum il y a trois ans.
Basile Farkas : Ils ont eu une grande influence sur la France. Ils ont montré qu'on pouvait ne pas savoir trop bien jouer et être malgré tout hyper créatif.
Philippe Manœuvre : Que penser des artistes signés chez Born Bad comme Forever Pavot, Cheveu, Dorian Pimpernel ?
Benoît Sabatier : Le cas Born Bad m'intéresse. Le label de rééditions garage évolue. JB Wizz est passé sur une pop futuriste et psychédélique de bon aloi.
Eric Delsart : Il y a une bonne scène en France. N'oublions pas Aquaserge ou les Limiñanas.
Basile Farkas : Eux font leur truc dans leur coin, à Perpignan, mais les Américains et les Anglais qui aiment les sixties raffolent de leurs disques.
Benoît Sabatier : On a une grande alliance d'une armée de crevards français qui moi m'intéresse. On a plein de nouveaux, Noir Boy George, Delacave, Ventre De Biche, et surtout JC Satàn, que je trouve génial. C'est du néo-garage avec chant français. Ils tournent tous régulièrement.
Eric Delsart : Quand JC Satàn a fait la première partie de Ty Segall, on n'avait jamais vu autant de monde au bar de la Cigale.
Philippe Manœuvre : Ça nous dit juste que le nom est génial, mais qu'il reste du boulot musicalement. Un vrai groupe de rock qui joue, on doit avoir envie de le suivre. De l'écouter avec ferveur. Sinon à quoi ça sert ? Naast était suivi par un noyau de

TEMPLES

ORIGINE : Kettering (Angleterre)
POTENTIEL : Ces sympathiques campagnards anglais, bizarrement, sont l'un des derniers groupes à guitares du Royaume-Uni. Leur premier album, impeccable traité psyché mais accrocheur a conquis beaucoup de monde, notamment en France.
SIGNE PARTICULIER : James Bagshaw et Thomas Warmsley, les deux têtes pensantes du quartette, ont fait leurs armes dans les excellents The Moons, avant de voler de leurs propres ailes.
DERNIER ALBUM : "Sun Structures" (2014)

"On est dans une ère pragmatique" BASILE FARKAS

500 kids en folie, ensuite il faut élargir et ça, c'est encore une autre histoire.
Benoît Sabatier : Il y a un groupe que j'adore, c'est Poni Hoax. Les musiciens ont désormais plus de 40 ans et le soufflé est retombé.

Il n'y a plus de son

Philippe Manœuvre : Revenons au centre du problème : comment expliquez-vous que depuis 1978, on n'ait pas entendu un guitariste avec un son nouveau ? Le dernier c'est Van Halen, 1978. Nous sommes en 2015. Il y a des instruments partout. Et il ne se passe rien. Aucune invention guitaristique depuis le tapping ?
Eric Delsart : On a des mecs qui jouent désaccordé, de l'anti-guitare. Mac DeMarco...
Philippe Manœuvre : Ça va intéresser qui ?
Benoît Sabatier : Moi, je garde l'excitation. Je vois des trucs en live. Sergent Poppers, Catholic Spray, c'est assez excitant, on a des émotions rock.
Basile Farkas : Et puis il y a Jacco Gardner qui masterise actuellement son deuxième album. On va voir s'il reste sur Trouble In Mind ou s'il va voir ailleurs.
Benoît Sabatier : Jacco Gardner c'est bien sur disque, mais pourquoi aller voir ça en concert ?
Basile Farkas : C'est très beau !
Benoît Sabatier : On a besoin de rage, de punch...
Philippe Manœuvre : Et il y a une grosse vague de groupes modernes qui veulent faire du Black Sabbath — ou rien. On peut parler de Uncle Acid & The Deadbeats, Blood Ceremony, Occultation... Mais sinon que voit-on à l'horizon ? La plupart des gens capables aujourd'hui de remplir un stade ont entre 60 et 72 ans. Du coup, une tournée sur deux est annulée. Les vieux rockers ont des problèmes de dos, d'artères, tout. Récemment, Jagger a annulé l'Australie, plus de voix. Du coup, Melbourne a été annulé deux fois de suite en six mois. Peut-on travailler dans ces conditions ? Dans les cinq ans qui viennent, il faudrait renouveler les cadres.
Benoît Sabatier : Donc le rock, ce sera des groupes de 20 ans à la Mécanique Ondulatoire ou des groupes de 70 ans au Stade de France. Il y a une scène pop française dans la lignée de La Femme, on a pas mal de groupes pop... En fait, si le rock a perdu de sa puissance subversive, s'il n'y a pas actuellement de nouveau mouvement novateur et de grande figure charismatique, en revanche le rock peut faire perdurer deux trucs primordiaux : 1) des supers morceaux et 2) la radicalité. A l'origine, le rock'n'roll était radical. Tous les grands mouvements musicaux du XX^{e} siècle, punk, hip hop, techno, étaient radicaux. Eh bien aujourd'hui, toutes les semaines, à leur façon, des artistes font entendre leur radicalité : je pense à Noir Boy George, Blackmail, Ventre De Biche, Banque Allemande, The Soft Moon

BLACK LIPS

ORIGINE : Atlanta (Géorgie, USA)
POTENTIEL : Après sept albums, le groupe d'Atlanta est un cas désespéré pour ceux qui aiment la virtuosité. Jared Swiley et ses amis demeurent toujours ce quartette au style irrémédiablement brinquebalant. Mais aux chansons très souvent brillantes. La définition du punk, non ?
SIGNE PARTICULIER : Le jet de papier toilette, l'invasion de scène et l'utilisation d'extincteurs sont la routine d'un concert des Black Lips.
DERNIER ALBUM : "Underneath The Rainbow" (2014)

FOXYGEN

ORIGINE : Los Angeles (USA)
POTENTIEL : Oui, il existe encore des hippies hédonistes dans la musique. Sam France et Jonathan Rado ont la faculté d'écrire de remarquables choses, mélodieuses et désabusées comme leur chef-d'œuvre "San Francisco". Ils sont en revanche très mauvais pour se produire eux-mêmes. La preuve, leur dernier double album.
SIGNE PARTICULIER : Taux d'annulation de concerts élevé, avec un chanteur souvent blessé (jambe cassée, pneumothorax).
DERNIER ALBUM : "... And Star Power" (2014)

et plein d'autres... Voilà pourquoi l'avenir du rock reste galvanisant, face aux produits formatés, mous et tièdes du mainstream, de la synchro, du marché étudiant...
Philippe Manœuvre : On assiste donc à la disparition du rock tel que nous l'avons connu. Nick Kent disait toujours : *"Le rock ne peut pas mourir car c'est une forme musicale, pas un être humain."* La polka continue d'exister aussi quelque part. Si le rock ne veut pas devenir la polka, que doit-il faire ?
Eric Delsart : On sort d'une grave crise. On a vu le marché s'effondrer. Plein de petits labels ont essaimé un peu partout. J'ai l'impression que ça commence à se structurer. Un système pyramidal va se remettre en place. Là, on parlait de John Dwyer. Il a fondé son label. Il commence à prendre des gens sous son aile. Jack White et les autres quadras auront un rôle de parrain.
Philippe Manœuvre : L'usine de Jack White a pressé deux millions de vinyles en cinq ans...
Benoît Sabatier : Et puis en fait, de quoi se plaint-on à ce niveau ? Le business va mal, *so what ?* Moi, ça ne me dérange pas du tout d'aller voir des concerts de petits groupes à l'Espace B *(rires)*.
Philippe Manœuvre : Moi je regrette qu'au Point Ephémère on n'entende pas grand-chose. Il n'y a plus de son. On va voir Fuzz dans ces salles, c'est du gâchis. Normalement quand on allait voir un concert de rock, c'était plus fort que sa chaîne stéréo.

Photos DR

Bah désormais... On est dans une société où les limiteurs sont branchés partout.
Benoît Sabatier : Viens voir des concerts à la Machine à Coudre à Marseille, je peux te garantir qu'il y a encore du son dans certaines villes.
Philippe Manœuvre : Oui, et sinon l'industrie a compris que le fan des Rolling Stones aujourd'hui, c'est un médecin avec assez de revenus pour acheter des coffrets dispendieux avec des outtakes pour musicologues, là où, autrefois, il y avait des albums de combat.
Eric Delsart : Quand on voit des rééditions Beatles à 35 euros, c'est grave. On parle de disques amortis depuis cinquante ans, tout de même.
Benoît Sabatier : J'insiste, le rock'n'roll a été perverti par les gens de la fashion. Depuis qu'ils s'intéressent au rock, on a vu disparaître le vrai truc... Alors Grazia ou Elle sortent des numéros parlant du look rock, ça fait avancer quoi ?
Eric Delsart : L'image du rock est diluée...
Philippe Manœuvre : Et on vit dans un monde où plein de gens n'aiment pas le rock. Plein de gens à des postes clef, de pouvoir et de culture, détestent cette musique. Et quand c'est le président d'Universal qui n'aime pas le rock, ça fait mal.
Benoît Sabatier : 95 % des gens dans les majors en France ne savent pas ce qu'est In The Red.
Philippe Manœuvre : Pas sûr. C'est devenu une autre histoire...
Eric Delsart : Derrière tout ça il y a une question : est-ce que actuellement quelqu'un a envie d'être le nouveau Mick Jagger ? J'ai l'impression que le nouveau modèle serait plus Syd Barrett ou Brian Wilson que Mick Jagger.
Benoît Sabatier : Mentionnons la culture Pitchfork, représentée par War On Drugs. C'est de l'alternative pour étudiants, c'est sympa, pas mal en live.
Eric Delsart : Ce n'est pas une évidence comme on aimerait asséner dans un débat sur la nouvelle musique. Royal Blood me semble symptomatique de l'Angleterre. Elle a trouvé ce groupe qui sort un peu de l'ordinaire et elle essaie de faire de l'animation derrière.
Basile Farkas : Ils ont inventé le power duo, minimalisme revendiqué.
Benoît Sabatier : Il y a cent mille trucs excitants mais ce sont de tout petits trucs. On aimerait bien tous être excités par un gros machin fédérateur. Mais j'ai peur que ça n'arrive plus, jamais.
Eric Delsart : Quel est le dernier tube rock français en date ? Noir Désir avec "L'Homme Pressé", BB Brunes avec "Dis-Moi", et Wampas avec "Manu Chao" ? Ce sont les dernières fois où on a investi les lignes radio.
Benoît Sabatier : Il y a un problème avec les radios et les télés, mais les artistes sont là.
Philippe Manœuvre : Et ce sera notre conclusion ! Merci Messieurs de ces explications. ★

La vie en rock

Photo Philippe Matsas © Flammarion-DR

MICHEL HOUELLEBECQ

L'hiver littéraire a titillé notre chroniqueur, qui s'attaque ici aux deux romans

Je n'ai pas lu un livre français depuis... Je ne sais pas, le dernier Nicolas Rey ? Et encore, je ne suis pas sûr de l'avoir fini. Ah si ! Jaenada, évidemment. Mais son "Sulak" n'était pas un roman.

Lire quoi ? Il y eut un temps (une petite dizaine d'années) où la littérature française était passionnante. Elle disait tout ce que le rock ne savait, ne voulait ou ne pouvait plus dire. Cela avait commencé avec Vincent Ravalec, en fait. Ou Djian, si on veut. Etaient apparus la Despentes, Houellebecq, Darrieussecq, Ann Scott. Et j'ajouterais Beigbeder parce que je suis poli.

Et cela s'était arrêté avec l'apparition de Florian Zeller et de Nicolas Rey. Deux jolis jumeaux séducteurs et bien coiffés. Enfin, vendus comme tels. En fait, plus profonds que leur image médiatique. Après eux ?

Oui, depuis ? je n'ai rien contre Foenkinos. Je n'ai rien contre les cinq derniers prix de Flore, les Goncourt récents, les sensations des trois dernières années. A part que quand le résumé du livre et la

Photo JF Paga © Grasset-DR

VIRGINIE DESPENTES

de la rentrée : “Vernon Subutex” et “Soumission”.

PAR PATRICK EUDELINE

photo de l’auteur me tombent sous les yeux, je suis pris d’un profond sommeil hypnotique. Cela ne me parle pas, cela ne me dit rien. Je ne connais pas (à part Alizé Meurisse, Boris Bergmann ?) de jeunes écrivains de moins de 50 ans qui me racontent quelque chose. Pas de leur faute, ils ont grandi avec la techno et le vide abyssal des années 90. Ils n’ont rien à dire et peu de racines. Les autres étaient nourris au rock. C’est même le point commun le plus évident entre Djian, Houellebecq ou la Despentes. Tous ces gens lisaient Rock&Folk !

Donc, et bref, il y eut même une sorte d’acmé littéraire. Il y eut même un temps où nous nous fréquentions. Grâce à la Despentes, je publiais chez Florent Massot, là où elle avait sorti son “Baise-Moi” et, comme elle, je signais chez Grasset. Et j’avais envie d’écrire des romans comme jamais. Cela me semblait pertinent, évident et utile. Comme elle, j’étais persuadé que le rock était trop vieux. La littérature, elle, ne peut avoir d’âge. La littérature raconte son temps.

Donc, je ne lisais plus. Ou que des bios de mes héros défunts, ou devenus laids et vieux (aimer le rock et le reste, c'est pire qu'être un survivant de la Grande Guerre). Jusqu'à ces deux livres.

Ils vont m'en vouloir... mais je n'ai pas lu "La Carte Et Le Territoire", l'avant-dernier Houellebecq, ni "Apocalypse Bébé", de la Despentes. En fait, je ne les ai pas finis. Comme s'il n'y avait plus d'urgence à lire. A les lire. Comme si la vérité était ailleurs. Comme si je n'en avais plus envie. L'urgence, la vérité, disais-je ? En fait, elle n'était nulle part. Et chez personne.

Jusqu'à ces deux livres. Le Houellebecq est génial et définitif, tous mots pesés. Son meilleur depuis les "Particules...". En fait je le préfère aux "Particules...", un pavé si riche qu'il s'en allait partout, débordait littéralement. C'est, je le crois bien, le meilleur Houellebecq avec "Extension Du Domaine De La Lutte", son premier, qui soldait toute sa vie passée, sa misérable vie passée. Ce "Soumission" m'a secoué. Je ne saurai dire autrement. Les grandes œuvres d'art vous rendent jaloux. Et évidemment j'aurais aimé écrire ce "Soumission" qui recouvre tant de hantises et de fascinations communes. Pigalle, Huysmans, l'islam, la télévision. Oui, les grandes œuvres d'art nous parlent forcément de nous.

Et le Despentes m'a passionné, j'ai retrouvé l'urgence, la pertinence, la prise avec le réel. Oui, cela surtout. La facilité est de dire, comme les médias, *"Despentes est redevenue trash et rock and roll."* En fait Virginie, comme tout vrai écrivain, se laisse guider par les rebonds de sa propre vie.

Deux livres donc, qui sortent au même moment. Pour une même rentrée. Et, surtout, juste après la Parade de Septembre. Alors que les auteurs majeurs sont censés être publiés à cette époque précise. Ne serait-ce que pour les prix. Bon... Il est vrai que lauréats du Goncourt et du Renaudot, les deux ne pouvaient faire mieux et sont désormais au-dessus de telles contingences. Oui, ces deux livres sortent au même moment. Et ce n'est pas un hasard. Les deux soldent nos comptes avec la société actuelle, le monde présent. Les deux piétinent cette phrase stupide : *"Les grandes œuvres d'art sont intemporelles."* Non, c'est juste le contraire et les grandes œuvres d'art sont en vrai, datées, profondément marquées dans leur époque et on peut les y circonscrire comme une chanson de rock séminale. Chez Houellebecq, on vous parle de Pujadas, de Jennyfer (les fringues). Chez la Despentes, on met à jour son Instagram et on disserte sur Koh-Lanta. Alors, ces deux livres vous parlent de 2014. Et comment. Et de vous. L'un, le Despentes, dresse un portrait du marigot *culturel*. Les anciens de l'alternatif, les tatoués, les requins de la télé et les opportunistes du cinéma. Tous s'essayant à survivre dans un monde sans valeurs, ni repères. Tous avec la trouille au ventre.

Lâchons le morceau ; J'ai eu peur quand j'ai su que le roman s'appelait "Vernon Subutex". C'était le pseudo de la Virginie sur Facebook, connu seulement de quelques amis. Et aujourd'hui, bien évidemment supprimé. Le Subutex ? Un truc d'ancien drogué. Ai-je besoin de vous faire un dessin ? Et quand j'ai lu que c'était l'histoire d'un type qui pleurait (enfin... pas tant que ça) la mort de son meilleur ami, un chanteur culte qui (certes, il est noir dans le livre, il faut bien brouiller les pistes) évoque tellement Daniel Darc que cela ne peut être une coïncidence, je n'ai pu que tilter, et mes amis aussi. Un type qui se retrouvait quasiment à la rue après une passe difficile. Un type qui connaît le rock comme sa poche... Bon, bref, je n'avais pas envie de lire mon histoire, même déguisée, même si ce héros avait auparavant une boutique de disques et ne fut jamais chanteur, ni écrivain.

Houellebecq comme tout grand écrivain a la nausée

Bon, ce n'est pas moi, ce *Vernon Subutex*. Ouf. Enfin, pas plus qu'un autre. Bien sûr, chacun des personnages du livre de la Virginie m'évoque une figure connue. De sa chienne regrettée Pepa à ces gens qui travaillent dans la production ciné, ces filles dans leur studio façon "Norwegian Wood" (le film), à ces anciens rockers hardcore, jusqu'à ce transsexuel. Tout est exact. Comme disait Pauwels. *"C'est criant de vérité. C'est même tout craché. Mais qui crache est malade."*

C'est le roman de la vieillesse. Vieillesse du rock et de ses acteurs, vieillesse des passions, vieillesse du monde. Vieillesse et décrépitude. Plus rien de rien ne veut rien dire. Underground, tatouage, communisme, altermondialiste ou passion "High Fidelity" pour le rock vintage. Oui, plus rien ne compte, ni ne vaut. Les coupables ? Internet, un peu. Bien sûr. Mais surtout le temps. Le temps qui est passé sur les passions, qui les a vues se démocratiser jusqu'à l'absurde, jusqu'à l'indifférence. Et personne ne s'en sort. Parce qu'il est impossible de s'en sortir. Que plus rien ne vaut l'aulne et la peine.

Sinon le blé. Seuls les riches s'en sortent, les nantis ou les malins, *men of good fortune* nés avec la cuillère d'argent ou héros du peuple... Et tant pis pour ceux sans parachute qui ont parié un jour, en funambule, que cela durerait toujours et que le rock, par exemple, ne pourrait mourir. Héros du peuple, disais-je ? Non, ce temps est mort et le seul *working class hero* du livre, ce Daniel Darc black, est mort. Comme tout le monde.

Le temps des convictions paraît aussi absurde et démodé qu'une réédition CD des Bérurier Noir, ce groupe dont Virginie porte un tatouage sur l'épaule et qui a tant marqué sa prime adolescence de post-punkette en bas rayés (horizontaux hein, blanc et rouge, avec les Doc's). Le livre est censé être un tome 1. Il y aura un tome 2, prévu pour mars. Qui reste une pure énigme. Tant le roman, tel qu'il est, semble se suffire à lui-même. Avec cette fin magnifique et cosmique. Où Vernon Subutex le héros, devenu clochard — Dieu, faites que ce ne soit pas moi... — contemple le monde tel un Zarathoustra sur sa colline. Comme dans une fable hippie ou un voyage intérieur de Castaneda, le clochard est soudain *tout le monde*. Fondu dans l'univers, il est...

"Je suis l'adolescente violoniste virtuose... je suis Eléonore la meuf qui me plaît... Je suis la pute arrogante et écorchée vide... Je suis le clandestin... Je suis la vache à l'abattoir... Le passeur de drogues qui se... Je suis l'arbre aux branches nues... La surveillante de prison... La chienne qui tire sur sa laisse..."

Voilà, en extrait. C'est bien plus tourbillonnant. Et fœtal. Jusqu'à cette dernière phrase : *"Je suis un clodo sur son banc, perché sur une butte."* *Damned !* Ça ou le cancer. L'avenir des *beautiful children* d'hier.

Et dans cette fin en spirale, il y a cette phrase comme un oubli. Alors que le chanteur mort s'appelle Alex, on peut lire : *"Je suis dans mon lit quand j'apprends la mort de... Daniel Darc."* Et on ne sait si c'est une bourde oubliée par les correcteurs de Grasset (je les connais, ils sont vigilants pourtant) ou un acte volontaire.

Le Houellebecq est une autre affaire. On retrouve tout ce qu'on aimait dans "Plateforme", par exemple les digressions sur les produits surgelés ou la dissection clinique de "Questions Pour Un Champion". On y retrouve ce pessimisme et ces portraits à charge lapidaires (une sorte de Antoine Waechter jeune, comme si cela était concevable....

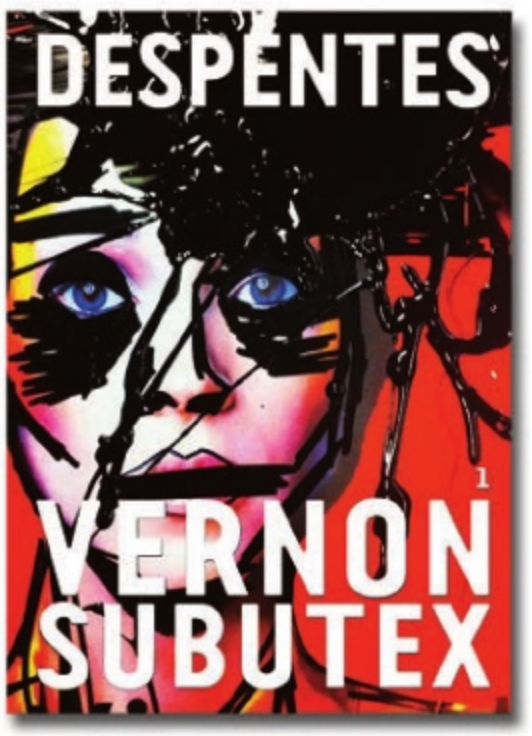
François Bayrou habillé en Justin Bridou). On y retrouve la vraie vie qui nous entoure. C'est-à-dire la télévision, les saletés sur Internet et l'horreur du monde. Ce monde où on vous interdit de fumer même en avion (cette scène si vraie qui excuse tous les JoeyStarr énervés contre une hôtesse !) et où les convictions et le désir absolu ont été remplacés par la bienséance. Un monde qui n'a plus de couilles, condamné, qui passe la main sous nos yeux. Pourrait-on dire. Un monde de fonctionnaires obéissants et sadiques. Pour se venger de leur propre médiocrité.

La lecture de "Plateforme" était un plaisir même pour ceux qui, comme moi, n'ont jamais voulu foutre les pieds en voyage de groupe ou pratiquer le *tourisme sexuel*. Ce livre était une pure friandise.

Mais "Soumission" est bien autre chose. C'est, je le crois, son chef-d'œuvre. Malgré certaines rares faiblesses formelles, quelques répétitions, quelques *"de toute façon"* trop fréquents dans un style par ailleurs formidablement concis et efficace, et que, surtout, Flammarion aurait dû relire et corriger. C'est là son boulot.

Un "Soumission" dont, après le choc et le plaisir de la lecture, je dévore, déjà, les premières réactions. Toutes, évidemment *à la Aymeric Caron*. Toutes moulées sur le même verbe venant de médias jadis illustres qui aujourd'hui n'hésitent pas à titrer : *"Joe Cocker, le pape du pub rock* (!) *est mort"*, pour citer Libération. Non, il n'y a plus de plumes. On les a écartées. Ou noyées dans la masse. Il ne reste plus qu'une pensée conformiste, ersatz. Ce qui reste de la *gauche* et de sa grandeur. Devenue une bienpensance, un renoncement. Ce qui frappe, avec un minimum de recul, c'est qu'il n'y a plus de contrepouvoir, à part quelque Canard Enchaîné ou Charlie-Hebdo peut-être. Ou que celui-ci est aussitôt catalogué *"de droite"*. Histoire de le faire taire par procès d'intention. C'est ce qui arrive à Houellebecq. Evidemment. On connaît la trame : en 2022, les musulmans arrivent au pouvoir. Par le biais démocratique. C'est un islam modéré, même si le leader, une sorte de Poujade du djihad, a écrit dans le passé des textes plus *"extrémistes"*. Et c'est le coup de génie du livre. Pas de guerre civile, un djihad en souplesse. Où chacun y trouve son compte. Et même le héros, ce professeur pourtant attachant (c'est un spécialiste de Huysmans !) qui finit par accepter le joug. Puisqu'il est flatté, grassement payé et qu'on lui promet un paradis d'étudiantes vierges et voilées...

Despentes m'a passionné. Tout cela est exact



Les médias sont, à vrai dire, ennuyés. Il s'agit là du plus grand écrivain français. Or, il est interdit éthiquement de rappeler que l'islam est une religion moyenâgeuse, que les femmes ont peut-être après tout le droit de se balader non voilées, voire de travailler. Il est interdit de mettre en doute la notion d'*islam modéré*, de constater que celui-ci a été remplacé chez les couches les plus jeunes par un retour absolu aux textes. Tout cela, il est interdit de le penser.

Alors, Télérama (c'est un exemple...) va jusqu'a en oublier que dans "Plateforme", déjà, le père du héros est assassiné par une jeune racaille islamiste ivre de pastis, que Houellebecq prononça jadis son célèbre *"l'islam, c'est quand même la religion la plus con"*.

Non, on vous dit plutôt que ce livre est *"une charge contre la société et la politique molle"*. Ce qui va loin comme remarque molle, justement. Et on zappe le scénario du livre et jusqu'à son titre (*islam* veut dire et se traduit par... *soumission*) : le démagogue que nous montre Houellebecq réussit à gagner le pays. Un pays dont déjà la meilleure équipe de football, l'université en partie, les hôtels de luxe ne lui appartiennent plus en propre. Un pays qui se laisse acheter dans l'indifférence générale. Houellebecq joue avec des réalités, c'est ce qui rend son uchronie si palpable et troublante.

Les médias vont donc prendre le livre avec des pincettes. De peur d'être eux-mêmes accusés de collusion avec les *idées* interdites (l'idée en question étant simplement de mettre en garde contre une religion dont les principes sont à l'opposé des nôtres). Ce Houellebecq, oui, ils vont éviter d'en parler histoire de *ne pas se mouiller*. Ou ils vont nier l'évidence. Houellebecq, comme tous les grands écrivains, a la nausée. La nausée de son époque. Comme jadis l'avaient Huysmans (un des héros du livre, donc, une référence absolue), Bloy ou Zola, qui vomissaient la *"décadence"* de leur siècle finissant. Une période qui, vue d'aujourd'hui, de nos iPad, apparaît évidemment comme un paradis. Nous sommes probablement trop près de notre présent pour en concevoir toute l'horreur. Mais ça c'est le boulot des écrivains. Celui qu'a accompli Despentes, celui de Houellebecq. Son livre comme dans "Je Suis Une Légende" de Matheson nous montre un monde où il ne reste bientôt plus personne debout. Parce que c'est plus facile de vivre couché. Surtout si la couche est molle et tiède. Et après tout, qu'est ce qu'il y a en face ?

Faire le *couch potato* devant son ordinateur ? Il n'y a plus d'art signifiant, de rebelles, d'idéologie de la révolte. Beatnik ou fier communiste, militant syndicaliste, peu importe. Il n'y a plus personne pour servir de modèle. Au mieux, Jeff Koons comme Warhol moderne, Strypes ou Jack White (dont le talent ne sert guère et, comme on dit, *ne mange pas de pain*. Parce que le rock, désormais, cela *ne mange pas de pain*) et, donc, deux ou trois écrivains. Cela fait peu. Et court. En face de Top Chef, de l'enclume d'une pensée dominante, d'une presse d'opinion morte ou exsangue... En face de ce monde.

Alors... le plus simple est de se laisser pousser par le vent. Au gré du confort. Dans le monde que nous montre Michel Houellebecq, la soumission (donc islam, oui, on l'aura compris) est la solution la plus confortable.

Après tout Karl Marx avait démontré qu'il ne peut y avoir de révolution que dans un pays qui va bien, au sommet de son développement. Mai 68 fut une histoire des Trente Glorieuses ! Comme la parole de Dylan et les slogans vintage façon *"nous voulons le monde et nous le voulons tout de suite"*. Contrairement à Huxley ou Orwell, Houellebecq a eu le génie de placer sa fable dans un futur si proche... qu'il est nôtre aujourd'hui, littéralement. En fait, chaque ligne en est crédible et évidente. Et la réaction des médias frileux ou gênés ne fait que lui donner raison. Comme, peut-être, à ceux qui disent... que les intellectuels ne se sont pas comportés différemment durant les années trente en niant la dangerosité de la pensée nazie, en trouvant simplement Hitler ou Mussolini habiles orateurs. Tout juste comme ce Mohammed qui gagne les élections de 2022. Houellebecq veut démontrer qu'il n'y a pas, ou qu'il n'y a plus d' *"islam modéré"*, que c'est là une fable dangereuse. Qu'il suffit de lire le Coran pour le savoir. C'est ce qu'il pense, en tout cas. C'est ce que les médias ne peuvent lui pardonner. L'idée officielle, c'est une poignée de fanatiques hérétiques fourvoyant un message de paix et de tolérance. Le raccourci, c'est d'asséner que parler d'une religion, c'est être raciste.

Le courage et le talent de Houellebecq, ici, me fascinent et suscitent tout mon respect et mon admiration. Et je persiste et signe. ★

Livre *Virginie Despentes "Vernon Subutex" (Grasset)*
Livre *Michel Houellebecq "Soumission" (Flammarion)*

#OUIFMLive

FAITES DU BIEN À VOS OREILLES

ÉCOUTEZ **OÜI FM**

ouifm.fr

Psychédélices

Pond

"MAN IT FEELS LIKE SPACE AGAIN"

CAROLINE

A la vue des productions récentes en matière de rock and roll, la question peut légitimement se poser : pourquoi le psychédélisme a-t-il autant le vent en poupe ? Osons cette théorie : s'envoler vers des contrées imaginaires, fantasmatiques, permettrait d'oublier. Oublier les crises, financières comme idéologiques. Simplement oublier, se laisser emporter dans ses songes, se livrer à une totale insouciance, loin, très loin d'un monde *réel* toujours plus rude, plus absurde. Voilà peut-être pourquoi, de Santiago du Chili à Brighton en passant par Los Angeles, on se laisse happer par les cieux. Comme chacun sait, l'Australie est devenue une place forte du genre. Grâce à l'un des authentiques génies de l'époque : Kevin Parker. Le jeune magicien peut se targuer d'avoir déjà influencé nombre de ses contemporains. Des formations comme Wampire, Splashh ou Wand semblent, en effet, tout devoir à "Lonerism" et "Innerspeaker". Contrairement aux apparences, Pond ne fait pas vraiment partie de cette cohorte de *suiveurs* plus ou moins talentueux. Son noyau dur, constitué du blondinet lunaire Nick Allbrook et de son compère multi-instrumentiste Jay Watson, a servi loyalement Tame Impala des années durant. Ce son particulier, foisonnant et sensible à la fois, est donc aussi un peu le sien. En réalité, Pond serait le petit frère turbulent, le sale gosse impertinent, semblable et très différent. Contrairement au projet matrice essentiellement animé par le mélancolique et solitaire Kevin, les natifs de Perth se revendiquent comme un collectif ouvert, font confiance à leur spontanéité et ont gagné une réputation de performers explosifs, déjantés. Ultra-productive — on se souvient des récents "Hobo Rocket" et "Beard, Wives, Denim" — la bringuebalante troupe s'est attelée l'été dernier à l'élaboration de son sixième long format, planqué dans *"une tanière nimbée de lumières stroboscopiques"*, toujours avec l'appui du bienveillant Parker (déjà présent aux manettes pour ses précédentes livraisons) et, probablement, de quelques substances narcotiques. L'influence de son mentor et ami est donc logiquement perceptible ici, l'homme ayant une patte bien reconnaissable, par l'utilisation de multiples strates instrumentales faisant la part belle aux synthétiseurs vintage, aux voix de fausset, aux basses rondelettes. Ces ornements soniques fouillés habillent des compositions débridées, résultant de collages successifs, formant de longues pièces imprévisibles. Il en résulte un kaléidoscope fascinant, qui démarre par un titre qui semble tout droit sorti du fantastique "Congratulations" de MGMT : la pimpante "Waiting Around For Grace", virée fière et folle en forme de conquête interstellaire. Les syncopées "Elvis' Flaming Star" et "Zond" évoquent quant à elles un croisement du David Bowie novö-funk et des Flaming Lips, entre rythmiques élastiques et claviers hypnotiques. Dans ce registre dansant, la palme revient probablement à l'épatante "Outside Is The Right Side" avec ses cocottes de guitares wah-wah, ses brusques changements de tempo, ses bruitages rétro-futuristes. Dans cet ensemble constellé de créativité, c'est sans doute lorsque Pond se fait plus épuré qu'il est le plus délectable, le plus marquant. C'est le cas de l'apaisante "Holding Out For You" et surtout de la mirifique ballade "Medicine Hat". Cette perle irréelle est construite sur des accords acoustiques déchirants avant un décollage vers la félicité absolue, qui prend la forme de six-cordes légères, planantes, de chœurs poignants, quasi liturgiques. La stellaire odyssée s'achève par une symphonie space-pop indescriptible, passionnante, tortueuse, égrenant sur plus de huit minutes une dizaine de motifs musicaux où passent les ombres des Beach Boys, de Todd Rundgren, entre douceur extrême et solennité. Chaque minute de ce titre extraordinaire aurait pu fournir de quoi fabriquer un tube, mais Pond n'a que faire de ces basses contingences matérielles. Son but est plutôt de proposer une *expérience* empreinte de liberté, sans limite, sans contrainte, sans vraie visée commerciale. Par les temps qui courent, cette démarche est aussi courageuse que chérissable.

✪✪✪✪

JONATHAN WITT

PISTE AUX ETOILES ✪✪✪✪✪ INCONTOURNABLE ✪✪✪✪ EXCELLENT ✪✪✪ CONVAINCANT ✪✪ POSSIBLE ✪ DANS TES RÊVES

Disques pop rock

Gaz Coombes

"Matador"

CAROLINE

Sans déc', respect Monsieur Coombes. On salue, la constance (de qualité), la prestance. Voilà donc un type qui a rondement mené Supergrass, le trio le plus craquant de l'ère britpop, en se faufilant entre les pattes de présumés plus grands que lui (Suede, Blur, Oasis). Qui, au tournant de la décennie actuelle, a enregistré, en tant que Hot Rats (avec le batteur Danny Goffey et sous la direction de Nigel Godrich) un album de reprises à se relever la nuit et qui, invité par Air, a eu l'honneur d'interpréter la BO de "Virgin Suicides" à Art Rock. La classe. Parce que l'arc de Coombes ressemble à une harpe, on ne s'est même pas étonné, qu'en 2012, il publie "Here Come The Bombs", sorte d'album solo mutant, distendu, à la recherche d'un son perdu ou à inventer.

Il y tenait déjà tous les instruments. "Matador", mis en boîte dans sa région d'Oxford avec l'ingénieur du son Ian Davenport (Supergrass, Badly Drawn Boy), surfe le même mercure, laboure un terrain vague similaire. Et Gaz n'a eu qu'à ramasser ce que le soc a fait ressortir, tiré de l'oubli. Des sons d'avant, en pagaille, des sèches aux cordes qui frisent, des synthés dont la polyphonie embrase l'esprit, des batteries qui respirent comme la croûte d'un pain surprise. "Matador" gravit des pentes insensées ("Buffalo"), survole en jet des vallées modernes ("The English Ruse"), fait se distendre la prunelle ("The Girl Who Fell To Earth" — la pochette, autre allusion au Bowie héroïque), cahote comme le destin ("Needle's Eyes"), invite à l'errance ("Seven Walls"), crisse sous les ongles ("Oscillate"). Et parfois, Gaz chante comme le Bono d'avant l'argent. Ce disque est une corrida libératrice, mais dans un corridor étouffant. ✪✪✪✪

JEROME SOLIGNY

Carl Barât & The Jackals

"Let It Reign"

COOKING VINYL

On ne peut pas dire que l'on attendait une nouvelle publication de Carl Barât avec une ferveur démesurée, ayant encore en mémoire son sinistre opus solo, dans lequel l'artiste tentait une surprenante option crooner et cuivres. Pire, la genèse du présent projet pouvait même susciter une certaine circonspection, le beau Carl ayant recruté ses nouveaux acolytes, les dénommés Jackals, en postant une annonce sur Facebook, avant de partir enregistrer à Los Angeles... Pourtant, dès l'inaugurale "Glory Days", les doutes se dissipent : on retrouve ici le véritable *Biggles*, son romantisme échevelé et teinté de nostalgie (la thématique guerrière est très présente), avec un son faisant la part belle à de chevaleresques guitares, soutenues par une rythmique aux reflets ska, l'ensemble rappelant beaucoup le Clash. La suite confirme ce très net regain de forme, notre héros retrouvant la sève de ses meilleures compositions pour les Libertines et Dirty Pretty Things. De l'excellente "Victory Gin" à la rageuse "March Of The Idle", en passant par les violons de "Beggining To See" et la chaloupée "Summer In The Tranches", les six premières plages sont parfaites, tendues, emplies de refrains inspirés et ruisselantes

d'électricité. "We Want More" et "War Of The Roses" proposent ensuite un détour britpop avant la dodelinante ballade "Let It Rain", tellement lumineuse, facile à fredonner. Cette renaissance parfaitement inattendue est une surprise de taille : Carl Barât signe ici son meilleur opus depuis "Waterloo To Anywhere", ce qui est de bon augure pour le très attendu retour discographique de son *autre* groupe, prévu l'an prochain. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

The Waterboys

"Modern Blues"

KOBALT/ PIAS

Avec ou sans les Waterboys, Mike Scott n'a jamais tourné autour du pot. Le truc de cet Ecossais a toujours été une sorte de rock'n'folk franc du couplet, et certaines de ses mélodies ont marqué leur époque. En vérité, Scott n'est pas moins *up* en ce moment qu'aux meilleures heures des Waterboys, ses chansons étant reprises par des illustres (Prince) et des craignos (dans la version anglaise de The Voice). Le singer-songwriter qui a grandi en écoutant les classic rockers l'est devenu à son tour. Selon lui, "Modern Blues", qui est au moins le dixième album des Waterboys et presque son quinzième si on compte ceux enregistrés en solo — lui-même signale qu'il n'y a aucune distinction à faire entre les uns et les autres puisque, dans tous les cas, c'est

lui le boss — risque de surprendre ses fans. On les rassure tout de suite : si un disque de Scott doit déclencher une révolution, ce n'est pas celui-là. Bien écrit, correctement enregistré (à Nashville) et mixé par un fortiche dont Lenny Kravitz a dernièrement requis les services (Clearmountain), "Modern Blues" est exactement l'album qu'on est en droit d'attendre d'un musicien que le temps a conforté dans ses certitudes. L'arrangement sent l'écorce et la sève ("Destinies Entwined"), et les cordes de "November Tale" se lovent à merveille entre le Rhodes et les cuivres. Dans "I Can See Elvis", Scott sonne un peu comme Dylan qui imiterait Springsteen qui imiterait Murphy (Elliott, pas Peter), et "The Nearest Thing To Hip" confirme que l'album electro des Waterboys n'est pas pour demain. L'envie de bien faire est audible tout au long du disque, plus que les refrains véritablement accrocheurs. Dans vingt ans, des petites cyborgs reprendront ces chansons-là. ✪✪

JEROME SOLIGNY

Mark Ronson

"Uptown Special"

COLUMBIA/ SONY MUSIC

"Avec cet album, j'ai voulu retranscrire ce que je ressentais lors de mes nuits new-yorkaises", affirme celui à qui l'on doit la moitié du son de l'album "Back To Black", le diamant noir d'Amy Winehouse. Et de fait, dès le single "Uptown Funk", chanté par le caméléon pop Bruno Mars, on s'y croirait. Cuivres au bord de la surchauffe, tempo en fusion : entre pastiche et hommage, on est en plein R&B disco festif, de la *club music* qui sent la sueur. La majorité des textes a été écrite par Michael Chabon, romancier titulaire du prix Pulitzer, que Ronson admire. Pas d'intellectualisme forcené pour autant, simplement quelques références culturelles éparses (Doris Day, le casino El Mago, Marcus Miller, Chaka Khan, la marque australienne Ksubi, le chien Snoopy, le quartier de Los Feliz à Los Angeles) et un nombre record de *"motherfuckers"* (30) sur "Feel Right", l'incursion hip-hop à l'ancienne de l'album avec, en guest, le rappeur Mystikal. La présence discrète de Stevie Wonder sur "Crack In The Pearl Pt II" assure la caution soul, et les participants à cet album concis de 11 titres ont des CV impeccables : les producteurs Jeff Bhasker (Alicia Keys, Kanye West) et James Ford de Simian Mobile Disco, Kevin Parker (le chanteur de Tame Impala) ainsi que quelques

requins de studio (Homer Steinwess, Tommy Brenneck) plus une jeune chanteuse de 23 ans dans le rôle de la révélation, Keyone Starr. Peu de fautes de goût dans la fabrication de ce quatrième album où domine le sens du dosage d'un DJ/ producteur/ artiste en connexion avec le dancefloor, qui sait faire la liaison entre le passé et le présent. Ne manque que l'âme d'une Amy pour donner de la personnalité à ce puzzle trop parfait. ✪✪✪

OLIVIER CACHIN

"Another Day, Another Time"

"Celebrating the music of 'Inside Llewyn Davis' "

NONESUCH

Savoureux portrait d'un chanteur poissard loupant le train du succès, le "Inside Llewyn Davis" des frères Coen valait également pour sa BO, qui revisitait le folk revival du début des sixties. Egalement chapeauté par T Bone Burnett, ce double album en forme un prolongement original qui capte un concert au New York City's Town Hall en septembre 2013 réunissant la fine fleur du folk contemporain ainsi que quelques légendes. Tout est acoustique et chacun s'attelle à une reprise et une composition. Les Punch Brothers ouvrent le bal, jeunes loups dont les voix s'harmonisent assez divinement sur "Tumbling Tumbleweeds" et

"Rye Whiskey". Gillian Welch n'est pas en reste (fervente version du "This Land Is Your Land" de Woody Guthrie), tout comme les Secret Sisters, aux entrelacs féeriques, ou Lake Street Drive. Elvis Costello, aux côtés d'Oscar Isaac, l'acteur qui interprétait Llewyn Davis, est parfait pour le potache "Please Mr Kennedy", classique apocryphe coécrit par les frères Coen et Burnett. Petite baisse de régime avec les timbres geignard de Conor Oberst, lisse des Avett Brothers, mais Jack White prend la main pour trois excellentes performances (dont "We're Going To Be Friends") qui montrent son aisance en mode acoustique. Plus loin, Keb' Mo' puis Marcus Mumford reprennent des *dylaneries* plutôt obscures, Isaac fait entendre son timbre très pur sur l'un des morceaux phares du film ("Hang Me, Oh Hang Me"), Costello harmonise avec Joan Baez, laquelle déclame le "House Of The Rising Sun" qui fit sa gloire en 1960... A l'instar d' "O'Brother" voici une quinzaine d'années, une façon intelligente de réexposer un pan du patrimoine musical américain, sans passéisme. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Hanni El Khatib

"Moonlight"

INNOVATIVE LEISURE/ BECAUSE

En 2011, El Khatib avait séduit avec un premier album qui empruntait avec succès les codes du rock garage et surfait habilement sur la vague lo-fi de l'époque. Porté par des critiques laudatives, l'artiste avait enchaîné en 2013 avec un album enregistré avec Dan Auerbach, pour un son plus ample, plus riche, domestiquant l'animal rock'n'roll en lui pour devenir plus accessible au grand public. De cette expérience mitigée (plus proche d'un projet parallèle des Black Keys qu'à un véritable album d'El Khatib), le chanteur s'est rendu compte qu'il se débrouillait aussi bien tout seul. Comme semble l'indiquer la pochette de l'album, il a décidé de reprendre les choses en main et s'est enfermé un mois dans un studio de Los Angeles pour y enregistrer seul la douzaine de morceaux que contient "Moonlight", n'en ouvrant la porte que pour laisser entrer les nombreux collaborateurs qu'on entend sur cet album à la production léchée. On connaît la capacité d'El Khatib à marier blues, soul et rock'n'roll d'un morceau à l'autre. "Moonlight" s'avère aussi varié que ses prédécesseurs mais manque un peu de mordant, à l'image de ses morceaux rock qui s'avèrent trop génériques pour réellement surprendre ("Servant", "All Black"). Le chanteur fait mouche lorsqu'il intègre des éléments

inattendus dans sa musique, tels ces beats hip-hop sur le morceau-titre, les passages psychédéliques de "Home", le délire disco de "Two Brothers" ou quand il ralentit le tempo avec une ballade façon "Ziggy Stardust" intitulée "Mexico". Le problème, au milieu de cet assemblage de chansons agréables, c'est surtout qu'il manque un tube, un hymne rock'n'roll qui donnerait à El Khatib une dimension supérieure. ✪✪

ERIC DELSART

Sleater-Kinney

"No Cities To Love"

SUB POP/ PIAS

On n'y croyait plus. Depuis l'annonce du hiatus, en 2006, les membres de Sleater-Kinney n'ont pas donné l'impression qu'un jour, elles remettraient ça. Corin Tucker a enregistré deux disques solo, Janet Weiss a joué avec les Jicks de Stephen Malkmus et dans Wild Flag avec Carrie Brownstein. Et cette dernière, la plus sérieuse du trio, nous a surpris par son humour loufoque en co-créant la série "Portlandia" (dans laquelle Corin Tucker a fait une apparition). Pour éviter les pressions, sans doute, c'est en secret, dans un studio de San Francisco que le trio a travaillé sur ce huitième album, produit par un vieux collaborateur, John Goodmanson (présent dès "Call The Doctor" en 1996). Un défi délicat à relever. Sleater-Kinney était connu

pour ses enchevêtrements de voix girly, sur fond de guitares et de batterie aussi burnées qu'harmonieuses, son talent pour titiller nos centres du plaisir avec des mélodies irrésistibles et l'alchimie entre ses trois membres. Allaient-elles retrouver cette magie-là, après huit ans de pause ? Pour être sincère, non. Au rayon énergie, rien à dire, les trois grâces n'ont rien de riot-grrrl amorties. Comme le dit Carrie Brownstein, elles sonnent ici comme des possédées. Les voix sont tendues, poussées à bloc, les morceaux urgents... Mais où est passé le charme ? La fraîcheur ? La jubilation qui parcourait chaque chanson d'avant ? Celles-ci ont toutes un air forcé, un côté punk rock générique. A de rares exceptions, comme "Hey Darling", avec sa mélodie tourbillonnante et son interprétation passionnée, qui fait regretter ce que l'album aurait pu être. Ne reste plus qu'à espérer le retour de la magie lors de la tournée qui passera chez nous au printemps. ✪✪✪

ISABELLE CHELLEY

Kitty, Daisy & Lewis

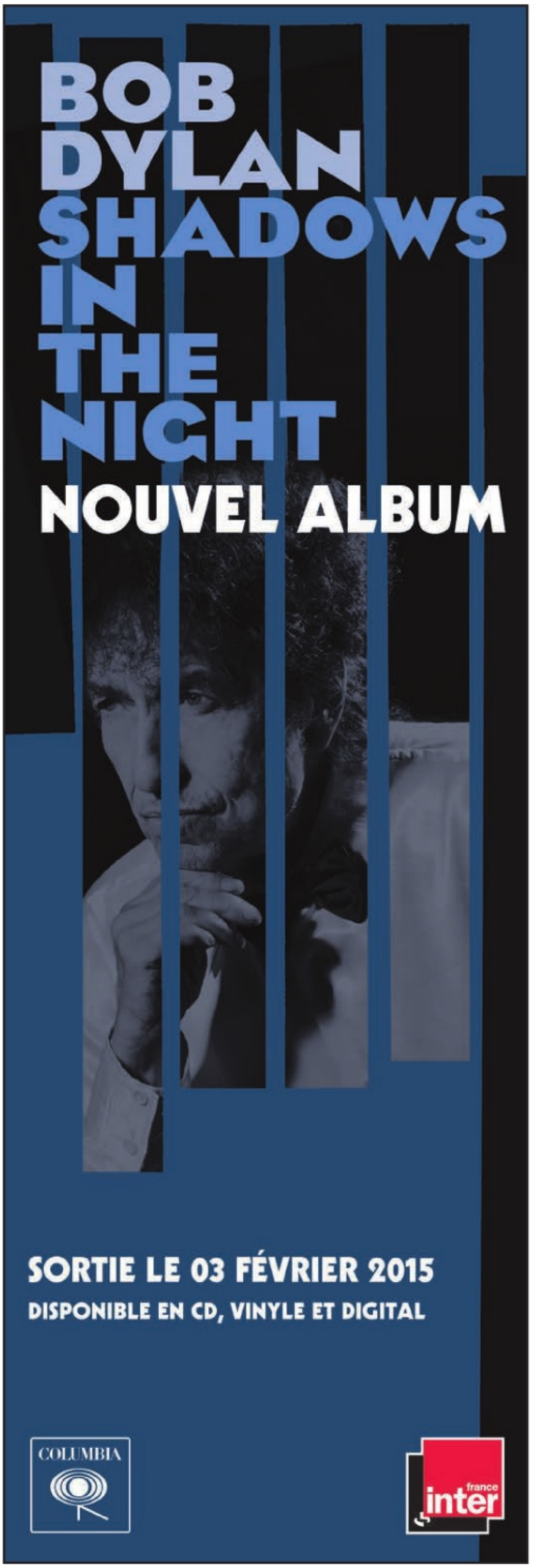
"The Third"

PIAS

La mère de la fratrie Durham qui joue sur ce disque est Ingrid Weiss, batteuse des Raincoats dans une autre vie. Autant dire tout de suite que le destin des enfants était tracé depuis le berceau. Le trio développe dès le départ une fixation musicale sur les années quarante à, maximum, soixante ainsi qu'une aversion plus qu'évidente pour la technologie moderne. Apparemment, le numérique, ils ne doivent pas savoir que cela existe et c'est tant mieux. Reste à savoir si la version de ce troisième opus disponible en soixante-dix-huit tours (c'est gonflé !) trouvera preneur dans les bacs ? A leurs débuts, les trois avaient reconstitué une sorte de réplique du studio de Sam Phillips dans le garage familial, adeptes de la prise directe. Certaines chansons en avaient quelque peu pâti sans pour autant gommer l'énorme énergie teenage nonsense du trio. Pour ce troisième volume, KD&L s'est donnée plus de moyens en construisant un nouveau studio à Camden Town, dans une ancienne épicerie indienne qui accueille désormais une authentique console seize-pistes. Grandement aidé à la production par Mick Jones (ancien guitar hero prolétarien de la fin du XX^{e} siècle et fan de la première heure), pour un résultat pas mal du tout qui

devrait ravir les amateurs de time capsules riches en surprises du temps passé. Comme d'habitude, la ligne directrice consiste en un florilège de styles mais tous reliés par une énergie communicative qui fait plaisir à entendre. Pour ce qui est de l'originalité des compositions, les fans de LaVern Baker apprécieront "Good Looking Woman" tant la prestation vocale arrache les strings à la manière d'un tsunami sur la plage de Copacabana. ✪✪✪✪

GEANT VERT



Disques pop rock

Githead

"Waiting For A Sign"

SWIM/ DIFFER-ANT

Serait-il encore possible de proposer quelque chose de neuf ? Le premier album de Githead en cinq ans va dans cette direction avec son post-punk particulièrement inspiré. Plus qu'une parenthèse pour le guitariste Colin Newman, puisque la tête pensante de Wire gravite depuis maintenant douze années dans cette formation rêveuse aux côtés de Robin Rimbaud (Scanner), et de Malka Spigel et Max Franken (Minimal Compact). D'abord enregistré aux Rockfield Studios, près de Monmouth à la frontière de l'Angleterre et du pays de Galles (là où Queen ou Motörhead ont enregistré à leurs débuts), puis terminé à Londres, "Waiting For A Sign" évolue entre heavy country music et funk pop fascinant. Sérieux et lumineux, parfois drôle,

avec de lourdes lignes de basse, une batterie motorik et un stupéfiant travail de guitare, le quatrième album de Githead pousse à agir et créer, là maintenant. "Not Coming Down" et "Bringing The Sea To The City" avec le très beau timbre de Malka Spigel, brillent de mille feux, avant que les autres morceaux, comme autant d'instrumentaux à voix, s'écoulent sans jamais privilégier l'attaque frontale, préférant se glisser subrepticement sous la peau. *"Are you waiting for a sign ?"* interroge doucement Githead sur la dernière plage. Sans idée prédéfinie, le quatuor à l'haleine mentholée reste plus intéressé par ce qui passe aujourd'hui que par hier, et semble le premier surpris par le résultat qui frôle souvent l'excellence ordinaire. L'autre bonne nouvelle restant enfin que Wire sera de retour dans l'année. Beaucoup n'en auront cure, les autres comprendront qu'elle aurait pu plus mal commencer. ✪✪✪

VINCENT HANON

Ex Hex

"Rips"

MERGE/ DIFFER-ANT

Sleater-Kinney est de retour. La nouvelle a beau faire très plaisir, le nouveau disque donne un peu mal à la tête. Avec deux des trois musiciennes du groupe culte, Mary Timony avait auparavant fondé l'excellent Wild Flag, super quartette malheureusement séparé après un seul album. Illico, après la séparation d'avec ses amies de Portland, la musicienne est repartie à Washington DC pour mettre en action ce nouveau groupe, 100 % femelle à nouveau. Le choc est de taille. Quand Wild Flag pouvait s'avérer un peu tortueux par instants, Ex Hex est, lui, total rock'n'roll. La recette a fait ses preuves : tempos soutenus, énergie formidable, ample prise de son, mélodies enthousiastes... Timony trouve la flamme et, après moult tentatives (avec Helium, Autoclave et en solo), tout se met en place de la façon la plus naturelle et spontanée qui soit. Betsy Wright (basse et chant) et Laura Harris (batterie) complètent ce trio à la vitalité étonnante. Sous une pochette flashante, 35 minutes palpitantes, 12 titres et autant de power pop songs pétaradantes. L'enregistrement est savoureusement saignant, sans artifice. A la guitare, Mary Timony sort le grand jeu. Un style glam, ou punk, qui cite en tout cas les *bends* énergiques de Johnny Thunders ("Beast"). "Rips"

a la qualité rare de l'évidence, du plaisir immédiat, sans prétention au sens premier de l'expression, mais définitivement classe. Riffs à la Lou Reed ("Hot And Cold"), écho à bande fifties sur la voix, chœurs sexy, handclaps et solos crémeux ("How You Got That Girl"), tout ce que tente Ex Hex est d'une lumineuse simplicité. ✪✪✪✪

BASILE FARKAS

Curtis Harding

"Soul Power"

BURGER/ ANTE/ PIAS

La récente trajectoire du label Burger a de quoi forcer l'admiration. Au départ, deux gentils hippies californiens ont l'idée saugrenue de se lancer dans la fabrication de cassettes audio, support bon marché (et alors obsolète) qui leur permet d'amasser un nombre considérable de références : de Ty Segall à King Tuff, en passant par Gap Dream, Cosmonauts ou Mozes And The Firstborn, la prolifique maison n'a de cesse de découvrir de nouveaux talents prometteurs. Si la plupart exercent les leurs dans le noble art du garage-rock branleur ou du psychédélisme sous narcotiques, Burger Records a récemment diversifié son écurie, en adoptant un inattendu *soulman* plutôt beau gosse : Curtis Harding. Le natif du Mississipi est le produit d'une histoire

particulière. Une enfance vagabonde à chanter le gospel aux côtés d'une mère évangéliste, puis une place de choriste de CeeLo Green. Fixé à Atlanta, il se lie avec les Black Lips, formant avec deux d'entre eux (Cole Alexander et Joe Bradley) les Night Sun avant, donc, ce "Soul Power". Le récent modèle d'Hedi Slimane livre un premier opus complet, élégamment ouvragé (cuivres, orgue), parsemé d'intenses et nostalgiques ballades ("Castaway", "Beautiful People"), de titres plus chaloupés et souvent très réussis ("Keep On Shining", "Heaven's On The Other Side") ou de R&B teinté de jazz ("Freedom"). Un ensemble chic, moelleux, où la surprise vient de titres plus nerveux, comme l'excellente "Surf", la blues-rock "Drive My Car" et cette reprise détendue de "I Don't Wanna Go Home" des Black Lips. Au total, douze plages suintant la classe et l'intelligence, au cours desquelles Curtis Harding démontre qu'il est un artiste complet, cultivé, à l'indéniable potentiel *grand public*.

★★★ 1/2

JONATHAN WITT

Benjamin Clementine

"At Least For Now"

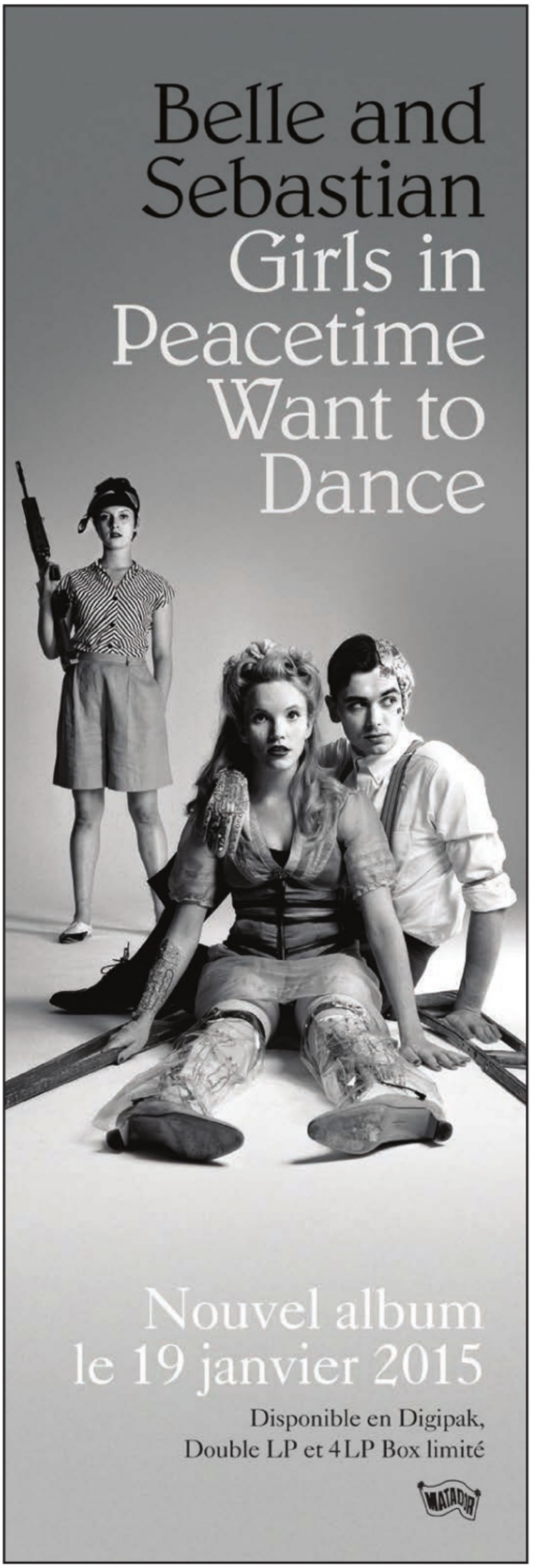
BARCLAY/ UNIVERSAL

On nous le fait régulièrement, le coup du joyau brut. Qui traverse la Manche dans le mauvais sens et qu'un producteur français repère dans le métro parisien. Trop belle la vie. Anglais d'origine ghanéenne, Benjamin Clementine est un singer-songwriter de vingt-six ans pas manchot (il joue du piano), doté d'une voix qu'on aurait tort de ne pas qualifier de chaleureuse. Il chante comme si sa vie en dépendait sur des accords tragiques et n'encombre pas sa musique d'arrangements. Suite hyperlogique de deux EP parus en 2013 et 2014, "At Least For Now" est le genre de disque qui fait crier au génie ou au scandale selon le pouvoir d'achat. Son label et ses premiers suiveurs abreuvent de références depuis qu'on parle de lui, estimant que "London", "Adios", "Cornerstone", "Edmonton" ou "Mathematics" (présentes sur les EP et aussi sur ce premier album), doivent autant à Antony Hegarty qu'à Erik Satie (!), à Nina Simone qu'à Léo Ferré (?). Excusez du peu. En vérité, Clem' fait dans la chanson post-réaliste et pesante (déclamée en anglais) et on déconseille de l'écouter à proximité d'un flingue chargé. Les amateurs de mélodies auront du mal à déterminer si les siennes sont toutes bonnes, car il

noircit tellement le tableau qu'on peine à en distinguer motifs et contours. On sent que Benjamin Clementine met du cœur à l'ouvrage et la délicate "Winston Churchill's Boy" ou "Condolence" (sans déc') ont assez de gravité en elles pour faire passer, à jamais, l'envie de ne pas le prendre au sérieux. Mais, à l'ère déjà maussade, on se demande bien à qui s'adresse un tel disque. Hormis, bien sûr, à la poignée de bobos qui se gargarisent du malheur des autres.

★★

JEROME SOLIGNY



Disques pop rock

Gov't Mule

"Dark Side Of The Mule"

MASCOT/ PROVOGUE

"On jouerait toute la nuit s'ils nous laissaient faire." Les accords furieux de "Blind Man In The Dark" grondent encore dans l'Orpheum Theatre de Boston et Warren Haynes s'excuserait presque de devoir arrêter là les festivités, après *seulement* trois heures de show. Gov't Mule, en cet automne 2008, est en pleine transition. Le groupe est en train d'intégrer le bassiste suédois Jorgen Carlsson et son jeu agressif, proche de celui du regretté Allen Woody, insuffle une dynamique immédiatement palpable. Les rushs d'énergie abondent au cours d'un premier set marqué par deux tunnels instrumentaux en fusion : "Trane/ Eternity's Breath/ St Stephen" (19 minutes), "Kind Of Bird" (14 minutes). Mais le clou de la soirée

réside dans le second set. Le quatuor sudiste a pris l'habitude de dédier ses soirées de Halloween à un groupe et Pink Floyd, ce soir, a droit au traitement. Des choristes ayant tourné avec le groupe britannique font leur apparition, de même que le saxophoniste Ron Holloway. Warren Haynes et sa bande ne chamboulent pas les fondations de ces monuments, majoritairement tirés de "Wish You Were Here" et "The Dark Side Of The Moon", mais les habitent avec un souffle bluesy, funky parfois (formidable "Have A Cigar"). "Shine On You Crazy Diamond", avec ses neuf parties, est la pièce maîtresse. Haynes respecte le solo de Gilmour, composition à lui seul, avant de lâcher la bride sur la coda au côté de Holloway. "Dark Side Of The Mule" préfigure d'autres réjouissances en vue des vingt ans du groupe, traitement similaire du répertoire des Stones, du reggae, et live incendiaire de 1999 avec John Scofield. De quoi bien commencer l'année. ✪✪✪

BERTRAND BOUARD

Danko Jones

"Fire Music"

BAD TASTE

En dix-huit ans de carrière, "Fire Music" n'est que le septième album studio de ce groupe canadien qui ne semble pas trop apprécier de rester enfermé dans une boîte insonorisée trop longtemps. Comme sept est également le chiffre porte-bonheur de pas mal de personnes, souhaitons que l'efficacité de ce nombre ne soit pas un vain mot pour Rich Knox, nouveau batteur du groupe et, aussi, septième en charge du concassage des fûts. Mine de rien, Danko Jones fait ici mieux que Spinal Tap et sa réalité personnelle dépasse largement la fiction ciné. Pour le reste, les onze titres présentés sont bien dans la ligne du parti et devraient largement contenter les fans dont le but dans la vie est de réduire en purée le contenu de leurs boîtes crâniennes au hasard des pogos. Tout est enregistré à fond les manettes et tous les instruments, une fois bien compressés, trouvent leur place dans le mix. Fidèle à ses styles préférés, Danko Jones envoie du lourd à la Lemmy ("Wild Woman"), du punk façon CJ Ramone ("Body Bags") et du blues ("I Will Break Your Heart") avec, toutefois, une incursion (assez réussie) dans une sorte de glam dur avec le très enthousiasmant "Getting Into Drugs". Là, le texte mérite toute l'attention des auditeurs tant le chanteur sait bien raconter les histoires navrantes.

Guère différent des précédents albums, "Fire Music" est un bon cru qui exploite bien les atouts d'un groupe qui a su trouver sa vitesse de croisière pour naviguer tranquille. L'ensemble est un peu à l'image des albums qui ont suivi le monument du rock qu'est le "Overkill" de Motörhead. Seul souci dans l'histoire, Danko Jones ne semble pas avoir écrit son "Overkill" jusqu'à présent. ✪✪✪

GEANT VERT

Killer Boogie

"Detroit"

HEAVY PSYCH SOUNDS

Les gens friands de psychédélisme plombé ou aux fortes accointances stoner connaissent forcément Black Rainbows, trio décapant venu de l'autre côté des Alpes et mené par Gabriele Fiori, bretteur d'élite, tout aussi hirsute que talentueux. Vaillant légionnaire de la six-cordes, ce forçat de la route vient de former un nouveau power trio au patronyme d'une simplicité lumineuse — pourquoi donc personne n'y avait pensé avant ? — et aux intentions évidentes : Killer Boogie. Et pour enfoncer le clou, le premier opus s'intitule "Detroit", les musiciens se déclarant inspirés par Blue Cheer, les Stooges et Cactus... Avec une telle déclaration d'intention, il faut se montrer à la hauteur. Pas de mauvaise surprise, Gabriele et ses amis font bien les

choses : l'amateur de musiques velues va connaître des palpitations à l'écoute de ces neuf brûlots implacables, bardés de fuzz épaisse, de soli sanglants, de parties de batterie explosives. Gabriele réalise des prouesses, bien soutenu par Luigi Constanzo (ex-The Wisdoom) au style idéalement proche de Mitch Mitchell. Pour s'en convaincre, écouter l'impressionnante "The Golden Age" ou bien "Little Flower". La plupart des titres sont imprévisibles : un riff agile peut se muer en tronçonnage lancinant, puis éclater en de stellaires dérapages, totalement hendrixiens. Exceptions qui confirment la règle : "Silver Universe", une ballade louche teintée d'orgue et d'écho, façon "Planet Caravan" de Black Sabbath, et "Cosmic Eye", expédition space-rock de plus de huit minutes. Tout ceci tutoie les sommets du genre et aidera, on l'espère, notre fier Romain à se hisser un peu plus haut dans la hiérarchie rétro-seventies actuelle, entre Kadavar, Radio Moscow et Blues Pills. Ave Gabriele. ✪✪✪✪

JONATHAN WITT

New Model Army

"Between Wine And Blood"

ATTACK ATTACK/ VERYCORDS

Fer de lance du rock indépendant anglais des années quatre-vingt, la bande de Bradford empile tranquillement les décennies sans pour autant s'assoupir tant les derniers albums sont tout sauf calmes. Comme tous les trublions du rock, NMA a connu son lot de galères. La dernière en date étant l'annulation de la fin de la tournée promo du nouvel album pour cause de batteur donnant dans la thrombophlébite qui n'est pas, nous tenons à le rappeler, un instrument à vent en forme de pénis mais, malheureusement, une maladie très incapacitante qui réclame un repos complet. Apparemment, le repos complet n'était pas pour tout le monde puisque NMA s'est précipité en studio toujours en compagnie de Joe Barresi (The Melvins, Queens Of The Stone Age, L7, Bad Religion...) pour mettre en boîte six nouveaux titres pas vraiment prévus au programme. Eh bien, pour de l'imprévu, on en redemande car le résultat est encore plus arrache-patates que l'excellent "Between Dog And Wolf". Loin d'être un mini-LP — la durée atteint presque trente minutes — l'engin est rugueux, agressif, sans concession, avec des plages de musique qui ne font pas dans la dentelle tandis que les voix de Justin Sullivan testent un par un toutes

les facettes possibles et imaginables du chant offensif. Avec des titres revanchards comme "According To You", "Angry Planet" et les quatre suivants, cet album devrait logiquement accrocher toutes les personnes à la recherche d'un groupe à forte personnalité. Pour le reste, le second CD est une compilation live des titres de l'album de 2013 enregistrés entre le Royaume-Uni et la Hollande qui fait regretter de ne pas voir New Model Army plus souvent en concert dans l'Hexagone. ✪✪✪✪

GEANT VERT

ENFIN UN NOUVEAU DISQUAIRE POUR LES AMOUREUX DE LA MUSIQUE !

CULTURE FACTORY STORE

CD VINYL REPLICA
VINYLES IMPORT US – PLATINES
ACCESSOIRES – T-SHIRTS – LIVRES
GOODIES – COLLECTORS...

NOUVEAUTÉ DU MOIS

ALL THIS AND WORLD WAR II
in Compact-Disc deluxe™ Vinyl Replicas

EDITION CD COLLECTOR LIMITÉE 3000 EXEMPLAIRES

REMASTERING HAUTE DEFINITION 96 KHZ / 24-BIT

27 RUE DE L'ARMORIQUE
75015 PARIS (METRO PASTEUR)

OU SUR WWW.CULTUREFACTORY.FR

PHILIPPE MANŒUVRE

PRÉSENTE SA SÉLECTION
DANS *L'EXCESsive VINYL SESSION*

EXCLUSIVITÉ FNAC

EN EXCLUSIVITÉ AVEC OÜI FM

CLUB VINYL ®

fnac

OÜI FM

ROCK&FOLK

® un label Fnac

THE JAM

All Mod Cons

Le trio explosif mené par Paul Weller stigmatise l'ennui et la violence de l'Angleterre sans concessions ! Les Jam ne se lamentent pas, ils se révoltent. Après leur séparation, on sent encore leur influence chez des groupes comme Green Day ou Oasis.

BOB MARLEY

Legend – The Best Of

Ultime compilation de l'icône du raggae. « Redemption Song », magnifique et acoustique signe ici le véritable testament d'un Bob Marley qui se savait condamné en l'écrivant et en la chantant. Un must-have !

THE ROLLING STONES

Let It Bleed

Époque merveilleuse où chaque nouveau disque des Stones sonne comme un Best Of ! Malgré la tourmente, les Stones sonnent comme jamais avec un Keith Richards au meilleur de sa forme !

ROXY MUSIC

Roxy Music

« Do the strand » n'est rien moins que l'esquisse des mutations grandioses que subira la pop anglaise jusqu'aux années 80. Fils légitime du Sergent Pepper, Roxy Music est un séduisant novateur.

ROCK&FOLK OÜI FM fnac

Disques français

Bernard Lavilliers

"Acoustique"

BARCLAY/ UNIVERSAL

Comme Johnny Hallyday, Bernard Lavilliers appartient à cette denrée rare de chanteur dont la voix se bonifie avec l'âge. Mais, alors que l'ex-idole des jeunes en rajoute dans l'effet et le pathos en privilégiant les démonstrations vocales, le Stéphanois a plutôt tendance à épurer, à jouer sur les nuances et à gommer ces accès de testostérone qui étaient sa caractéristique dans les années quatre-vingt. Moyennant quoi, il chante de mieux en mieux, et tous ses récents albums en attestent. Mais le constat est encore plus évident avec cet album qui reprend la plupart de ses succès d'antan. La formule acoustique adoptée n'est pas synonyme de minimalisme musical, bien au contraire : Romain

Humeau (de Eiffel), responsable très inspiré de la réalisation et des arrangements, a réuni une brochette de fines gâchettes polyvalentes qui contribuent à créer une luxuriance musicale alliant banjo, clavecin, orgue, mandoline, Mellotron et cuivres divers. Débarrassés des orchestrations parfois pesantes qui leur collaient à la peau, la plupart des chansons affirment leur aspect intemporel. Si l'on excepte quelques ratés, telle la nouvelle version de "Traffic" (qui perd sa dimension rock) ou quelques duos dispensables, le résultat évite toute surenchère pour imposer sa beauté mélodique : "Saint-Etienne" puise un impact démultiplié dans sa sobriété, "Les Mains D'Or" se métamorphose en complainte tribale, "Noir Et Blanc" trouve son équilibre entre mélopée douce-amère et hymne à la différence, "Idées Noires" bénéficie d'un travail d'orfèvre tout en délicatesse et Catherine Ringer y contribue en parvenant ainsi à se démarquer du coffre bluesy de Nicoletta sur la version originale. ✪✪✪✪

H.M.

Robi

"La Cavale"

AT(H)OME / WAGRAM

"C'est une joie et une souffrance." Cette réplique que François Truffaut utilise dans deux de ses films ("La Sirène Du Mississipi" et "Le Dernier Métro") pourrait servir de devise à la dénommée Robi. Tant la jeune femme, longs cheveux de jais sur visage diaphane, semble à l'aise lorsqu'elle est en équilibre sur les contradictions. Ombres percées par la lumière, amour (souvent) en fuite, émotions contrastées se succèdent ainsi dans ces compositions où l'ascétisme résonne comme une seconde nature. Sur son premier album, "L'Hiver Et La Joie", elle levait le voile sur un univers implacable, signait un hit injustement oublié ("On Ne Meurt Plus D'Amour"), tissant amitiés (Dominique A comme invité) et autres affinités (Arno ou Murat en parrains assumés). Aujourd'hui, seule maîtresse à bord, elle habille sa belle voix grave d'une musique plus *légère* et partage ses obsessions, où se croisent espoirs et déceptions, peurs et reproches, questions sans réponse et réponses sans question. Des claviers organiques dessinent les contours d'une post-pop qui s'inspire du passé (option new-wave) afin d'offrir un futur à son auteure. Les rythmiques évoquent les battements d'un cœur (le sien, le nôtre ?) à la respiration parfois régulière à défaut d'être rassurante ("Le Vent"),

mais condamné à s'emballer, comme s'il battait la chamade (l'hypnotique "Nuit De Fête") pour mieux laisser poindre une passion déraisonnée ("Devenir Fou"). Fille imaginaire de Ian Curtis et Barbara, la demoiselle s'offre sans fard, mais toujours avec pudeur — comme sur le tourneboulant "L'Eternité". Même en "Cavale", Robi prend le temps d' "Etre Là". Alors, profitons-en. Avant qu'elle ne change d'avis. ✪✪✪✪

CHRISTOPHE BASTERRA

Magma

"Slag Tanz"

SEVENTH/ HARMONIA MUNDI

Pour fêter dignement les 45 ans du groupe, de septembre 2014 à novembre 2015, Seventh Records, émanation de la galaxie Magma, a décidé de sortir en vinyle seize disques du groupe. A côté des onze rééditions des albums studio gravés entre 1970 et 2012, sont programmés le fameux live de 1975, "Live/ Hhaï", le single de 1998 "Floh Essi/ Ektah" ainsi que deux nouveautés parues à la fois en vinyle et en CD, d'abord, en septembre, "Rïah Sahïltaahk" réenregistrement d'un long morceau figurant à l'origine sur "1001° Centigrades" en 1971, et, en cadeau de nouvel an, "Slag Tanz", un album dont la durée ne dépasse pas les vingt minutes. Il ne s'agit pas ici de regrouper des inédits, mais de proposer un ensemble cohérent, homogène

et inspiré en excluant toute velléité de remplissage ou de digression. Jusqu'alors uniquement testé sur scène, voir le DVD "Mythes Et Légendes : Epok V" en 2011, "Slag Tanz" a été enregistrée dans les studios UZ par le vieux complice Francis Linon en 2013 et 2014. Cette suite de huit morceaux est en partie chantée en français, "Imêhntöz - Alerte !", "Vers La Nuit", "Dümblaë - Le Silence Des Mondes", une tendance qui s'est accentuée au fil du temps. Sous la direction de Christian et Stella Vander, les huit musiciens de Magma constituent un ensemble soudé depuis de nombreuses années déjà, dans lequel s'est fondu un nouveau venu, le pianiste Jérémie Ternoy. Comme toujours, la section rythmique, avec Vander et le bassiste Philippe Bussonnet, au sommet de son art, marque le tempo dans un déluge de fer et de feu sans jamais baisser d'intensité, même lorsque les voix deviennent célestes, "Dümb", "Vers La Nuit", "Dümblaë...", "Wohldünt". Du Magma renouvelé, certes trop court mais éternel. ✪✪✪✪

PHILIPPE THIEYRE

Mademoiselle K

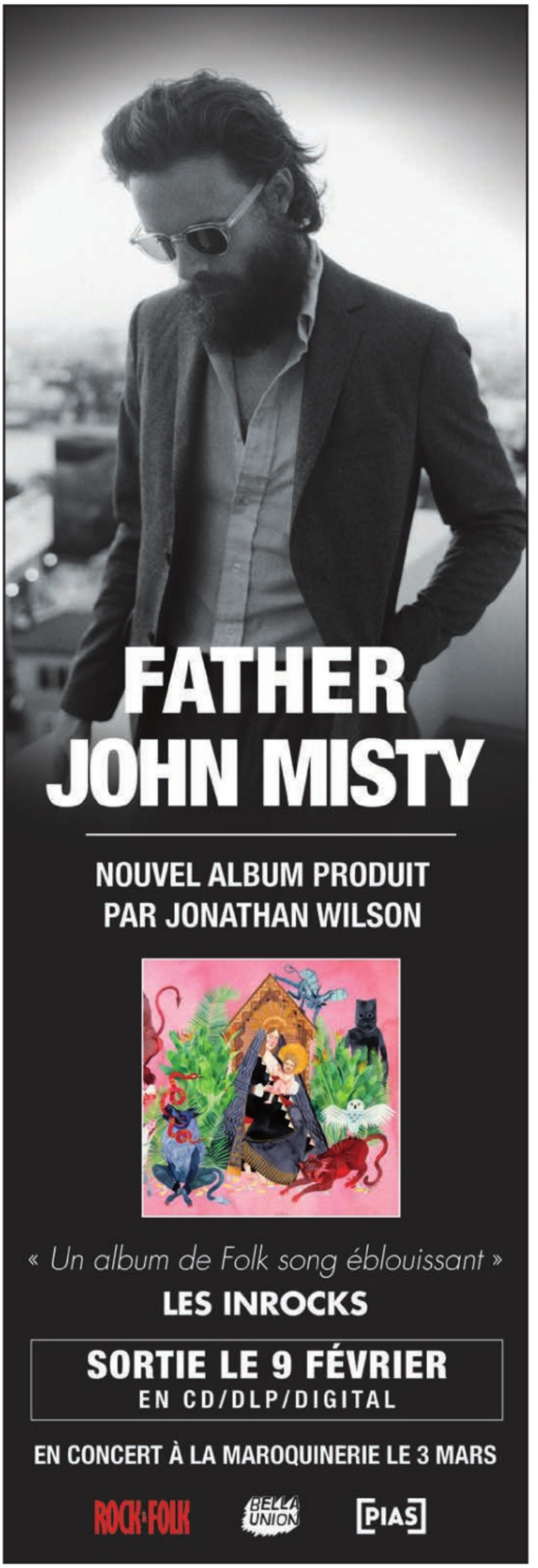
"Hungry Dirty Baby"

KRAVACHE/ PIAS

On est surpris par l'aspect presque expérimental de l'ouverture ("I Can Ride") : une montée progressive qui tâte de la dissonance mais est rescapée par une mélodie sur le fil. Pour son premier album autoproduit (après trois disques sur une major), Mademoiselle K, reconvertie en trio autour de sa chanteuse, ne se contente pas d'une mutation linguistique mais délaisse la stratégie de l'uppercut sonore pour travailler climats et ambiances. Elle privilégie le mid-tempo lascif ("Watch Me") ou un peu désaxé ("Laaaa La"), la ballade atmosphérique ("Morning Son") ou teintée de lyrisme ("Love Robots", "Ur Wow"). Mais elle sait se diversifier en se livrant à des plaisirs pop plus acidulés et enlevés ("Walk Of Shame") ou en adoptant un ton plus primesautier qui lui confère une saveur *girl band* ("R U Swimming ?"). Elle renoue même avec le rock offensif et provo de ses débuts à l'occasion d'une charge aux accents punky et au texte rentre-dedans, à grand renfort de *"fuck you"* ("Hungry Dirty Baby"). Etonnamment, le seul titre en français, en guise de bonus track ("La Mort"), semble décalé et lourdaud par rapport à l'ensemble, tant le virage anglophone est bien négocié. Katerine chante mieux que par le passé et sa voix est en phase avec une production plus originale et

convaincante, sans doute à cause d'un autre rapport musical à la langue et du choix d'un propos moins démonstratif. La transition est convaincante mais risque de décontenancer son public : lequel avait pris l'habitude de reprendre les refrains en chœur et de célébrer cette féministe new look qui n'avait pas sa langue dans sa poche et l'oblige désormais à se munir d'un dictionnaire. ✪✪✪

H.M.



Dans le citron

Pixies
"DOOLITTLE"
4AD/ Beggars

On se souvient bien de la découverte, fascinante, de la musique inédite des Pixies. C'était en 1988 et on s'était pris "Surfer Rosa" dans le citron, c'était un choc viril. A l'époque, le rock indé US se délitait doucement : la scène Paisley était moribonde, Hüsker Dü rendait les armes, le Gun Club était en retraite, le hardcore n'intéressait plus personne, heureusement... Restaient quelques individus sortant du lot, dont les Replacements qui hélas gonflaient leur son à la demande de leur maison de disques, Dinosaur Jr, les Throwing Muses. Et ces Pixies qui sortaient un premier album très original, agressivement produit par le très abrasif Steve Albini. On assistait donc en direct à la naissance d'un groupe et on se demandait bien s'il allait pouvoir tenir ses promesses... Un an après apparaissait "Doolittle" et le monde en tremble encore. C'était plus fort encore que ce "Surfer Rosa" ouvrant le bal. Dès "Debaser", tout ce qui caractériserait désormais la grandeur de ce groupe était magistralement exposé : c'est une friction entre pop mélodieuse et sexy (les chœurs de l'Apache bizarrement angélique Kim Deal) et rock and roll furieux (les hurlement du petit gros), des suites d'accords a priori classiques mais malmenées par toutes sortes de libertés prises en vrac : on saute un temps là où on ne s'y attend pas ("Wave Of Mutilation", "Gouge Away"), on sort un solo qui ne ressemble à rien, le début du morceau n'est pas forcément identique à son milieu, etc. Le tout avec une intensité très corrosive : lorsqu'il s'énerve ("Tame" et ses halètements malsains), Black Francis met à la poubelle hardcore et metal en deux mesures par KO. On pensait tout de suite au Lynch de "Eraserhead" et à diverses déviances hautement perturbantes, en voyageant d'un bout à l'autre de cet album totalement neuf, n'évoquant rien de connu, avant ou pendant, et évoquant une mythologie américaine bizarre dans laquelle on voyait ici et là quelques plages de surf et autres vieilleries fifties d'un pays disparu ("Here Comes Your Man", "Crackity Jones", "La La Love You"). L'enchaînement des morceaux est une féerie ("Wave Of Mutilation", "I Bleed") et Black Francis montre rapidement que lorsqu'il ne hurle pas, il est aussi un crooner fabuleux. Enfin, il y a le travail de Gil Norton, qui défonce toutes les portes hier très fermées par Albini, et qui permet à ce chef-d'œuvre d'être réécouté vingt-cinq ans plus tard sans perdre un gramme de sa splendeur. "Doolittle" ressort donc dans une belle version agrémentée de *Peel sessions* et des démos montrant chirurgicalement le génie du groupe — on aurait aimé la version définitive de "Into The White", tant pis — et on espère que la suite subira le même traitement : contrairement à ce que prétend la légende, "Bossa Nova" et "Trompe Le Monde" sont tout aussi intéressants. Simplement, ils ne bénéficiaient plus de pareil effet de surprise.

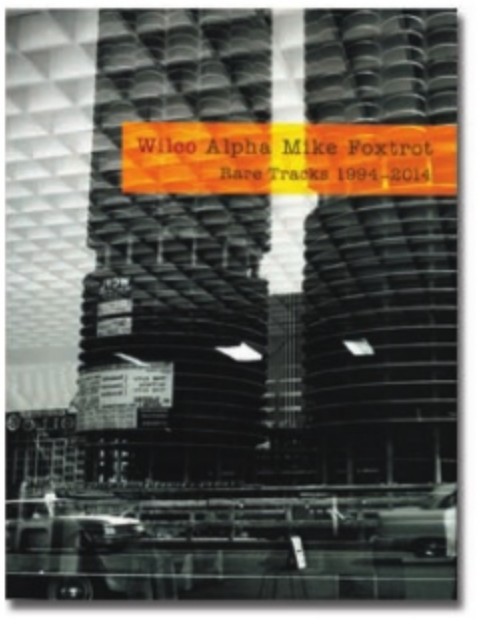
The Jam
"SETTING SONS DELUXE EDITION"
Polydor

La critique et Paul Weller en personne ont tendance à retenir "All Mod Cons" (1978) et "Sound Affects" (1980), pourtant la plupart des fans du groupe préfèrent "Setting Sons". Album-concept au concept rapidement abandonné — il ne subsiste du grand plan initial que quatre chansons, d'ailleurs les meilleures de l'ensemble : "Thick As Thieves", "Burning Sky", "Little Boy Soldiers" et "Wasteland" — réalisé dans une telle urgence que, manquant de compositions, Weller, Buckler et Foxton durent littéralement le compléter avec une chanson de Martha & The

Vandellas et une version orchestrale d'une ancienne face B ("Smithers Jones"). Pourtant, le charme opère avec des morceaux d'anthologie ("Private Hell", "Saturday's Kids") et une nouvelle conscience politique bien maîtrisée ("Eton Rifles", premier grand tube du groupe). Considérant la giclée de singles sortant à l'époque — on parle de morceaux absents de l'album : "Strange Town", "When You're Young" et surtout le phénoménal "Going Underground" — intelligemment réunis sur cette édition Deluxe, on se rend compte qu'à seulement 21 ans (!), le jeune Paul Weller était en grande forme. "Setting Sons" est également disponible dans une version super luxueuse sur laquelle nous reviendrons comme il se doit le mois prochain.

Wilco
"ALPHA MIKE FOXTROT RARE TRACKS 1994-2014"
Nonesuch

Quatre CD de raretés, 77 morceaux absents des albums, c'est un beau cadeau d'anniversaire pour les 20 ans du groupe fomenté par le génial Jeff Tweedy. Versions remixées ou live sont l'occasion de revoir différemment des merveilles comme "California Stars", "Passenger Side", "Casino Queen", "A Shot In The Arm", "Nothing'severgonnastandinmyway", "I Must Be High", et quelques reprises



permettent de mieux discerner les admirations du Tweedy ("True Love Will Find You In The End" de Daniel Johnston, "Any Major Dude Will Tell You" de Steely Dan, "I Love My Label" de Nick Lowe, "I'm Not Willing" de Moby Grape, "Thirteen" de Big Star, "Burned", chef-d'œuvre de Neil Young, etc). Ecouter les morceaux du début puis ceux de ces dernières années est un exercice étonnant : on a rarement vu un groupe changer autant tout en restant presque systématiquement passionnant. Coffret superbe avec très beau livret, chaque morceau étant évoqué par Tweedy. Un rêve de fan.

Elia y Elizabeth
"LA ONDA DI ELIA Y ELIZABETH"
Vampisoul/ Differ-Ant

C'est la découverte super cool du mois : deux sœurs colombiennes ayant enregistré au début des années 70 quelques merveilles avec le producteur inspiré Jimmy Salcedo. Le label Vampisoul réunit seize titres piochés

dans leurs deux uniques albums parus en 1971 et 1973, et tout y est fascinant, hésitant entre une soul latine et une pop baroque avec clavecin évoquant souvent les vertiges de Margo Guryan ou certaines choses de Claudine Longet. Belles compositions, orchestrations divines, c'est à se procurer fissa.

The Who
"50 HITS"
Polydor

La compilation annuelle des Who. Depuis des lustres, c'est le même double CD avec le même tracklisting à chaque fois remasterisé (!), on se contente juste d'en changer la pochette et de placer, si possible, une cocarde mod pour faire un peu jeune. Que dire qu'on n'ait déjà dit ? Le premier CD aligne invariablement les perles historiques ("I Can't Explain", "Substitute", "The Kids Are Alright", "Pictures Of Lily", "I'm A Boy", "Call Me Lightning", "I Can See For Miles", etc) puis tout change avec les lourdeurs de "Tommy" — *"Pour sûr, il jouait du flipper chanmé"*, nous dit, sans déconner, Daltrey sur "Pinball Wizard" — puis cela s'enfonce définitivement dans les grandiloquences de "Who's Next", "Quadrophenia" et tout le reste : ce n'est plus le même groupe. Reste, en fin de parcours, le mignon "You Better You Bet" peinant à retrouver le charme pop des premières années.

Suzi Quatro

"THE GIRL FROM DETROIT CITY"

Cherry Red

Nom de Dieu, qui peut bien avoir envie de s'enfiler un coffret de quatre CD dédié à Suzi Quatro, sympathique rockeuse de Detroit ?! On ne sait trop, mais à ces âmes en peine, on signale donc la sortie de ce sympathique objet qui a au moins pour mérite d'exhumer ses premiers enregistrements avec les Pleasure Seekers ("What A Way To Die", "Light Of Love"), entre surf, girl group, rockabilly, garage et soul, assez cool. Ensuite, la jeune fille a durci le ton et gonflé les guitares, ouvrant la voie aux Runaways et Joan Jett pour un glam rock à l'américaine assez viril et efficace avec des titres explicites ("Glycerine Queen", "Daytona Demon", "Your Mamma Won't Like Me", "I Bit Off More Than I Could Chew") afin de mieux démontrer son statut de bad girl en chef. Rien de révolutionnaire, on s'en doute, mais certaines choses sont assez plaisantes, bien que vers la fin, tout cela évolue sans surprise vers un metal assez poussif.

Simon & Garfunkel

"THE COMPLETE ALBUMS COLLECTION"

Sony

Ah il nous en aura fallu, du temps pour comprendre la grandeur de ces deux-là... Ayant dégoûté à jamais avec ses tubes archi joués ("The Sound Of Silence" évoquant de mauvais souvenirs de cours d'anglais), le duo semblait rangé définitivement au rayon *bardes niais*. Et puis un jour de 2007, pour ce journal, on a écouté attentivement "The Collection", réunissant six albums pour enfin voir la

lumière. Ce nouveau coffret en ajoute cinq autres pas franchement indispensables, mais "Wednesday Morning 3 AM", "Sounds Of Silence", "Parsley, Sage, Rosemary And Thyme", "The Graduate Original Soundtrack Recording", "Bookends" et "Bridge Over Troubled Water", sortis entre 1964 et 1970, restent d'une délicatesse très recommandable. C'est un éloge de la douceur baigné dans des harmonies vocales si parfaites qu'elles peuvent éventuellement en devenir écœurantes, mais fonctionnant à plein régime à petite dose. Paul Simon était un vrai songwriter et savait ne pas surcharger ces disques typiques de leur temps, au charme délicieusement fané et suranné. Valable.

Michel Colombier

"LES ONZE MILLE VERGES-TAROT"

Music Box

Pour mieux redescendre de "Rhapsode", l'impressionnant album de Forever Pavot, il est recommandé de se plonger dans ces deux bandes originales d'obscurs nanars érotiques sortis en 1973 et 1974, signés Michel Colombier. Avec lui, c'est toujours un émerveillement : sa fantaisie, son génie, l'étendue de sa palette ne cessent de réjouir. Les titres, déjà, font rêver : comment ne pas se ruer vers "Batuccada Erotica", "Duo Des Chattes", "Strip-Tease Pour Un Japonais" ou le formidable "Tiens, Serait-Ce Du Boudin ?" ?

The best of
JETHRO TULL
performed by
IAN ANDERSON
featuring new album
HOMO ERRATICUS

AQUALUNG • BOUREE • MY GOD
LIVING IN THE PAST
LOCOMOTIVE BREATH ...

11 MAI 2015
A L'OLYMPIA
BRUNO COQUATRIX

chromatique
MUSICWAVES
ROCK&FOLK
RÉSERVATIONS www.veryshow.fr • www.olympiahall.com • Et points de vente habituels • Ligne résa : 0 892 68 33 68 (0.34€ / min)
WWW.VERYSHOW.FR
VERYSHOW Productions

Micah P Hinson
"MICAH P HINSON AND THE GOSPEL OF PROGRESS"
Talitres

Autre anniversaire : cela fait dix ans que le premier album de Micah P Hinson est sorti, et le disque conserve aujourd'hui encore toute sa splendeur. Le Texan très perturbé avait publié ce premier essai alors qu'il tentait de quitter la drogue, après avoir passé un peu de temps en prison et dormi trop souvent dans la rue. Forcément, ce n'est pas la fête du slip, mais l'intensité de ces chansons dévastées rivalise avec celles (bien que très différentes) de Townes Van Zandt. On ne peut pas dire cela de beaucoup de songwriters actuels. Un petit chef-d'œuvre, à manier prudemment.

The Afghan Whigs
"GENTLEMEN"
Sub Pop/ Elektra

De la période dite grunge, on pensait sauver les Afghan Whigs. Pour leur refus de sonner à la Black Sabbath et leur obsession pour la soul, sans parler de la voix de Greg Dulli : c'était autre

chose que celle d'Eddie Vedder. Bien entendu, on n'a pas réécouté cela depuis l'époque, et la réédition Deluxe du classique "Gentlemen" (1993) confirme certes que ce groupe était très différent des autres mais son écoute se montre très ardue vingt ans et quelque plus tard. Les gémissements douloureux de Dulli, son apitoiement permanent, la démesure très lyrique de l'ensemble et ses paroles super prétentieuses sont désormais intolérables. Rideau.

"Restless! Reckless! And Reviled!"
UNTAMED YOUTH, THE ORIGINAL REBELS OF ROCK'N'ROLL"
Famous Flames

Les enregistrements pionniers du rock and roll tombant peu à peu dans le domaine public, les débutants peuvent désormais se procurer pour une boîte d'allumettes les compilations hallucinantes — aux masterings princiers — qui n'existaient pas de notre temps. Celle-ci, réunissant trois CD bien tassés, est donc idéale pour découvrir le rock and roll fifties des origines : on y trouve non seulement tous les classiques des maîtres habituels (Eddie Cochran, Elvis Presley, Gene Vincent, Jerry Lee Lewis, Carl Perkins, Chuck Berry, Bo Diddley, Buddy Holly, Vince Taylor, Little Richard, Johnny Kidd, Johnny Burnette, Ricky Nelson, Jack Scott, etc) mais aussi, et c'est ce qui fait son intérêt, des choses plus pointues piochées des deux côtés de l'Atlantique comme Larry Williams, Billy Fury, Andre Williams, Esquerita, Eddie Fontaine, Dale McBride, Marty Wilde, Ronnie Self, Gene Summer, Gene Maltais, Peanuts Wilson, etc. Excellent travail.

The Mascots
"ELLPEE (EXPANDED EDITION)" "YOUR MASCOTS (EXPANDED EDITION)"
RPM

Gentil groupe suédois sixties, les Mascots ont connu la progression habituelle : sur leur premier album "Your Mascots", c'est une imitation réussie du british beat sous influence rhythm'n'blues, avec l'incontournable reprise de "Too Much Monkey Business", puis, un an plus tard, sur "Ellpee", le groupe s'ouvre aux guitares acoustiques, aux douze-cordes, à la fuzz, au kazoo et au psychédélisme light. Le chanteur avait une bonne voix, aucun accent, et les compositions maisons étaient plutôt très correctes, dans une

veine Easybeats/ Bee Gees des débuts, parfaitement charmante, visitant parfois un vaudeville très kinksien ("Things Are Turning Out"), outre l'influence obligatoire des Beatles. Ce n'est ni "Revolver", ni "Something Else", mais tout de même, ça ne manque pas de charme.

Johnny Horton
"THE SINGING FISHERMAN COMPLETE RECORDINGS"
Bear Family

Cette fois-ci, ils se sont encore surpassés. Les obsédés de Bear Family ont donc concocté ce coffret réunissant l'intégralité des enregistrements de Johnny Horton, le roi du *honky tonk*, le tout dans une boîte comprenant neuf CD, un livre format 33 tours signé par le spécialiste Colin Escott, et un autre reproduisant, manuscrit, le récit de la vie du chanteur par sa mère Claudia.

Dans le genre réédition super luxe, on a rarement vu pareil truc... Il y avait donc eu le *cheminot chantant* (Jimmie Rodgers), Horton sera le *poissonnier chantant*, puisqu'il avait brièvement exercé ce métier lorsqu'il s'était exilé en Alaska durant ses années de formation — ce qui lui a d'ailleurs inspiré le superbe "When It's Springtime In Alaska (It's Forty Below)", repris plus tard par Johnny Cash. Horton a composé d'autres merveilles désormais classiques, comme "The Battle Of New Orleans", "Johnny Reb", "Sink The Bismarck", "Honky Tonk Man", "I'm Coming Home", etc, mais ce qui le caractérise et en fait le chéri des rockers tient dans une particularité stylistique étonnante : à l'exception de ses ballades, le chanteur était connu pour lâcher un honky tonk flirtant ouvertement avec le rockabilly des débuts. En d'autres termes, ça dépote nettement plus que chez Hank Williams, et ses enregistrements sont vénérés par des gens aussi divers et variés que Keith Richards, Steve Earle, Jeff Tweedy ou Brian Setzer. Ce grand homme est mort des suites d'un accident de voiture en 1960, laissant derrière lui certaines des plus belles chansons country qu'on puisse rêver. Ce coffret délirant est donc le tombeau parfait : c'est sublime.

Stevie Ray Vaughan & Double Trouble
"THE COMPLETE EPIC RECORDINGS COLLECTION"
Sony

Le petit frère de Jimmie Vaughan n'était pas le pire dans le genre guitariste de blues texan. Mais quand même : quel ennui ! Broder ainsi sur la pentatonique avec une Stratocaster montée à la Hendrix (quoi d'autre ?) pendant des heures, c'est le purgatoire. SRV avait des côtés attachants : il jouait sur Fender, de la source à l'ampli, et n'avait plutôt pas mauvais goût en matière d'influences, mais il n'avait pas de voix comme d'autres n'ont pas de face, et ses solos,

invariablement, pour un genre aussi limité, provoquaient la catatonie immédiate, sauf à Montreux (les ploucs suisses), à Austin (les ploucs américains), ou chez Bowie (en reconversion plouc anglaise) période "Let's Dance". C'est l'enfer éternel du blues électrique, pire encore lorsqu'il est blanc, à une exception près : vous voulez écouter du blues moderne joué par des pots de yaourt, les chagattes ? Allez voir plutôt du côté de chez Jeffrey Lee Pierce, toutes époques confondues. PS : 10 CD remasterisés et pas un de plus, ouf... ❑

LES IMPORTS du mois

GIBERT JOSEPH

Cowboy
"5' ll Getcha Ten"
Capricorn / Real Gone Music

Dirigé par Scott Boyer et Tommy Talton, le sextet de Jacksonville est découvert par Duane Allman. La légende veut que celui-ci vienne frapper à leur porte un jour à 7 heures du matin, écoute les chansons qu'ils avaient écrites et recommande le groupe Cowboy à son label Capricorn Records. La production de plusieurs de leurs albums est confiée à Johnny Sandlin (batteur de The Hour Glass, précédent projet des frères Allman), dont ce "5'll Getcha Ten" qui fait l'objet d'une réédition cd pour la première fois depuis sa commercialisation vinyle en 1971.

L'histoire est jolie, mais la relation entre les différents musiciens est plus ancienne et explique l'implication de Duane qui était déjà intervenu sur leur premier album "Reach for the Sky". Pour "5'll Getcha Ten", Allman met les bouchées doubles: il joue un solo sur le titre "Lookin' For You" et du dobro sur "Please Be With Me". Chuck Leavell quant à lui intervient sur 6 chansons. Ces guests ne sont que la cerise sur le gâteau. Le songwriting du groupe et leur interprétation laid-back de ce répertoire enregistré entre les studios Capricorn et Muscle Shoals font de cet album le préféré de leurs fans - dont un certain Eric Clapton qui fera une reprise du "Please Be With Me" sur son album "461 Ocean Boulevard".

Ayant tourné intensivement, souvent en ouverture des Allman, Cowboy est un groupe plus aguerri et accompli que jamais et cela se reflète dans la diversité des thèmes musicaux et la richesse des harmonies vocales, entre southern country soul ("Innocence Song", "All My Friends", ...) et rocker ("Seven Four Tune").

Boyer et Talton continueront l'aventure et enregistreront deux autres albums en 1975 et 1977, tout en devenant des musiciens de sessions de la prestigieuse maison Capricorn. Ils accompagneront Gregg Allman sur sa tournée solo de 1974, qui donnera lieu au fabuleux double live "The Gregg Allman Tour".

Il semblerait que le groupe se soit récemment reformé dans son line-up original pour enregistrer un nouvel album avec Johnny Sandlin derrière la console ! Pas de date de sortie confirmée pour le moment. A suivre. L'histoire continue.

GIBERT JOSEPH

Paris St Michel • Paris Barbès • Versailles • St Germain en Laye
Orgeval • Poitiers • Chalon sur Sâone • Toulouse • Lyon • Vaux en Velin

LIBRAIRIE • PAPETERIE • MUSIC • DVD • VIDEO

PAR JONATHAN WITT

Groupes hard rock, groupes cultes

PINK FAIRIES

Si aujourd'hui Ladbroke Grove est un quartier plutôt calme et huppé de Londres, ce n'était pas vraiment le cas au cours des sixties, époque à laquelle il voit affluer speed-freaks, bikers et anarchistes. Un creuset fertile où vont naître Hawkwind, The Edgar Broughton Band mais également les légendaires Pink Fairies, dont John Lydon a souvent dit le plus grand bien.

Pour retracer la genèse rocambolesque des Pink Fairies, il faut se pencher sur l'un des personnages les plus intrigants du Swinging London : le fantasque batteur/ chanteur/ mime John Alder *alias* Twink. Issu d'une famille portée sur le classique, le jeune homme aux longs cheveux bouclés forme à vingt ans les Fairies (déjà) après avoir découvert le skiffle et le rock and roll. Il publie avec eux trois singles à tendance R&B comme l'épatante reprise de "Don't Think Twice It's All Right" (Dylan) et gagne son surnom, ses fans lui balançant souvent des lotions pour permanentes (*Twink Home Perm*). En 1965, il part à Londres et intègre The In Crowd, qui devient bientôt Tomorrow, combo psyché maudit qui se sépare en 1968 après un unique mais prodigieux 33 tours enregistré à Abbey Road (en même temps que "Sgt Pepper's..."). Twink est alors un petit marquis de l'underground londonien : on le voit fréquemment improviser, surmonté de son traditionnel haut de forme, avec Jimi Hendrix à l'UFO Club. Il est convié chez les Pretty Things, Skip Alan ayant tout plaqué pour rejoindre une mystérieuse fiancée en France. La collaboration est brève et houleuse, mais Twink participe au désormais révéré "SF Sorrow". En parallèle, John Alder a déjà commencé à travailler sur un projet solo en compagnie de Steve Peregrin Took (le partenaire de Bolan dans Tyrannosaurus Rex) et Junior Wood, ex-bassiste de Tomorrow. Par l'intermédiaire de son ami Mick Farren, la tête pensante des Deviants, il signe chez Sire. En Juillet 1969, Twink rameute en studio le patibulaire guitariste Paul Rudolf (Deviants) ainsi que plusieurs membres des Pretty Things (Wally Allen, Jon Povey, Vic Unitt et même Viv Prince). L'imposant attelage est présenté, dans les notes de pochettes, comme "The Pink Fairies Motorcycle Club And All Star Rock And Roll Band". Le disque qui en résulte demeure un instantané plutôt amusant du genre psychédélique, porté sur l'improvisation, l'amour libre ("Fluid", avec les couinements de Silver Darling) et une certaine excentricité british (la pochade "Three Little Piggies"). On y goûte l'enivrante "10 000 Words In A Cardboard Box". Après cela, Twink tente de monter Pink Fairies avec Steve Took et Mick Farren, qui vient de lâcher les Deviants — les vestes en velours rose sont déjà prêtes — mais l'affaire capote suite à un premier concert particulièrement désastreux à l'université de Manchester (les musiciens finissant nus au milieu de spectateurs abasourdis). Twink passe alors un coup de fil à une communauté de hippies nommé Family Dog et basée à San Francisco. La raison ? Le reste des Deviants y a trouvé refuge. Les trois musiciens (Paul Rudolf, le bassiste Duncan Sanderson et le cogneur Russell Hunter) rappliquent très vite et les Pink Fairies se stabilisent donc avec une formation originale à deux batteurs. Ils s'établissent dans le quartier de Ladbroke Grove et enquillent les concerts gratuits. Début 1971, ils entrent en studio pour un premier single mémorable : "The Snake" avec le manifeste proto-punk "Do It" en face B. Un long format est ensuite gravé, les cent premiers exemplaires paraissant en vinyle rose : "Never Never Land". Cet album précurseur propose plusieurs titres de haute volée, comme l'incisive "Teenage Rebel" et le rave-up de dix minutes "Uncle Harry's Last Freakout", tentative space-rock gavée de wah-wah, de riffs rageurs, de roulements de toms exaltés. Entre hard rock de motard, psychédélisme évanescent et intuitions punk, ce "Never Never Land" révèle le talent bouillonnant du Canadien Paul Rudolph, soliste magmatique, tendance hendrixienne.

Malgré cette indéniable réussite, le lunaire John Alder annonce rapidement à ses camarades qu'il décampe pour le Maroc. Les autres décident de continuer en trio, avec l'aide occasionnelle de l'ancienne fine lame des Move, Trevor Burton. Un excellent second album est mis en boîte en février 1972. Les *Fées* usinent des boogies d'exception ("Portobello Shuffle", "Right On, Fight On") marqués par un duel au sommet entre Rudolf et Burton, au style plus limpide. On note également deux lourdes reprises : "I Saw Her Standing There" des Beatles et une version démente de "Walk, Don't Run", ruisselante de lacérations électriques.

"What A Bunch Of Sweeties" obtient un certain succès (n° 49 dans les classements anglais), ce qui entraîne une longue tour-née lors de laquelle Paul Rudolph claque la porte, reprochant à ses acolytes leur consommation effrénée de drogues "*psychédéliques*". Il remplacera plus tard Lemmy comme bassiste au sein de Hawkwind. Sur les conseils de Mick Farren, deux bretteurs sont recrutés : d'abord Mick Wayne (rapidement remercié), puis Larry Wallis, ex-UFO. C'est à lui qu'on doit la quasi-totalité de leur troisième long format, "Kings Of Oblivion", bon mais sans plus. Une galette à l'écriture sans doute plus consistante, plus classiquement hard rock (la foudroyante ouverture "City Kids", "Chambermaid"), lorgnant souvent vers le heavy prog ("Where's The Fun Begin").

Russell Hunter y tempête à souhait tandis que Larry Wallis guerroie vigoureusement (l'instrumentale "Raceway") pour faire oublier son prédécesseur. Mais cet assemblage de soiffards ne pouvait décemment s'inscrire dans la durée. En 1975, Wallis rejoint Lemmy qui vient de lancer un certain bolide nommé Motörhead, signifiant bien-tôt la fin de Pink Fairies. Deux réunions nota-bles auront lieu : la première dès 1975 pour un concert mémorable à la Roundhouse avec la formation d'origine renforcée par Wallis (un témoignage brûlant est paru en 1990). La seconde en 1987 pour l'oubliable "Kill 'Em And Eat 'Em", sans Rudolph cette fois, parti exercer dans le noble commerce de la bicyclette. Quant à Twink, après avoir tenté de faire revenir Syd Barrett (dans Stars), il a poursuivi dans le milieu musical et est aujourd'hui retourné au Maroc, où il planche sur le successeur de "Think Pink".

L'ALBUM COLLECTOR DU GROUPE MYTHIQUE DE HEAVY METAL

Dans les coulisses de METALLICA

Ce livre coffret contient tout ce que vous devez savoir sur le groupe Metallica. Le groupe qui a réinventé le Heavy Métal.
Revivez son histoire à travers, ses concerts, ses tournées, à travers des documents exclusifs et son lot de flyers, d'affiches, de tickets, de pass et de posters fidèlement reproduits à l'identique des originaux.

Ecrit par Jerry Erwing,un journaliste rock reconnu, grand fan de Métal, qui travaille aujourd'hui pour Classic Rock et Prog, ainsi que pour Metam Huymmer, Maxim, Vox, Stuff et Bizarre Magazine.

NOUVEAU

Commandez-le sur :
boutique.editions-lariviere.fr

COMMANDEZ MAINTENANT

A retourner aux : **EDITIONS LARIVIÈRE - VPC - 9, allée Jean Prouvé - 92587 CLICHY Cedex**
Pour commander par téléphone : **01 47 56 54 00**

❑ Oui, je commande « **Dans les coulisses de Metallica** »
pour 48,65 € (soit 35 € + 13,65 € de port)
Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière**
❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020
❑ CB N° :
Expire : 3 derniers chiffres au dos de votre carte :
Signature et date obligatoires VROFHD4

Email : .....@.....
Nom :
Prénom :
Adresse :
CP : Ville :
Pays : Tél. :

❑ Oui, Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Larivière à mon adresse courriel
Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci après ❑

Vinyles

PAR ERIC DELSART

Tout a été dit

Rééditions, nouveautés et 45 tours : le point sur les meilleures galettes microsillon du moment.

Rééditions

BOB DYLAN AND THE BAND

"The Basement Tapes Raw"

Columbia/ Sony Legacy

Tout a été dit concernant la réédition tant attendue des fantasmagoriques séances enregistrées par Bob Dylan et The Band lors de l'exil du chanteur à Woodstock en 1967, mais il convient de s'arrêter un instant sur la version vinyle de l'affaire. "The Basement Tapes Raw" propose le meilleur de ces enregistrements sur trois disques (accompagnés de deux CD). Le tout est réalisé de façon magnifique, avec un packaging qui s'inspire des acétates de l'époque et plonge l'auditeur dans le contexte dans lequel ces chansons ont été conçues. Le livret épais qui accompagne le tout est empli de photos inédites et d'un texte éclairant. A la différence de nombre de ses congénères, Bob Dylan ne s'est pas fichu de ses fans.

THE GUN CLUB

"Fire Of Love"

Porterhouse

Souvent piraté ou publié dans des versions louches, le premier album du Gun Club — une des pierres angulaires du rock contemporain, une référence pour quiconque s'intéresse de près ou de loin à la fusion du punk et du blues — posait problème en vinyle car aucune version ne paraissait fiable. Il se pourrait bien que Porterhouse vienne de mettre fin à cet épineux problème avec cette réédition faite à partir des bandes originales. Le son est magnifique et les hymnes décharnés que sont "She's Like Heroin To Me" ou "Jack On Fire" plus flippants que jamais.

THE CRAMPS
"Smell Of Female", "A Date With Elvis", "Rockin' n' Reelin' In Auckland New Zealand XXX", "Stay Sick !", "Look Mom No Head !", "Big Beat From Badsville", "Fiends Of Dope Island"
Vengeance

Ces dernières années, on a vu ressurgir dans les bacs à vinyle, de façon plus ou moins officielle, les disques des Cramps. Afin de proposer une version définitive de l'œuvre créée avec Lux Interior, Poison Ivy a exhumé Vengeance, label sur lequel les Cramps avaient publiés leurs premiers singles, afin de redonner vie au catalogue du groupe. Les albums — à l'exception des deux premiers, dont les droits sont toujours détenus par IRS et "Flamejob" qui appartient à Epitaph — sont de retour, sur vinyle de couleur et avec bons de téléchargement offerts. "Stay Sick !" et "Fiends Of Dope Island" ont au passage droit à de nouvelles pochettes. Notons pour les complétistes que Big Beat vient de rééditer par ailleurs le rarissime EP de 1992 "Blues Fix" sur vinyle 25 cm.

THE WEDDING PRESENT
"George Best", "Tommy", "Mini", "Saturnalia"
Demon

Alors qu'une luxueuse campagne de rééditions vient de sortir en CD (avec DVD et bonus à gogo), The Wedding Present n'oublie pas le vinyle en rééditant quatre de ses albums à partir des bandes originales remasterisées. L'EP "Mini" reprend son format d'origine 25 cm, tout comme l'album "Saturnalia" qu'on retrouve en superbe disque double 25 cm. "George Best", le disque le plus connu de ce groupe phare de la scène indépendante anglaise de la fin des années 80, propose un contenu à la hauteur de sa pochette magnifique qui, à elle seule, mérite l'achat.

SLEATER-KINNEY
"Sleater-Kinney", "Call The Doctor", "Dig Me Out", "The Hot Rock", "All Hands On The Bad One", "One Beat", "The Woods"
Sub Pop

Le coffret limité contenant les sept albums vinyle de Sleater-Kinney a été épuisé en un temps record mais — pas de panique — chacun de ces albums est désormais disponible à l'unité (sur vinyle noir cependant, quand le coffret proposait une farandole de disques colorés). Remasterisés à partir des bandes originales, les albums des punk rockeuses les plus viscérales des années 90 sonnent admirablement bien. De leurs premiers coups d'éclats ("Call The Doctor" en 1996, "Dig Me Out" en 1997) au tardif "The Woods", rien ici n'est à jeter dans cette discographie exemplaire.

THE AISLERS SET
"Terrible Things Happen", "The Last Match", "How I Learned To Write Backwards"
Slumberland/ Suicide Squeeze

Méconnu au regard de son talent immense, The Aislers Set peut être considéré comme le pendant West Coast de Belle & Sebastian. Les deux groupes — contemporains — ont en effet développé une approche similaire sur leurs premiers albums : mélodies douces, chant susurré, approche lo-fi amateuriste. Les trois albums du groupe, publiés entre 1998 et 2003, sont magnifiques, on recommande en particulier "The Last Match", empli de pépites pop ("Chicago New York", "Lonely Side Of Town").

RON WARREN GANDERTON & SOUND CEREMONY
"Guitar Star"
One Kind Favor

C'est le disque étonnant du mois. Ron Warren, chanteur mal luné à mi-chemin entre Kim Fowley et Jonathan Richman, crache sa bile sur ces 14 titres sortis d'on ne sait où. La pochette annonce 1973, mais c'est plus probablement en 1978 qu'a été conçu cet album malade où Ganderton, devant des arrangements spartiates, déblatère en boucle *"I'm a guitar star"* comme un mantra. Le solo qui s'ensuit au milieu du chaos lo-fi vient pourtant le prouver : ce chanteur canadien nihiliste a du talent. Cet album obscur fraîchement réédité lui apportera-t-il enfin reconnaissance ? On en doute, mais l'expérience est fascinante.

EDDIE BOYD
"7936 South Rhodes"
Music On Vinyl

C'était courant à l'époque : en 1968 le bluesman Eddie Boyd fit un détour par Londres pour y enregistrer avec un jeune groupe. Son choix se porta sur Fleetwood Mac, alors mené par Peter Green. De ces séances est né "7936 South Rhodes", disque introuvable en vinyle depuis des années. Un album d'une beauté sereine, qui vaut surtout pour la présence du groupe anglais, mais témoigne de la classe de son auteur.

Photo Bruno Berbessou

Nouveautés

THE FROWNING CLOUDS
"Legalize Every Thing"
Saturno

Les observateurs attentifs de la bouillonnante scène psychédélique australienne le savent depuis longtemps : The Frowning Clouds n'ont rien à envier à Pond ou King Gizzard en matière de rock lysergique. Plus versés dans les années 60 que leurs congénères, les hommes de Geelong poursuivent avec "Legalize Everything" leur quête sonique vers un idéal freakbeat, quelque part entre The End et Tomorrow. Une belle réussite.

SKATEGANG
"Freya Police"
Requiem Pour Un Twister/ Gone With The Weed

Publié en 2013 sur cassette, le premier mini-album des Parisiens de Skategang voit enfin le jour sur vinyle. Au programme, un punk mélodique teinté de power pop, dans la lignée de maîtres tels que les Buzzcocks et de malfaiteurs actuels tels que Bad Sports. Rapide, efficace et nerveux. On prend !

TY SEGALL
"Singles 2"
Drag City

Le problème avec un mec prolifique et dispersé comme Ty Segall, c'est qu'on a du mal à suivre toutes ses pérégrinations, et encore moins à se procurer tous ses disques. La compilation "Singles 2", centrée sur ses activités obscures des années 2011-2013, témoigne du fait que le chanteur garde toujours un pied dans le garage et le lo-fi. Pour fans avertis !

45 tours

THE BLACK EXPLOSION
"Doomsday Blues"
Longfellow Deeds

Paru à l'origine pour le Record Store Day, ce single des Scandinaves Black Explosion a resurgi à l'occasion du Black Friday. Publié sur vinyle bleu, ce single contient un superbe poster et offre sur ses deux faces un concentré de blues heavy qui lorgne vers le space-rock. Un intermède idéal avant le troisième album du groupe.

PAR PHILIPPE MANŒUVRE

Sortir la baïonette

BOB DYLAN

"The Freewheelin' "

Columbia

PREMIERE PARUTION 27 MAI 1963

Photo Don Hunstein/ Sony Music

Bob Dylan a publié son premier album en mars 1962 et les ventes sont restées confidentielles (4000 exemplaires). Il faut tout l'entregent de son producteur, le légendaire John Hammond, pour obtenir de Columbia l'autorisation d'un deuxième disque. Dans les couloirs, on parle de "*la folie de Hammond*".

Certes Bob Dylan est déjà un remarquable performer (mais il y en a beaucoup d'autres au Village). Ses apparitions dans les clubs folk de New York attirent une petite coterie. Très vite, la presse a reconnu son talent. Mais comment transposer l'irruption de ce personnage atypique en microsillon ?

Rarement dans toute sa carrière, Dylan travaillera autant sur un album. Les séances sont nombreuses : par quatre fois, à partir d'avril 1962, Dylan retourne avec sa guitare aux studios Columbia. Inlassablement, il enregistre de nouvelles chansons, les teste. Les treize titres retenus au final changent, le chanteur ne craint pas de revoir sa copie. A l'arrivée, un disque exceptionnel. Le début d'une aventure. On découvrira plus tard que sur les treize titres, neuf ont été enregistrés en une seule prise.

Avec cet album unique, Dylan réussit des choses fondamentales et d'abord *il impose l'idée d'une filiation.* Celui qui se présente comme le fils spirituel de Woody Guthrie a étudié, appris et ressassé des années durant le langage des chansonniers, bluesmen, inconnus de la culture musicale populaire américaine. En offrant à Dylan le premier album de Robert Johnson, le producteur John Hammond scelle le destin de son protégé. Au départ, "Freewheelin' " devait s'intituler "Bob Dylan's Blues". Dylan reprend ici deux standards classiques (et en fait s'inspire de beaucoup d'autres).

C'est cela, la force de Bob Dylan 1962 : se faufiler avec rouerie entre les styles, piquer une phrase chez Hank Williams, une expression chez Robert Johnson, coller le tout sur une vieille mélodie de ballade anglaise. D'où pour les auditeurs l'impression que cette voix juvénile arrive de très loin, d'un temps immémorial. Il confirmera au LA Times : "*J'ai écrit 'Blowin' In The Wind' en dix minutes. C'est dans la tradition folk : on prend ce qui a été transmis.*"

La voix de Dylan est singulière, diatonique, elle explose enfin sur ce projet. Concernée, ironique ou prophétique, insistante, elle annonce des choses totalement nouvelles pour la musique. Cette voix de Dylan, toujours juste, va tout naturellement *parler* à une génération.

Il faut dire que Dylan écrit soudain des morceaux qui vont compter pour un très grand nombre de gens. Premier de tous : "Blowin' In The Wind". Avec cette chanson, Dylan invente un nouveau langage pop branché, universel, global, comparable à celui que les Beatles initient de leur côté. Grand écrivain moraliste, non content de brosser un tableau, Dylan s'autorise à *sortir la baïonnette* et planter le fer au centre de la cible. Déjà ses cinglantes tirades beatnico-universitaires annoncent Mai 68.

En 1962, Dylan vit avec la jeune damoiselle sur la pochette, Suze Rotolo. Eperdument amoureux, il sait que cette fille de syndicalistes est naturellement engagée. Suze lui apporte sa conscience de classe.

Et de précieux conseils : sous influence, Dylan s'impose comme *un chanteur engagé* et même bientôt *porte-parole d'une génération*. Mais ce rôle de procureur et cette vision en rouge et blanc, déjà, gênent le jeune homme qui va repasser le bébé contestataire à Joan Baez et Pete Seeger.

Dylan veut que ce *toujours difficile second album* soit monumental. Alors il ose tout : chansons engagées, chansons d'amour, chansons prophétiques et premières sorties également de son humour surréaliste, tordu. "*Je vais faire l'amour à Liz Taylor/ Et en causer à Richard Burton*", ose-t-il.

Après des mois de travail solitaire, il est invité à séjourner à Londres, pour tourner une panouille dans une dramatique de la BBC. Dylan profite de sa visite britannique pour infiltrer la scène folk locale et rapporter d'Angleterre de nouvelles compositions qui remplaceront notamment un blues anti-extrême droite ("Talkin' John Birch Society Blues").

Ce qui frappe, c'est la vitesse à laquelle Dylan avance, évolue. Plus il enregistre, plus la substance des premières séances semble datée.

On trouve au final sur ce disque incroyablement varié (sorti en France sous le titre "En Roue Libre") quatre hits certifiés. "Blowin' In The Wind" est le plus fort. Immédiatement repris par Peter Paul And Mary, il restera cinq semaines numéro un, preuve instantanée que Dylan peut composer pour d'autres.

Mais d'autres morceaux montent très haut : "Girl From North Country" (qui obsèdera les dylanologues de tout poil des années durant car, enfin, qui était "*cet amour premier au pays resté*" ?). "Masters Of War" (belle attaque des marchands de canons), "Don't Think Twice It's Alright" (rumination d'amoureux déçu) et surtout "A Hard Rain's A-Gonna Fall".

Le 22 octobre 1962, une nuit durant, la planète attend le grand déferlement de missiles nucléaires, le big one, *la fin du monde*. Kennedy et Khrouchtchev sauront raison garder, mais le jeune poète tire de l'expérience un texte prophétique : "*J'ai rampé sur six autoroutes craquelées/ Diamants océans morts/ Bouche de cimetière/ Marteau ensanglanté/ Poète qui meurt dans le ruisseau/ Un clown crie dans la rue/ Un enfant près d'un poney mort/ Homme blanc sur chien noir/ Jeune femme le corps incendié/ Le visage des bourreaux est toujours caché/ C'est une dure pluie qui va tomber*" (traduction Jean-Michel Varenne, Seghers).

Dylan confiera au critique Nat Hentoff : "*Je pensais mourir comme tout le monde. Chaque phrase de cette chanson pourrait être la première phrase d'une autre chanson. Ce sont toutes les chansons que je n'aurais pas eu le temps d'écrire si les missiles étaient tombés.*" Ce thème de l'Apocalypse selon Dylan sera récurrent dans tous ses disques, jusqu'à nos jours.

Par cet album étonnant qui arrive exactement huit ans après les débuts d'Elvis et alors que du côté de Liverpool des choses *fabuleuses* se préparent, Bob Dylan greffe un cerveau sur le corps de Frankenstein du monstre teenage rock'n'roll. Et maintenant, les rockers pensent... ❑

Qualité France

par H.M.

Groupes en activité

L'autodéfinition est un exercice obligé pour la plupart des groupes en activité : il est indispensable d'entrer dans des cases qui attireront l'attention du public et des tourneurs concernés. Quand on œuvre dans un genre précis, l'entreprise est aisée, mais elle se complique et peut virer au casse-tête

Face à la nouvelle domination anglophone dont témoigne cette rubrique depuis quelque temps, **Cabadzi** oppose la fièvre poétique francophone qui caractérise son second album (depuis ses débuts en 2009). Ce quatuor nantais définit sa musique comme un *"joyeux bordel qui se fout des codes et des cadres"* et ce n'est pas de la publicité mensongère : sous un packaging somptueux, une luxuriance musicale d'obédience slam/ rock/ hip-hop sert de tremplin au flow d'une parole affûtée qui fait mouche sur des titres comme "Le Bruit Des Portes" ou "Cent Fois" *("Des Angles Et Des Epines", Cabadzi ✆ 07.60.50.38.39, distribution L'Autre Distribution/ Believe).*

Après deux albums, le quintette anglophone de Caen **Bow Low** (en piste depuis 2007) ajoute un nouvel EP quatre-titres à sa discographie. Bousculant les genres entre rock, pop et new wave, il parvient à concocter des morceaux qui surprennent et s'incrustent : il s'appuie aussi bien sur une rythmique jungle, que sur un appel à la danse funky ou sur des effluves synthétiques des années 80, il fait preuve d'une élégance classieuse, à l'instar de la voix moelleuse, mais préserve son aspect imprévisible à travers les flambées soudaines de guitare abrasive *("Happy Hunting Undergrounds", The Fucking Teuf Label ✆ 06.88.35.97.44, distribution Because).*

En activité depuis 2012 du côté de Vendôme, **Ropoporose** est un duo multi-instrumentiste juvénile et familial avec frère (batterie, guitare, chœurs) et sœur (chant, guitare, claviers, percussions). Le premier album (anglophone) est porté par une fraîcheur qui va de pair avec un culot monstre : il en faut pour assumer avec autant de naturel des tendances à se balader sans contraintes entre une pop harmonieuse et des expérimentations noisy ou des poussées très rock *("Elephant Love", Yotanka ✆ 06.10.18.24.70, distribution Differ-Ant).*

Créé en 2012 à Paris, **Mallory** réunit quatre adeptes d'un rock qui plonge ses racines du côté des Doors ou de Led Zeppelin. Le second album anglophone s'ouvre sur un rock reptilien qui séduit et donne envie d'en découvrir plus ("Awake"). La suite permet au quatuor d'intensifier sa force de frappe ("Big Nails") ou de ralentir le tempo (à l'occasion de ballades ténébreuses) sans rien renier de l'énergie débridée qui constitue sa raison d'être : il sait cultiver les atmosphères lourdes et oppressantes *("2", Mallory ✆ 06.12.72.24.81).*

si des influences variées se télescopent. Constat en guise de lot de consolation : tous les groupes marquant y ont eu droit, jusqu'au jour où leur nom est devenu une référence à lui tout seul. On peut souhaiter un tel retournement de situation aux huit sélectionnés du mois parmi les trente-neuf arrivages à la rédaction.

Les **7 Weeks** ne sont que quatre et viennent de Limoges où ils officient depuis plus de sept ans. Leur nouvel EP (après deux albums) débute par les turbulences sonores plombées de "My Own Private Limbo" avant les accents plus pop et plus enjoués de "Sparks". Au stoner rock, ils empruntent le goût de l'uppercut sonore bien ciselé, au post-rock l'attirance pour des atmosphères déstructurées et des ruptures de ton, et leur passion pour un son massif fait le lien entre les deux *("Bends", Klonosphere ✆ 06.85.06.34.52, distribution Season Of Mist/ The Orchard/ Believe).*

Comment ne pas succomber au charme de la voix androgyne de **Fiona Walden**, qui joue également de la guitare et du piano ? Le nom de la chanteuse est également celui d'un duo (avec guitariste programmateur) dont le premier EP quatre-titres cultive encore des relents electro peu originaux mais largue les amarres pour un country-rock anglophone roots aux accents western envoûtants, notamment sur le superbe "Wanted" ou le lancinant "Johnny". Le chant, bluffant de professionnalisme et de naturel, sait titiller l'émotion au diapason des orchestrations et de la production *("Wanted", RTSL Music ✆ 06.60.41.81.97).*

Avant d'officier en solo, **Sage** a connu le succès il y a quelques années avec Revolver. Profitant d'une pause à durée indéterminée, il en profite pour développer une fibre intimiste qui correspond à sa passion pour une pop raffinée et nourrie de ses multiples influences classiques. Les quatre mélopées anglophones, placées sous l'ombre tutélaire de Neil Young, prennent leur envol grâce à sa voix de tête qui cultive son élégance vocale avec l'application d'un dandy *("In Between", Labelgum/ Green United Music ✆ 01.42.58.42.90, distribution Pias).*

Fondé à Rennes en 2010, **In A Nutshell** sort son premier album anglophone après trois EP de mise en bouche. Le début, plutôt atmosphérique tendance bruitiste, est un trompe-l'œil puisque la machine s'emballe rapidement et dépote un rock offensif en adéquation avec le projet de ce quatuor qui s'imagine à la croisée des chemins entre Foo Fighters et Queens Of The Stone Age. La suite alterne déflagrations offensives et éclaircies de néo-ballades au bord du pétage de plombs, dans une lignée grunge qui doit beaucoup à Nirvana *("Quandary", Tomahawk ✆ 06.19.82.12.80).* ❑

Beano Blues

PAR CHRISTIAN CASONI

BLIND LEMON JEFFERSON

LEMON HENRY JEFFERSON

1893 (Texas) - 1929 (Illinois)

Lemon a 35 ans quand il trépasse mi-décembre, en l'an 1929, alors qu'un blizzard est en train de congeler Chicago. Ou pas. Mais les raconteurs préfèrent l'histoire du citron givré. Il sort d'une fête, se perd et meurt de froid dans la rue. Il meurt de froid, mais il attendait son chauffeur (Lemon vend assez de disques pour se payer une guimbarde et un type pour la conduire). Le chauffeur plie la guimbarde et se tire sans réclamer ses gages, laissant le boss dans les vapes. Lemon sort d'une fête et se fait descendre par un voleur. Un témoin le voit pourtant faire une crise cardiaque en plein gig. Le constat de décès, retrouvé il y a quelques années, invoque effectivement la crise cardiaque. Lemon est un immense caramel de gnôle, l'obésité et l'alcoolisme offrent de belles perspectives à l'infarctus. Le Wortham Journal, qui annonce sa mort et le retour de son corps au Texas pendant le réveillon, relaie la thèse de l'infarctus. On notera plus tard que son chant se fissurait déjà sur "See That My Grave Is Kept Clean" (1928), raccord avec l'oracle des paroles, comme s'il avait eu la prémonition de ce qui lui arriverait l'année d'après. Dallas fait sa rage de dents en bas d'Elm Street et de Central Track, une avenue couturée par une voix ferrée. Ici, le crime s'appelle Deep Ellum. Lemon est une grosse attraction dans ce quartier qui prospère avec les dollars de la misère et toutes sortes de gaîtés coupables. On entend de loin monter sa voix aiguë, solidement timbrée. Il a élu domicile à Dallas au début des années 1910 et s'est trouvé un guide qui a du répondant : Leadbelly. Ils font équipe jusqu'en 1918, quand Leadbelly est inculpé de meurtre. Lemon aura d'autres guides qui avaient besoin de perfectionner leur jeu, T-Bone Walker, Lightnin' Hopkins et Josh White. Ça vaut le coup de le suivre quand il joue dehors, la foule le douche de pourboires. Un quart en fer blanc fixé au manche de sa guitare, il entend tinter les thunes et jette les petits sous qui ne sonnent pas assez lourd. Au toucher, il identifie la valeur d'un talbin et ne se laisse jamais refiler un dollar quand il en attend dix. Ashford est un distributeur en cheville avec Paramount. Il fait son beurre dans le disque et les phonos, à l'angle d'Elm et de Central. Son employé Sam Price, future vedette du piano, l'invite à présenter Lemon à Paramount. En 1925 le blues est encore un truc de femme. Quels hommes ont alors enregistré ? Sylvester Weaver ? Papa Charlie Jackson ? Lonnie Johnson ? Le label du Wisconsin loue des studios à Chicago, matériel dernier cri, microphone et gravure électrique. Lemon commence par deux gospels qu'il signe *Deacon LJ Bates*, il ne veut pas mélanger les torchons du diable avec les serviettes du bon Dieu. Mais le premier 78 tours que Paramount commercialise est un disque de blues. "Dry Southern Blues"/ "Booster Blues" tombe chez les détaillants durant l'été 1926, *"une bombe discographique"*, dira Son House. Le deuxième ("Got The Blues"/ "Long Lonesome Blues") rapporte encore plus gros. Encadré par Mayo Williams qui lui trouve également du casse-pattes et des filles, Lemon devient la première étoile du country-blues, une tendance aussi frénétique que brève puisqu'elle sera tout de suite fauchée par la crise. Tout ce que Lemon lance retombe en dollars, aucun bluesman dit rural ne vendra autant que lui, aucun ne sera plus célèbre. Paramount sort un Blind Lemon par mois, exploitant même les prises alternatives. Une centaine de faces sont gravées entre 1926 et 1929, un gros songbook pour la multitude noire et blanche d'après la récession, blues, gospel et country : "Corinna Blues", "Jack O'Diamonds", "Broke And Hungry", "Rabbit Foot Blues", "Easy Rider Blues", "Hot Dogs" ou "One Dime Blues". "See That My Grave Is Kept Clean" et "He Arose From The Dead" se vendent sous le vertueux pseudonyme de *Deacon LJ Bates*. Tout cela chez Paramount, à l'exception d'une incartade OKeh à laquelle Mayo Williams met vite bon ordre. OKeh n'aura sorti qu'un 78 tours, mais c'est un copeau de cire pour l'éternité : "Black Snake Moan"/ "Match Box Blues". A Jackson, on encense Tommy Johnson parce qu'il peut jouer des chansons de Blind Lemon. De son vivant déjà, Lemon fait fantasmer les guitaristes. A une époque où le disque et la radio n'ont pas encore sédimenté le jeu des musiciens, le premier qui parle a raison. Lemon lègue ainsi une marqueterie de plans, sans réelle patte du fait de leur disparité (difficile de remonter la capillarité des origines), un superbe jeu d'accompagnement qui voyagera partout en pièces détachées, boogie-woogie dans les graves, contretemps de walking basses comme dans "One Dime Blues", pickings enveloppants dont se décrochent parfois des phrases en escalier... Mance Lipscomb, songster texan, raille son inaptitude à faire danser les gens, mais Lemon n'en est plus là, il refuse de jouer les entertainers, il veut qu'on l'écoute. Le premier qui avait parlé était un styliste. ☙

Photo Hulton Archive/ Getty Images

Cordially Yours
Blind Lemon Jefferson

Erudit Rock

PAR PHILIPPE THIEYRE

Cher Erudit...

Cher Erudit, j'aimerais bien savoir d'où vient la photo sur la pochette du premier album de Black Sabbath, pourquoi Tony Iommi joue avec Jethro Tull en 1968 au Rock'n'roll Circus et aussi avoir un rappel de la chronologie et de la discographie du groupe.

■ MICHEL, Alès (30)

La pochette du premier album de Black Sabbath, sorti le 13 février 1970, deviendra un emblème du style gothique, une référence pour des centaines de musiciens adeptes du metal et du gothique jusqu'à nous jours. La photo a été prise à la fin de l'automne sur les bords de la Tamise au moulin à eau de Mapledurham, village de la région d'Oxford en Angleterre. Ce site a également été utilisé pour des tournages de films ou de séries TV, notamment lors d'un épisode d' "Inspecteur Barnaby". Les couleurs de la photo ont été retravaillées pour donner un aspect plus mystérieux et lugubre à l'ensemble. Quant à la jeune femme revêtue d'un long manteau noir, c'est un modèle qui est resté anonyme. Cette époque, le début des années 1970, est d'ailleurs un véritable âge d'or de l'art de la pochette de disques. Dans une période de croissance et de grande prospérité pour les maisons de disques, celles-ci ne lésinaient pas et offraient aux designers des pochettes ouvrantes pour exprimer au mieux leurs talents. A l'intérieur de "Black Sabbath", sur un fond noir, est imprimé un poème dans une croix de saint Pierre, fréquemment considérée comme symbole de l'antichristianisme ou du satanisme. Les musiciens n'avaient pas, sur le moment, apprécié cette symbolique les affublant d'une étiquette qui ne leur correspondait pas réellement, même si les textes font, en grande partie, référence aux démons, à l'occultisme ou à HP Lovecraft.
Noter que, dans les crédits, le prénom d'Osbourne est écrit *Ossie* et non Ozzy.
Le concepteur de cet emballage remarquable est **Marcus Keef** ou simplement Keef. Né en 1947, le photographe Keith Stuart MacMillan *alias* Marcus Keef a réalisé de très nombreuses pochettes entre 1968 et 1976, utilisant régulièrement la solarisation et la déformation des couleurs, avant de se tourner, à partir de 1977, vers la vidéo, notamment pour Kate Bush, puis, au milieu des années 80, vers la télévision. Il a collaboré avec plusieurs maisons de disques dont RCA (et son sous-label Neon), CBS et Mercury, pour qui il réalisa la fameuse pochette de "The Man Who Sold The World" avec David Bowie posant en robe d'homme, mais son nom est d'abord associé à celui de Vertigo, sous-marque de Philips créée en 1969 pour promouvoir le rock progressif. En réalité, sous cette appellation sont regroupés des artistes et des groupes émergents considérés comme commercialement marginaux. D'ailleurs, à l'origine, la musique de Black Sabbath, comme celle d'Uriah Heep sur le même label, était alors présentée comme du blues progressif. Parmi les œuvres les plus marquantes de Keef, outre les trois premiers Black Sabbath, figurent : "Valentyne Suite" de Colosseum, premier album estampillé Vertigo en novembre 1969 ; le premier opus de Rod Stewart en solo, "An Old Raincoat Won't Ever Let You Down" avec Martin Pugh de Steamhammer à la guitare ; "From Home To Home" de Fairfield Parlour ; "Affinity" unique et superbe production du groupe éponyme ; "Volume Two" du Manfred Mann Chapter Three ; "Act One" de Beggars Opera ; "Gasoline Alley" deuxième album de Rod Stewart, un de ses meilleurs ; "Asylum" de Cressida ; "Local Anaesthetic" par Nirvana (premier du nom) ; "Moonshine" de Legend, la formation de Mickey Jupp.
Les membres de **Black Sabbath** sont tous les quatre originaires des quartiers ouvriers de Birmingham. A 17 ans, alors qu'il se consacre déjà à la guitare, Anthony Frank Tony Iommi (né le 19 février 1948) se coupe le bout de deux doigts de la main droite. Etant gaucher, il songe d'abord à abandonner toute ambition musicale, avant de trouver une astuce pour continuer dans les meilleures conditions possibles. Il se confectionne deux dés en plastique recouverts de cuir qu'il place sur ses doigts abîmés tout en utilisant des cordes de banjo, plus souples, et en s'accordant trois demi-tons plus bas que ce qui est en général utilisé. En conséquence, Iommi créera un son nouveau, lourd et puissant, qui donnera toute son originalité à Black Sabbath, puis au heavy metal. Après des premiers essais au sein de formations locales de blues-rock, il rejoint les Rest dont le batteur et chanteur est Bill Ward (né le 5 mai 1948). Iommi et Ward se retrouvent en 1968 dans Mythology, qui se sépare en juillet après une arrestation pour possession de cannabis. Le guitariste et le batteur s'associent alors avec le chanteur qui avait fréquenté la même école que Tony Iommi, John Michael Ozzy Osbourne (né le 3 décembre 1948) et un bassiste influencé par Jack Bruce, Terence Michael Joseph Geezer Butler (né le 17 juillet 1949), ces deux derniers venant d'un autre groupe de Birmingham, Rare Breed. Après le bref passage de deux autres musiciens, le quatuor prend le nom de Polka Tulk Blues Band très vite raccourci en Polka Tulk, puis d'Earth. Mais fin 1968, après une audition, Iommi est engagé par Jethro Tull pour remplacer Mick Abrahams en désaccord avec l'orientation musicale prise par le flûtiste et chanteur Ian Anderson.
Après un nombre restreint de répétitions, Jethro Tull est invité par les Rolling Stones à se produire le 11 décembre à leur **"Rock And Roll Circus"**, par ailleurs, dernière apparition publique de Brian Jones avec les Rolling Stones. Le groupe y interprète deux morceaux, "A Song For Jeffrey" et "Fat Man" supprimé au montage. En réalité, seul Ian Anderson interprète, les autres musiciens se contentant de faire semblant de jouer en suivant le play-back. Finalement, si Tony Iommi a appris à travailler et organiser des répétitions de manière professionnelle, il préfère revenir vers Earth, laissant la place à Martin Barre.
En août 1969, après plusieurs concerts sous ce nom, Iommi et ses camarades s'aperçoivent qu'une autre formation s'appelle Earth, celle du guitariste pedal-steel Glenn Ross Campbell, alors en transit entre la séparation de Misunderstood et la création de Juicy Lucy. Cet Earth-là se fera surtout remarquer par son second 45 tours sur CBS incluant le superbe morceau

psychédélique, “Resurrection City”. Après avoir enregistré des démos restées sans suite, Earth de Birmingham décide donc de changer de patronyme et de prendre celui d’un film d’horreur de 1963 réalisé par un spécialiste du genre, Mario Bava, avec l’acteur Boris Karloff, Black Sabbath. Ce nom convient parfaitement aux atmosphères sombres et aux références à l’occultisme que le groupe veut développer dans ses paroles, sa musique étant toujours basée sur un blues-rock qu’il va accommoder à sa façon. “Black Sabbath” (Vertigo UK 70). Si ce formidable premier album, pratiquement fondateur du heavy metal et du gothique, est un succès populaire, se classant dans les charts britanniques et américains, les commentaires de la plupart des rock-critics sont plutôt négatifs, voire méprisants pour ce *rock prolétarien*, comme ils le seront quelques mois plus tard pour Uriah Heep. A l’exception d’ “Evil Woman” et de “Warning” incluant un solo à la Led Zeppelin, les titres sont signés collectivement par les quatre musiciens. “Paranoid”, avec “War Pigs”, “Hand Of Doom”, deux morceaux antimilitaristes, “Iron Man” et “Electric Funeral” (Vertigo UK 70) ; “Master Of Reality”, avec “Into The Void” (Vertigo UK 71) ; “Vol 4”, avec “Supernaut” (Vertigo UK 72) ; “Sabbath Bloody Sabbath” (Vertigo UK 73) ; “Sabotage” (Vertigo UK 75) ; “Technical Ecstasy” (Vertigo UK 76). Fin 1977, remplacé par Dave Walker, de Savoy Brown, après avoir quitté le groupe pour un projet solo, Ozzy Osbourne décide de revenir pour l’enregistrement du nouvel album : “Never Say Die !” (Vertigo US 78) ; “Live At Last...” (Nems UK 80). En 1979, dans une formation en proie à une consommation excessive d’alcool et de dope, Ozzy est finalement viré, en raison de sa surenchère dans l’excès, mais surtout à cause de divergences artistiques avec Tony Iommi. A partir de 1980, Ozzy se lance dans une carrière solo à succès avec “Blizzard Of Ozz” (Jet UK 80), également le nom du groupe qui l’accompagne, avant de devenir une star de la téléréalité grâce au programme The Osbournes. Son remplaçant est l’ancien chanteur de Rainbow, Ronald James Padavona *alias* Ronnie James Dio : “Heaven And Hell”, un retour aux sources (Vertigo UK 80). Suite au départ soudain de Bill Ward, Vinny Appice, le jeune frère de Carmine, se charge de la batterie : “Mob Rules” (Vertigo UK 81) ; “Live Evil”, double live (Vertigo UK 82). Dio parti en solo, Ian Gillan de Deep Purple au chant et retour de Bill Ward : “Born Again” (Vertigo UK 83). Après les départs conjoints de Ward, Gillan et Geezer Butler, on retrouve autour de Tony Iommi, seul survivant, Geoff Nicholls aux claviers, Glenn Hughes, ex-Deep Purple, au chant, Dave Spitz à la basse et Eric Singer futur Kiss à la batterie : “Seventh Star” (Vertigo UK 86). Avec Bob Daisley à la basse et Tony Martin au chant : “The Eternal Idol” (Vertigo UK 87). Cozy Powell à la batterie et Laurence Cottle à la basse : “Headless Cross” (IRS UK 89). Neil Murray à la basse : “Tyr” (IRS UK 90). Retour de Geezer Butler, Ronnie James Dio et Vinny Appice : “Dehumnizer” (IRS UK 92). Retour de Tony Martin et arrivée de Bobby Rondinelli à la batterie : “Cross Purposes” (IRS UK 94) ; “Cross Purposes Live” (IRS UK 95). Nouvelle version des chaises musicales avec les retours de Neil Murray et Cozy Powell en lieu et place de Geezer et de Rondinelli : “Forbidden” (IRS UK 95). Reformation du quatuor original, Osbourne, Ward, Butler et Iommi, pour une tournée : “Reunion”, un live plus deux titres en studio (Epic UK 98). Brad Wilk de Rage Against The Machine remplace Bill Ward : “13”, produit par Rick Rubin (Vertigo UK 13). De nouveau avec Bill Ward : “Live... Gathered In Their Masses” (Vertigo UK 13). En dehors de leurs productions solo, Geezer Butler (GZR) et Tony Iommi ont formé Heaven & Hell entre 2006 et 2010 où ils ont retrouvé Ronnie James Dio et Vinny Appice. D’autre part, le premier a également joué sur trois albums de... Ozzy Osbourne.

Compilations : “We Sold Our Soul For Rock’n’Roll” (Vertigo UK 75) ; “Greatest Hits” (Castle UK 77) ; “Backtrackin’ – 20th Anniversary Edition” (Masterpiece UK 89) ; “The Sabbath Stones” (IRS UK 96) ; “The Singles 1970-1978” (Sanctuary UK 2000) ; “The Dio Years”, avec un CD bonus Live (Rhino UK 07) ; “The Vinyl Collection 1970-1978” 9 albums vinyle remasterisés plus un 45 tours (Back To Black/ Sanctuary UK 12). ❑

Photo Michael Ochs archive/ Getty Images

Le film du mois

PAR CHRISTOPHE LEMAIRE

Folledingue

Les Nouveaux Sauvages

de Damián Szifron

Dans les années 60-70, les Italiens étaient incontestablement les rois de la comédie à sketches. Avec "Les Monstres" et "Les Nouveaux Monstres" de Dino Risi en tête de liste. Mais aussi "Les Poupées", "Caprice A l'Italienne", "Une Poule, Un Train Et Quelques Monstres", "Mesdames Et Messieurs Bonsoir", "Les Complexés", "Sexe Fou", "Amours Difficiles" et tant d'autres... Avec, en gros, entre 4 et 20 sketches par film dont l'humour acerbe et ironique mettait en boîte toutes les tares et les tarés de la société italienne : les machos sûrs d'eux, les nymphos arrivistes, les chieurs de première, la télévision putassière, les clodos déglingués, les politicards corrompus, les frimeurs qui se la pètent, les bourgeois cyniques, les fous du volant, les nymphettes en goguette... Très ciselé sur la vision des mœurs en biais, impitoyable sur la méchanceté de nos contemporains et très rentre dans le lard, ces films étaient — somme toute — assez universels sur la représentation d'un monde en proie constante aux sept péchés capitaux. Et puis la comédie italienne à sketches a fini par s'éteindre à petit feu. Tout comme la comédie italienne tout court d'ailleurs. Il y a deux ans, Jean Dujardin et son pote Gilles Lellouche ont bien tenté de retrouver cet esprit mordant avec leur plutôt drôle "Les Infidèles", mais sans que finesse et bon esprit ne dépassent jamais réellement la beauferie ambiante. Et puis voilà qu'un film argentin réussit, lui, à retrouver ce ton. Impitoyablement amer, hilarant à n'en plus pouvoir, "Les Nouveaux Sauvages" de Damián Szifron (réalisateur de séries télé en Argentine) est, quelque part, un "Nouveaux Monstres" version 2014. Un nouveau "Nouveaux Monstres", pourrait-on dire. Six histoires étalées sur deux heures dont les personnages, tous folledingues, sont en proie à leur schizophrénie déjantée : des passagers d'un avion victimes d'une vengeance généralisée, un quinquagénaire qui pète gravement une durite après que sa voiture a été embarquée dans une fourrière, un mariage qui part en vrille sur fond de jalousie ambiante, deux automobilistes qui s'entretuent pour une broutille, un bourgeois qui soudoie son jardinier afin qu'il porte la responsabilité d'un décès accidentel, une serveuse de restaurant qui empoisonne le plat d'un client responsable de la mort de son père... Comme dans les comédies italiennes d'antan, le réalisateur n'hésite pas à foncer dans le tas sur fond de grandiloquence destructrice et d'exagération carabinée. Et de pétage de plomb quasi apocalyptique ! Comme si "Les Nouveaux Sauvages" était à la fois sous l'influence d'un dessin animé de Tom et Jerry et d'un boulevard de Barillet et Grédy. Ça crie, ça hurle, ça s'affole, ça se poursuit et ça gesticule en boucle. Chaque histoire se consume donc à la façon d'une mèche de dynamite. Avec des explosions finales semblant faire retomber toutes les tares de l'être humain dans les coins du cadre. La vengeance est mise au pilori de l'absurdité, la jalousie est broyée dans le grotesque, la méchanceté devient guignolade. Le metteur en scène a également sa façon de synthétiser son délire : *"Je pense souvent à notre société occidentale comme une sorte de cage transparente qui amenuise notre sensibilité et dénature nos rapports. 'Les Nouveaux Sauvages' opère sur un assemblage d'individus qui vivent dans cette cage tout en ignorant son existence. Mais là où n'importe qui déprime ou tente de se maîtriser, eux passent à l'action."* Produit par Pedro Amoldovar et son frère, "Les Nouveaux Sauvages" a visiblement plu aux spectateurs argentins qui en on fait le film local le plus rentable du pays. Avant que celui-ci ne fasse s'esclaffer de rire la Croisette au dernier festival de Cannes et ne soit nommé aux prochains Oscars dans la catégorie meilleur film étranger. Irrésistiblement irrésistible, punkement drôle et bougrement salvateur *(actuellement en salles)* ! ❑

ABONNEMENT LIBERTÉ

1 an soit 12 numéros

seulement

15,50€

par trimestre

Profitez de tous les avantages du prélèvement :

- Ne rien payer d'avance
- Ne manquer aucun numéro
- Interrompre mon abonnement quand je le souhaite.

OUI, je m'abonne à Rock & Folk pour 1 an

Bulletin à renvoyer avec votre règlement à : **Rock & Folk**
Service Abonnements - 9 allée Jean Prouvé - 92587 Clichy cedex - Tel : 01 47 56 54 00

☐ **Je reçois 12 numéros pour seulement 62€ au lieu de 75,60€ soit 18% de réduction. Je remplis mes coordonnées et je règle par CB, chèque ou CCP.**

☐ **Je règle mon abonnement par prélèvement de 15,50€ par trimestre pour un minimum de 4 prélèvements.** Ensuite, je pourrai interrompre mon abonnement à tout moment par simple courrier au Editions Larivière. Je remplis mes coordonées, je complète le mandat ci-dessous, je signe et je joins un relevé d'identité bancaire ou postal.

JE COMPLÈTE MES COORDONNÉES :

Nom .....

Prénom .....

N° ..... Rue .....

.....

Code postal |_|_|_|_|_|

Ville .....

Mon N° de téléphone : |_|_| |_|_| |_|_| |_|_| |_|_|

Mon e-mail : ..... @ .....

ROFP152B

JE RÈGLE MA COMMANDE EN 1 SEULE FOIS PAR :

☐ Chèque bancaire (à l'ordre des Éditions Larivière)

☐ CCP Paris 115 915 A 020
(N'oubliez pas d'inscrire le nom de la revue et votre téléphone sur le formulaire)

☐ Carte bancaire

N° de carte : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire le : |_|_| |_|_| J'inscris les 3 chiffres au dos de ma carte : |_|_|_|

Signature et date obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|
Jour Mois Année

MANDAT DE PRÉLÈVEMENT SEPA

☐☐

Référence unique du mandat **(ne rien inscrire ci-dessus)**

VOTRE NOM Nom/Prénom du débiteur .....

VOTRE ADRESSE Numéro et nom de la rue ..... Code Postal ☐☐☐☐☐

Ville ..... Pays .....

LES COORDONNÉES DE VOTRE COMPTE ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐☐ ☐☐☐
IBAN - Numéro d'indentification international du compte bancaire

☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐☐
BIC - Code international d'indentification de votre banque (8 ou 11 caractères)

NOM DU CRÉANCIER **ÉDITIONS LARIVIÈRE - ESPACE CLICHY - 9 ALLÉE JEAN PROUVÉ 92 587 CLICHY CEDEX**
ICS : N° FR 15 ZZZ 388 322

TYPE DE PAIEMENT Paiement récurrent / répétitif

À ..... ☐☐☐☐☐☐☐☐
Lieu Date : JJ/MM/AAAA

SIGNATURE OBLIGATOIRE

Editions Larivière

En signant ce formulaire de mandat, vous autorisez les Editions Larivière à envoyer des instructions à votre banque pour débiter votre compte, et votre banque à débiter votre compte conformément aux instructions des Editions Larivière. Vous bénéficiez du droit d'être remboursé par votre banque selon les conditions décrites dans la convention que vous avez passée avec elle. Une demande de remboursement doit être présentée dans les 8 semaines suivant la date de débit de votre compte pour un prélèvement autorisé.

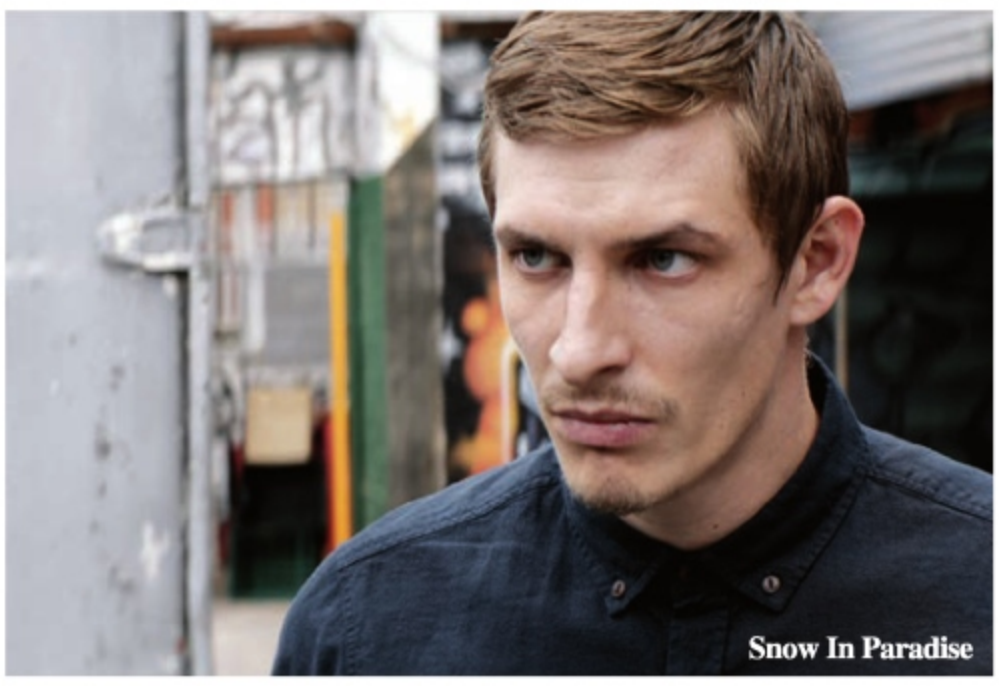
Note : Vos droits concernant le présent mandat sont expliqués dans un document que vous pouvez obtenir auprès de votre banque.

Tarifs France métropolitaine 2015. DOM-TOM, Etranger, nous consulter au +33 1 47 56 54 00 ou par mail : abo@editions-lariviere.fr. Offre valable jusqu'au 31/12/2015. L'abonnement prendra effet dans un délai maximum de quatre semaines après validation de votre commande par nos services. *Prix de vente au numéro. Vous pouvez acquérir séparément chacun des numéros de Rock & Folk. Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

Joker

Objet Filmique Non Identifié

Pioneer



Snow In Paradise

Joker

On le dit souvent à son propos : Jason Statham est bien le digne descendant des *action stars* des années 70. Ainsi, après avoir été "Le Flingueur" en 2011 (l'original avec Charles Bronson datant de 1972), Statham le dur à cuire refait le "Joker", que Burt Reynolds tourna en 1986 sous le titre "Banco". Soit un as de la protection rapprochée qui cherche à venger sa copine maltraitée par un mafieux du casino dans lequel il erre entre ses heures de service. Du cousu main pour Jason qui, entre coups de savate et humour à froid, bastonne tout en fureur et élégance. Le réalisateur Simon West cerne au mieux chaque muscle de l'ex-"Transporteur" qui, une fois encore, donne à ses millions de fans (dont l'auteur de ces lignes) ce qu'ils attendent de lui. A savoir : retrouver son air las et débonnaire chaque fois qu'il cogne son prochain, entendre sa splendide voix rocailleuse de british mâle semblant s'être fait des lavements de gorge au bourbon et mater une fois encore sa démarche de kakou frondeur que n'importe quel spectateur en manque de machisme lui envie. Un acteur rock, quoi *(actuellement en salles)*.

Pioneer

Ce n'est pas tous les jours que l'on fait face à un bon film franco/ suédo/ allemagno/ finlando/ norvégien ! Un thriller dénonciateur inspiré d'un fait divers réel des années 80 lorsqu'un plongeur, chargé d'aller repérer du pétrole à plus de 500 mètres de fond (un record à l'époque), trouva la mort dans des circonstances mystérieuses. Accident ou assassinat ? Le film joue sur cette interrogation lorsqu'un de ses collègues de plongée, obnubilé par sa mort, se met à enquêter pour découvrir un complot impliquant l'Etat norvégien avec certaines entreprises privées. Bref : le train-train d'un monde corrompu tel qu'on le connaît depuis qu'Eve a croqué la pomme. Le film d'Erik Skjoldbjærg est scindé en deux temps : après une magnifique première partie où des plongeurs descendent dans les tréfonds de l'Océan — comme si le "Abyss" de James Cameron était revisité par le commandant Cousteau — "Pioneer" dévie vers le thriller paranoïaque façon cinéma américain des années 70 ("Les Trois Jours Du Condor", "Les Hommes Du Président"). "Pioneer" fonctionne si bien que Hollywood, toujours en rade de script, s'apprête à en faire un remake avec George Clooney *(en salles le 28 janvier)*.

Snow In Paradise

Redemption style ! Comme dans beaucoup de films noirs, le bad boy frondeur de "Snow In Paradise" tente

It Follows

Frank

de redonner une virginité à son âme souillée par le trafic de coke, les fréquentations douteuses et la mort qui rôde. Et qui jouit grandement de son statut de petit Scarface de banlieue avant d'en pleurer. Evidemment, comme dans ces cas-là, c'est au moment pile où il décide de braquer son quotidien vers le paradis que l'enfer le rattrape... Pour son premier film, Andrew Hulme (monteur de profession) trouve tout de suite le ton. Entre thriller urbain tendu, ballade noirâtre dans l'East End londonien et — surtout — portrait compassionnel d'un homme ayant choisi les mauvais chemins de la vie. Dans le rôle, le nouveau venu Frederick Schmidt crève l'écran. Tellement fort qu'on l'imagine pouvoir tout jouer. Y compris James Bond, par son charisme à la Sean Connery et ses épaules à la Daniel Craig *(en salles le 4 février)*.

Frank

Ofni (objet filmique non identifié) est probablement le seul mot à utiliser pour cerner cette curiosité où un jeune gars fantasmant de devenir rock star intègre un groupe pop d' (hyper) avant-garde composé de musiciens sympathiquement à la ramasse. Surtout leur leader : un étrange personnage prénommé Frank qui n'enlève jamais l'immense tête en papier mâché qui recouvre la sienne. On suit donc les déambulations de ce petit monde un peu à l'ouest (à l'image des rockers du documentaire rock "Anvil") dont l'intrigant Frank inspiré par Chris Sievey, comédien et musicien anglais, initiateur de ce personnage culte (et oublié) des années 80. Le film de Lenny Abrahamson, déroutant, est assez proche par moments des free comédies made in sixties des Beatles ("Help !" et "A Hard Day's Night"). Même si l'humour dépressif ambiant à tendance à être parfois un peu trop absurdo/ branché (comme les films de Quentin Dupieux), "Frank" réussit à faire passer sa petite poignée de messages (genre *il faut rester fidèle à ce que l'on est*) et de métaphores diverses (sur l'inutilité de la célébrité à tout prix, les bienfaits de l'accomplissement de soi...). Mais c'est surtout sa mélancolie ambiante et son hymne à une forme de (fausse ?) *lositude* qui rend "Frank" touchant et sympathique *(en salles le 4 février)*.

It Follows

Plus les années passent et plus les films d'épouvante à bas budget (sauf les franchises à la "Paranormal Activity") sortent directement en DVD/ VOD. Pour avoir droit aux salles, il faut donc transcender le genre en allant un peu hors des normes. Etre moins frontal dans l'horreur et plus étrangement atmosphérique dans les coins de cadre. Comme le formidable "It Follows" de David Robert Mitchell. Filmé comme du John Carpenter, ambiancé comme les films d'épouvante produits par Val Lewton dans les années 40 ("La Féline", "Vaudou"), "It Follows" est donc un film mixte, mais dont les références précitées ne sont jamais mises en avant. Ce qui lui donne un ton très particulier. Le début de la trame ? Une jeune femme a l'impression qu'une entité la suit depuis sa dernière coucherie. Le reste relève d'un trip métaphysico/ expérimentalo/ bizarroïde. Comme si un monde inconnu se mettait à envelopper le monde connu. Comme si le spectateur basculait progressivement dans une autre dimension de plus en plus impalpable *(en salles le 4 février)*... ❑

Ultra culotté

Electric Boogaloo

Luminor

En octobre dernier sortait “The Go Go Boys”, documentaire sur la boîte de production Cannon approuvé par leurs deux fondateurs israéliens : Yoram Globlus et Menahem Golan (décédé, lui, le 8 août 2014). “Electric Boogaloo”, l’autre doc sur la firme qui sort directement en DVD, peut être vu comme la version *uncut* du premier. Soit un véritable déluge d’anecdotes amusées où acteurs, techniciens et scénaristes racontent tout : conditions de tournage épiques, mégalomanie de Golan et trames débiles (voir “Over The Top” avec Stallone en champion de bras de fer !). Parmi toutes ces histoires, certaines sont franchement hilarantes. Par exemple lorsque Sharon Stone, alors inconnue, est engagée par erreur pour les deux “Allan Quatermain” (sous-“Indiana Jones”) alors que Golan voulait en fait l’actrice de “Romancing The... Stone” ! Ou quand un singe, héros de la comédie familiale “Mon Aventure Africaine”, est viré du tournage après avoir pété la tronche au jeune héros du film pour se faire remplacer par un nain dans un costume de chimpanzé. Truffé d’extraits de nanars dingos donnant une idée du look très eighties des productions maison (comme “Ninja 3 : The Domination”, soit “L’Exorciste” version ninja !), “Electric Boogaloo” ravive la nostalgie d’un cinéma bis décomplexé qui n’existe plus en salles depuis près de trente ans. Dommage car ce cinglé de Menahem Golan avait encore quelques projets aberrants dont, paraît il, un certain “Charles Bronson Contre Le Golem” qu’on échangerait bien aujourd’hui contre dix Christian Clavier.

Nymphomaniac (director’s cut)

Potemkine

Spanking, double pénétration, auto-avortement... mais aussi mélo intense sur fond de poésie débridée... Tout ça pour le décorticage, au poil pubien près, de l’existence d’une *nymphomaniac* dont on suit le parcours sexuel, de son enfance à son statut de femme adulte ultra libérée. La version uncut du film de Lars Von Trier n’y va donc pas avec le dos de la cuillère... Frontalement hard (même si les plans cochons ont été conçus en effets numériques indécelables), certaines séquences servent pourtant au mieux cette immense tranche de vie dont la métaphysique ambiante fait penser à du Kubrick revu par Gaspar Noé. Choquant, grotesque ou sale pour les uns, senti, habité ou sublimé pour les autres... peu importe : le grand cinéaste danois n’en a visiblement cure. Ce qui l’intéresse est d’aller au bout de son délire philosophique tout en surprenant constamment le spectateur. Ainsi, les 2 h 27 du volume 1 et les 2 h 58 du volume 2 de “Nymphomaniac” passent sans cesse d’une sensation à l’autre. Le sexe est piraté par l’amour, les larmes et le sang deviennent ironiques et la violence se mixe au martyre. Comme si Jésus et le diable, la mort et la vie, le vagin et l’anus devenaient un immense *grand tout.* Un malstrom sexuel intemporel où des acteurs de renoms (dont Charlotte Gainsbourg et Shia LaBeouf en version hard !) se donnent plus qu’à fond pour ce qui est incontestablement (et en dernière minute) le film le plus rock de 2014. Mais également le plus punk ! Voir son final ultra culotté, véritable doigt d’honneur au 5 h 30 d’images qui ont précédé.

Adjust Your Tracking

The Ecstasy Of Films

Collectionner des VHS alors que le DVD existe depuis des lustres est comme accumuler des vinyles à l’heure de la musique numérisée. Sauf que personne ne remet en cause la qualité technique d’un bon vieux 33 tours, contrairement à l’image VHS aujourd’hui obsolète. Ce qui n’empêche pas la joyeuse bande de geeks interviewés tout au long de “Adjust Your Tracking” de ne jurer que par ce support magnétique. Pour la plupart collectionneurs de nanars *qui ne sortiront jamais en DVD*, les protagonistes de ce documentaire confectionné à l’arrache par deux jeunes geeks est également un joli renvoi nostalgique d’une époque révolue où le cinéphage devait consciencieusement choisir ses films en raison de leur prix prohibitifs (n’importe quelle VHS valait au moins 100 dollars pièce dans les années 80). Totalement fétichistes, les geeks montrent donc fièrement leurs trésors étalés sur des étagères post-Ikea et classés par thème, par genre... ou par taille de boîtiers ! Entre amusement et respect fasciné, le film montre aussi certains coups de folie inhérents à la collectionnite aiguë. Notamment quand certains d’entre eux se battent à coups d’enchères sur eBay pour récupérer “Tales From The Quadezone”, nanar atomique d’horreur des eighties qui n’a qu’une seule particularité : il a été tiré à seulement cent exemplaires ! Et peu importe qu’il soit disponible en téléchargement pirate, ce qui importe est de se le procurer avec boîtier et jaquette d’origine. Comme si on possédait une des authentiques tables de la loi gravées dans la pierre. Comme on les comprend...

Open Windows

Wild Side

Sait-on qu’Elijah Wood, le Frodon de la trilogie du “Seigneur Des Anneaux” de Peter Jackson, est dans la vie un ultra-fan de films fantastiques fauchés ? Ainsi, juste après avoir tenu le rôle principal du remake de “Maniac” (classique du cinéma gore grindhouse des eighties), l’acteur s’est mis à produire et/ou interpréter des séries B d’horreur conçus pour le câble et le DVD. Comme “Cooties”, “Curse The Darkness” ou cet excellent “Open Windows” qui, dans le style et l’emphase, flirte gravement du côté de Brian De Palma. Elijah Wood y joue un geek, tout content d’avoir pu gagner un dîner en compagnie de son actrice préférée, suite à un concours en ligne. Problème : cette dernière annule le repas au dernier moment tandis qu’un mystérieux homme incite notre fan transi à espionner la belle à distance à partir de son ordinateur... Jouant à fond sur le voyeurisme ambiant version thriller, “Open Windows” est filmé d’une centaine de points de vue différents à partir de caméras totalement intrusives, qu’elles proviennent de téléphones portables, d’ordinateurs ou de vidéosurveillance. L’excellent cinéaste espagnol Nacho Vigalondo, qui jouait déjà avec subtilité sur l’espace/ temps dans son formidable “Times Crimes”, montre ici une société quasi orwellienne où toute vie privée semble définitivement abolie. Et se permet même, histoire d’accentuer encore plus le voyeurisme, de donner le rôle de la starlette pédante et sexy à la craquante Sasha Grey, porno star absolue des années 2000. ❑

ROCK&FOLK ATTENTION, COLLECTORS !

Août 13
552
5,70 €

- Les festivals de l'été
- Bruce Springsteen
- Dogs
- James Trussart
- Ty Segall

Sept 13
553
5,70 €

- Les Festivals de l'été
- 22 essentiels funk
- Arctic Monkeys
- Franz Ferdinand
- The Clash

Oct 13
554
6,70 €

- Nirvana
- Peter Doherty
- Mgmt, Sparks
- Metallica
- Le Punk au musée

Nov 13
555
5,70 €

- Anna Calvi
- Thee oh sees
- Hawkind, Motörhead
- The Strypes
- David Walsh

Déc 13
556
5,70 €

- Exposition Kasparian
- Lou Reed
- Jake Bugg
- Festival of Psychedelia
- Paul McCartney

Jan 14
557
6,70 €

- Sonic Youth
- Bob Dylan
- Expo Rolling Stones
- Bomp !
- The Pretty Things

Mar 14
559
5,90 €

- Blondie
- FFF
- Brian Eno
- Beatles USA
- Skip the use

Avr 14
560
6,90 €

- Détroit
- Shaka Ponk
- Wilko + Daltrey
- Warlocks
- Rolling Stones

Mai 14
561
5,90 €

- Aubert & Houellebecq
- Kurt Cobain
- Judas Priest
- Scott Asheton
- Damon Albarn

Juill 14
563
6,90 €

- Jack White
- Rolling Stones
- Jace Everrett
- Black keys
- Imelda May

Août 14
564
5,90 €

- The Black Keys
- Spécial festivals

Hellfest, Eurokeennes Solidays, Main Square, Bonnaroo, Governors Ball...

Sept 14
565
5,90 €

- Elvis Presley
- Courtney Barnett
- Slash
- Ty Segall
- Kate Bush

Oct 14
566
6,90 €

- The Libertines
- Adrien Gallo
- Joe Bonamassa
- Manset
- Eric Clapton

Nov 14
567
5,90 €

- Led Zepplin
- Pink Floyd
- Dylan
- Jimmy Page
- Foo Fighters

Déc 14
568
5,90 €

- AC DC
- Electric Wizard
- The Wytches
- Brian Ferry
- Jack Bruce

Jan 15
569
6,90 €

- Rolling Stones
- Nick Cave
- Smashing Pumpkins
- Billy Idol
- Jerry Lee Lewis

20 € + frais de port

L'ÉCRIN INDISPENSABLE

(peut contenir 12 n°)

Simple et sécurisé !

Commandez tous nos anciens n° :

www.rocknfolk.com

BON DE COMMANDE : Editions Larivière - VPC - 9 allée Jean Prouvé 92587 Clichy cedex

Pour commander par téléphone : 01 47 56 54 00

Courriel : .....@.....

Nom/Prénom

Adresse

CP Ville

Ci-joint mon règlement à l'ordre des **Editions Larivière** ❑ Chèque Bancaire ❑ CCP Paris 115 915 A 020

❑ CB N° Expire Cryptogramme

Signature et date obligatoires

N° ou écrin	Prix	Total
VROFP25	*Frais de port	
	TOTAL	

***Frais de port et d'emballage :**
1 à 2 revues : 2,60 € + 1 € par revue suppl
1 écrin : 6,80 € + 2 € par écrin supplémentaire

❑ Je souhaite recevoir les offres commerciales des Editions Lariviere à mon adresse courriel. Nous contacter : 01 47 56 54 00 (non surtaxé) ou : abo@editions-lariviere.fr. Conformément à la loi informatique et liberté du 6.01.78, vous disposez d'un droit d'accès et de rectifications vous concernant. Ces données sont susceptibles d'être communiquées à des organismes tiers sauf si vous cochez la case ci-après ❑

DVD musique

PAR JEROME SOLIGNY

Fragile

Coldplay
"GHOST STORIES - LIVE 2014"
Warner

On se souviendra qu'en 2014, Chris Martin et Coldplay ont pédalé dans la semoule. Oh, rien à voir avec Bono et U2 qui, pour lancer leur dernier album, pourtant plutôt meilleur que leurs moins récents, a choisi de tirer sur l'ambulance, d'en faire descendre chauffeur et infirmiers et de les poignarder dans le dos. En échange d'un autre stock de dollars encore plus virtuel que leur fortune. C'est dire. En fait, Coldplay, et la horde de ses détracteurs n'en attendaient pas moins, a failli se noyer dans les bons sentiments. En l'occurrence, ceux de son chanteur et principal songwriter qui, malgré ses velléités, depuis 1996, de vouloir se fondre dans le groupe, en mène bel et bien la barque. Au sommet depuis quelques années, Coldplay a prouvé en un album qu'on pouvait, ce n'est donc pas une légende, s'y sentir seul : coupé de presque tout et poussé au crime par des gens qui voient surtout en ces quatre-là (cinq puisque Phil Harvey, membre occulte, l'est de moins en moins...), une pompe à fric. Là où la bande à Martin a déconné, c'est en pensant que le monde était bon et que révéler l'état de son âme pouvait tout justifier. Notamment un marketing bourrin fomenté par des planqués qui, depuis Los Angeles, tirent des ficelles grosses comme des câbles d'amarrage de transatlantiques. On avait compris dès le début, ce n'était pas la peine d'en faire un tel plat. Gwyneth et Chris en avaient fini avec leur histoire d'amour ? OK, cette passion cassée comme un joujou, mais au souvenir encore vif à l'en croire, il l'a épluchée et chantée dans "Ghost Stories", sixième album studio de Coldplay paru l'an passé, qui n'a pas été son premier en solo uniquement parce qu'il a de bons copains. Compréhensifs, compatissants et tout et tout. Le groupe mettant un point d'honneur à y sonner différent, plus sobre, quelque part, malgré une grêle de bidouilles électroniques assumées, "Ghost Stories", dans son genre — un disque de rupture, ce n'était pas le premier et ça ne sera pas le dernier — tenait la route. Afin d'éviter d'avoir à aborder le sujet qui fâche et parce qu'on est bien placé pour savoir que les deux derniers entretiens du groupe avec ce magazine n'avaient tenu qu'à un fil, on avait même admis que, cette fois, aucune audience ne serait accordée à la presse. En revanche, à l'annonce que Coldplay allait assurer un semblant de service après-vente, non pas en tournée mondiale mais dans le cadre de concerts promotionnels dans des salles bien trop petites pour lui et son public, on avait tiqué. Orchestrée à distance, la frustration s'est naturellement ressentie partout où le groupe a joué en 2014 (Londres, Sydney, Paris, New York, Cologne, Los Angeles) puisqu'au moins vingt fois plus de spectateurs auraient adoré en être. C'est à se demander comment ceux qui président à la destinée de Coldplay ont pu considérer que ne pas satisfaire ses amateurs, parmi les derniers à payer pour de la musique enregistrée sans (trop) réfléchir, pouvait être une bonne idée. On imagine que ces fins stratèges savaient pertinemment qu'ils allaient faire au public le coup du live. C'est un classique du groupe puisque "Ghost Stories – Live 2014" est déjà son troisième DVD de concert depuis 2003 (et son quatrième disque live en comptant "LeftRightLeftRightLeft", offert en téléchargement gratuit en 2009). Mais ce qui perturbe le plus avec cette livraison, c'est son contenu. Depuis la nuit du rock, certains disques en concert ont été trafiqués. Mais parce qu'ils sonnaient souvent différents des enregistrements en studio, le public gobait l'hameçon, le fil et la canne avec. Ce qui a émané de Coldplay en live en 2014, plus que jamais et comme d'autres (U2, par exemple), reposait beaucoup sur des séquences préenregistrées et logiquement, sonnait à mort comme le disque. Et parce que Chris Martin est un bon chanteur qui chante bien sur scène, on ne peut même pas compter, à la réécoute, sur ses couacs pour différencier les diverses prestations du groupe. En clair, le CD live accolé ici, qui, en plus, propose les morceaux dans l'ordre du disque studio, sonne exactement pareil. Idem pour les titres en concert du DVD, filmés genre intime par Paul Dugdale à Los Angeles, avec un faux public ou sans, et dont, pour le coup, les voix sonnent un poil trop parfaites pour être toutes vraies. Finalement, et même s'ils sont cousus de fil blanc, le plus réussi ici, ce sont les clips en bonus et notamment ceux de "True Love" (Martin et l'actrice Jessica Lucas y démontrent que la corpulence n'est pas forcément une entrave) et "Magic" avec Peter Fonda et Ziyi Zhang. On lit en Chris comme dans un livre ouvert, mais il y joue tout de même un rôle, et le retour de bâton médiatique a été limité. En revanche, le pauvre s'en est pris plein les dents lorsqu'il a raconté que David Bowie avait refusé de travailler avec son groupe sur une de leurs chansons. Personne n'a loué cette franchise qui aurait plutôt dû inspirer le respect. Fragile depuis le début de Coldplay, et malgré près de trois millions de "Ghost Stories" vendus en 2014, Chris Martin s'est pris les pieds dans ses élans en 2014, n'a écouté que son cœur et a laissé faire. Si, comme annoncé, il arrête les frais en 2015, ce sera la preuve qu'il pense désormais avec sa tête.

The Doors
"FEAST OF FRIENDS"
Eagle

Exhumeur d'images des Doors depuis plusieurs années, Eagle récidive en commercialisant la meilleure version à ce jour de "Feast Of Friends", ce film foutraque du groupe sur lui-même. Commissionné en mars 1968 pour capter des images live de la formation lors de sa tournée américaine, Paul Ferrara, a également suggéré de mettre en boîte les scènes de chaos caractéristiques de ses prestations, souvent liées au comportement erratique de Jim Morrison. Ferrara, photographe officiel des Doors depuis 1967, a été autorisé à filmer partout et à laisser traîner ses caméras (noir et blanc puis couleurs) dans les loges ou lors de leurs déplacements, toujours tumultueux. Au bout du compte, Ferrara assistera à une quinzaine de concerts, mais le son sera souvent mauvais au point que c'est surtout celui des disques studio qu'on entend dans ce documentaire d'une quarantaine de minutes. Alors qu'un budget relativement modeste lui avait été alloué à l'origine, le film se révélera de plus en plus coûteux au fur et à mesure que progressera le tournage et que des scènes extra-live y seront incorporées. Jamais paru officiellement, "Feast Of Friends" a servi de réservoir à images pour les clips diffusés par le groupe durant les années 80 et 90, et on peut en voir de larges extraits dans "When You're Strange", le film de Tom DiCillo sur les Doors de 2012. "Feast Of Friends : Encore", constitué de chutes du docu de Ferrara, "The Doors Are Open", un documentaire diffusé fin 1968 à la télévision britannique (dont les images de concert proviennent d'une prestation à la Roundhouse de Londres) et une version de "The End" filmée en live pour une émission canadienne complètent ce Blu-ray (également disponible en DVD) dont le son a été remasterisé comme il faut par Bruce Botnick.

Public Enemy

"IT TAKES A NATION OF MILLIONS TO HOLD US BACK"

Universal

On précise d'emblée : c'est à la présence d'un DVD qu'on doit à cette réédition cossue du deuxième album de ce groupe rap, aussi américain que crucial, de figurer dans cette rubrique. On se souvient qu'avec leur opus de 1988, Chuck D et The Bomb Squad, encouragés par Rick Rubin, s'étaient mis en tête de bombarder de l'encore plus lourd, sur les plans sonore et verbal, sur le paysage musical US. Qualifié de chef-d'œuvre du genre par d'illustres confrères et non des moindres (le NME, au hasard...), "It Takes A Nation Of Millions To Hold Us Back" est proposé ici accompagné d'un second disque de mix rares, d'un livret de trente-deux pages — les textes sont signés Questlove et Andre Torres de Wax Poetics — et donc, d'une galette à images. Il s'agit de la réédition de "Fight The Power", VHS live réalisée par Hart Perry et publiée en 1989, indisponible depuis belle lurette. La chose ne semble pas avoir été remasterisée, mais est tout à fait visible sur un écran de taille moyenne. Noter que ces performances sont entrecoupées de footage et de clips d'époque (notamment celui de "Night Of The Living Baseheads", épique et d'une durée de six minutes). Def Jam ayant choisi de combler les amateurs de Public Enemy dont la version vinyle du dernier album ("The Evil Empire Of Everything") se négocie à prix d'or depuis le dernier Record Store Day — seulement cinq cents exemplaires ont été commercialisées — "Fear Of A Black Planet" de 1990 est réédité en même temps que "It Takes A Nation Of Millions To Hold Us Back", son prédécesseur. Dix-huit titres supplémentaires complètent le disque original, mais aucun DVD n'est inclus dans le digipak.

Monty Python

"... LIVE (MOSTLY) – ONE DOWN FIVE TO GO"

Eagle

Inutile de se creuser la tête : aucune troupe de comiques français n'aurait pu réussir l'exploit des Monty Python. En juillet 2014, John Cleese, Terry Gilliam, Eric Idle, Terry Jones et Michael Palin, garants d'un humour déjanté qui a traumatisé l'ordre établi outre-Manche durant une quinzaine d'années (de 1969 à 1983 pour être précis) et rayonné partout dans le monde grâce à des films loufoques (parmi lesquels "La Vie De Brian" et "Le Sens De La Vie"), ont rempli dix fois l'O2 de Londres (l'équivalent de treize Bercy). Il faut dire que cette série de spectacles a été annoncée comme la dernière de la troupe. En vérité, se retrouvant, suite à une procédure judiciaire, dans l'obligation de verser une coquette somme à Mark Forstater, le producteur de "Sacré Graal !", les Monty Python avaient envisagé de remonter sur scène, une dernière fois, en 2013. Plus longue que prévue à préparer, leur prestation a finalement été retardée de quelques mois et lorsque les vingt mille billets mis en vente sont partis en moins d'une minute, leur sang, comme celui de leurs banquiers, n'a fait qu'un tour : neuf dates ont été ajoutées. "Monty Python Live (Mostly)" est un gigantesque best of live (un brin actualisé) de ce que ces cinq-là (Graham Chapman est décédé en 1989) sont encore capables de faire dès qu'on leur donne (ou qu'ils la prennent plutôt...) carte blanche. Avec un orchestre, vingt chanteurs/ danseurs, une scénographie réglée comme au temps du music-hall et des projections de leurs films d'animation et gags d'autrefois (toujours tordants), les Monty Python ont joint l'utile à l'agréable et enchanté bon nombre de leurs concitoyens. Car avant cette sortie en DVD (et aussi Blu-ray et édition deluxe), le film du spectacle a été diffusé en salle au Royaume-Uni. ❑

Culte des objets

PAR HUGUES CORNIERE

Vent en poupe

Varsity jacket

Chaque mois, notre spécialiste évoque l'histoire d'un appareil, vêtement, instrument ou bibelot de légende...

Exemple typique de *Varsity jacket* aux couleurs d'un lycée (non identifié), indiquant les matières pour lesquelles il a été obtenu.

Symbole de l'esprit *All America* ancré dans les campus des Etats-Unis, ce qu'on appelle ici le *teddy* fait un retour en force depuis quelques années. Impossible de ne pas penser aux années cinquante et à la kyrielle de films dans lesquels il apparaît...

En 1865, l'équipe de base-ball de Harvard adopte un *H* gothique brodé sur les chemises de flanelle grise de ses joueurs. Dix ans plus tard, l'équipe de football de la prestigieuse université de Cambridge (Massachusetts) fait de même, et la mode des monogrammes universitaires (*varsity letters*) commence à se répandre dans les autres établissements américains. Jusqu'en 1890, l'usage veut que le capitaine de l'équipe offre en récompense à certains joueurs ayant participé à des matchs importants le droit de garder la chemise ornée du *H*. Les autres joueurs doivent rendre les leurs à la fin de la saison. Aux Etats-Unis, les équipes scolaires et universitaires se retrouvent régulièrement au sein de *conferences*, sortes de ligues établies en fonction de critères d'éloignement géographique. Peu à peu, les collèges et lycées commencent à adopter l'usage de ces monogrammes. Traditionnellement, les lettres sont fabriquées en tissu chenille assemblé sur une pièce de feutre, elle-même cousue sur le vêtement, du côté gauche de la poitrine.
En 1911, un lycée de Phoenix (Arizona), au lieu d'offrir le maillot de l'équipe à ses meilleurs joueurs, fait broder son monogramme au centre de chandails à col en V, ce qui permet aux élèves d'arborer leur trophée tous les jours. Plus tard, les écoles offriront aussi des plaids à leurs couleurs. Ce type de récompense s'est ensuite étendu à d'autres performances ou activités sponsorisées par les établissements scolaires — liées aux matières académiques et artistiques — dont la mention doit être brodée sur le monogramme.
À partir des années 1920, les monogrammes vont apparaître sur un nouveau type de blouson de sport qui va devenir le *Varsity jacket* ou, au choix, *Letterman jacket*. Celui-ci est composé de feutre de laine épais, doublé de nylon piqué, fermé d'abord par des boutons puis, à partir des années 1940, par des pressions ; les manches et les bords de poches sont en cuir ; le col droit, l'extrémité des manches et la taille sont composés en bord côte épais à deux bandes parallèles contrastées, et le tout doit correspondre au code couleurs de l'école. Ces blousons, comme les chandails auparavant, vont être un des principaux éléments de l'habillement des étudiants de la Ivy League (*cf* R&F 552), qui va devenir une influence majeure des mods anglais et de nos hipsters actuels.
Traditionnellement, les élèves récompensés reçoivent les monogrammes de leur école et doivent s'acheter le blouson eux-mêmes. Ces récompenses étant encore d'usage dans les écoles américaines, il existe aujourd'hui des tas de sites où commander le vêtement de son choix avec toutes les optionsde couleurs et de tailles possibles.
À l'origine, les blousons destinés aux filles comportaient une capuche. Les tout premiers modèles ont déjà la même forme que celle que nous connaissons aujourd'hui et utilisent les mêmes matériaux, mais ils sont fermés par des boutons au lieu de pressions.
L'un des plus anciens blousons a été retrouvé en 2007 : il appartenait à une star du football et du base-ball, Jack Blott, qui a joué deux matchs en tant que capitaine des Michigan Wolverines en 1924, alors qu'il était étudiant à l'université du Michigan à Ann Arbor (ville d'où viennent Iggy Pop et les Stooges, mais ceci n'a rien à voir)...
Outre le blouson, on verra également des gilets (*cardigans*), comme celui que porte Richie Cunningham (interprété par Ron Howard), élève du lycée de Jefferson (Indiana) dans la célèbre série télévisée des années 1970 "Happy Days". En effet, pendant les années 1950, les bons élèves portent le *Varsity jacket* de leur école et les *bad boys* le Perfecto...
Remis au goût du jour et débarrassé de son image *premier de la classe* par le milieu hip-hop durant les années 1980 et 1990, avec les Beastie Boys et des marques comme Stussy ou Phat Farm, le *Varsity jacket* a de nouveau le vent en poupe.
Parmi les nombreux fabricants actuels, on peut citer Dehen, Schott NYC ou The Brooklyn Circus aux Etats-Unis, The Real McCoy's au Japon ou House Of Billiam en Angleterre. On a même vu Puff Daddy portant le célèbre blouson revu et corrigé par Louis Vuitton pour sa collection printemps-été 2010. ❑

LA DISCOTHÈQUE ROCK INDISPENSABLE 196 PAGES

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Video Games

PAR JEROME REIJASSE

"Never Drive Alone" revendique l'argumentaire marketing. Ne jamais conduire seul. Voilà la promesse du jeu **"THE CREW"**, chez Ubisoft, pour PS4, XboxOne, Xbox360 et PC. On assiste ici probablement à une révolution du jeu de courses virtuel. Grâce aux nouvelles technologies, il est désormais possible de dépasser les standards et de viser beaucoup plus loin. Avant, on choisissait son bolide et on écrasait la pédale d'accélération, espérant terminer sur la plus haute marche du podium. C'était fantastique et suffisant. Aujourd'hui, il en faut plus. "The Crew" ne se contente donc pas de brûler le bitume mais offre une liberté d'action inédite, ouvre les portes d'une compétition mécanique résolument communautaire et c'est tout à fait renversant. Le joueur se voit offrir une aire de jeu démentielle : les Etats-Unis. Il peut disputer des courses monstrueuses comme se contenter de découvrir des paysages cultes, des Rocheuses aux rues de Manhattan, fidèlement reproduits, une impression de réalisme jamais atteinte auparavant se dégage à chaque nouvelle partie. Décors, météo, reliefs, tout change, tout a été conçu pour multiplier ce sentiment de liberté totale. Entre deux vagabondages routiers, on peut relever des défis, participer à des courses, créer une vraie communauté, c'est au départ presque déstabilisant. Le joueur n'a pas encore l'habitude d'être ainsi débarrassé de toute contrainte. On sélectionne trois amis et on se lance dans une épopée à toute blinde, après avoir personnalisé à sa guise ses voitures. C'est au joueur de construire sa carrière, ses routes, de dessiner son destin, de tout faire pour que son crew l'emporte. Le choix des véhicules est à tomber, du modèle dernier cri à celui vintage. Les possibilités sont multiples et c'est encore un euphémisme et la drogue dévoile sans attendre son pouvoir : on ne veut plus éteindre la console ! Il y aura un avant et un après "The Crew".

"DRAGON AGE : INQUISITION", chez EA, pour PS3 et 4, XboxOne et 360 et PC, marque le retour d'un RPG ambitieux mais qui avait pas mal déçu avec son deuxième volet. Les détracteurs de l'heroic fantasy auront tout intérêt à fuir ce titre. Les autres pourront s'y oublier avec un plaisir indéniable. Magie, créatures maléfiques, combats épiques et quête absolue au menu d'une série qui a su se réinventer pour le meilleur. L'histoire est, comme souvent dans ce genre de jeu, à la fois complexe et manichéenne.

On s'amuse

D'un côté les Mages, de l'autre les Templiers. Nains, Humains, Elfes, tout le monde se met sur la gueule avec une violence colorée, offrant des moments intenses de bastons psychédéliques. Les animations sont magnifiques, la diversité des actions carrément satisfaisante, l'impression d'avoir été propulsé dans une dimension parallèle tangible. Ce troisième épisode est également assez malin et bien foutu pour contenter les gamers acharnés comme les novices. Tolkien est mort. Ses petits-enfants, eux, respirent encore. Les anniversaires qui relèvent de l'anecdotique sont souvent ceux où l'on s'amuse le plus.

Voilà déjà dix ans que Sony a lancé son karaoké de console. Histoire de souffler dignement les bougies et de remercier les quelque 26 millions de pratiquants (clients ?), la marque nippone balance donc un **"SINGSTAR : ULTIMATE PARTY"**, pour PS3 et 4, qui devrait encore mettre le feu aux salons hexagonaux et rendre dingues les voisins peu portés sur le divertissement à micro. Les dernières données technologiques sont au centre de cette nouvelle version : le chanteur pourra transformer son smartphone en micro — l'application est gratuite — et télécharger des centaines de titres via le SingStore. En mode solo ou en groupe, la joie de massacrer les tubes internationaux, qu'ils soient pop, rock ou R&B, reste la même et on ne se fait pas prier à l'heure de faire saigner les oreilles des autres. Et en utilisant la PlayStation Camera, on pourra réaliser des petits clips, prendre des photos et personnaliser ses envolées lyriques. On oublie la honte et on se lance.

Enfin, voici peut-être l'invention idéale pour les collectionneurs, les historiens, les accumulateurs, les retardataires et tous les autres, la **RETRON 5**. Une console pensée et sortie par la société E-Concept. Pour la somme de 160 euros, avec une seule machine, il est désormais possible de retrouver dix consoles du passé, comme la NES, la Mega Drive, la Genesis, la GameBoy, la Famicom, etc. Des centaines de jeux de l'ancien temps, et peu importe qu'ils soient américains, japonais ou européens — la Retron est dézonée... — à nouveau jouables. Il est possible de tout sauvegarder et même d'adapter les anciennes manettes. Au grenier les consoles dévoreuses d'espace, la Retron 5 centralise, regroupe, ressuscite les heures de gloire. Là, on flirte avec le génie. Bravo. ❑

TATOUAGE Magazine

Hors-série 2015

Styles

. 132 tatoueurs
. 295 tatouages
. 12 styles

Animaux
Biomécaniques
Cartoons
Fleurs
Bbbrrrr
Japonais
Lettrages
Old school
& New skool
Polynésiens /
Maoris
Portraits
Religion
Tribal /
Graphiques

Portrait - Convention - Ethno - Culture - Interview - Musique

TATOUAGE Mag

Portrait

Belly Button

Beyrouth

La foi dans la peau

Santé
Grossesse et tattoos

Sport
Les Frenchies du Roller Derby

Convention
Tokyo
Aix, Perpignan et Nancy

Pionnier
Frank du Havre

L 11250 - 102 - F: 6,50 € - RD

6,50 € • N°102
Janvier - Février 2015

ACTUELLEMENT EN KIOSQUE

Bande dessinée

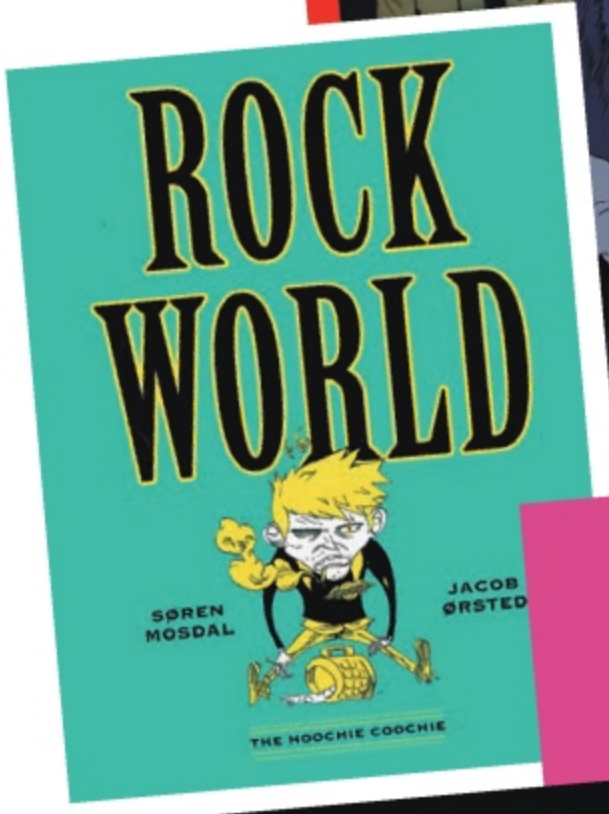
PAR GEANT VERT

Hydrocéphale

Mawil est un auteur originaire de Berlin-Est qui raconte dans un style plutôt régionaliste sa jeunesse sous le joug de l'ex-République Démocratique dans le superbe roman graphique qu'est **"Kinderland"** (Gallimard). Autant dire que la vie de pré-ado n'est pas vraiment terrible de l'autre côté du mur. Le temps s'écoule lentement au rythme imposé par l'administration et l'un des rares lieux où il se passe quelque chose est la table de ping-pong en béton et sans filet qui trône au milieu de la cour de récréation du lycée. Heureusement, de temps à autre, les jeunes pionniers peuvent s'éclater en chantant du Depeche Mode en yaourt tandis que les parents rêvent de l'Ouest en reprenant le "Born In The USA" de Bruce Springsteen. On imagine l'ambiance... Le personnage de la jeune pionnière Angela démontre que l'acclimatation Est-Ouest est possible même pour les cas les plus désespérés.

Premier volume d'une trilogie à venir, **"Rock World"** (The Hoochie Coochie) par Søren Mosdal au Rotring et Jacob Ørsted à la plume est un roman graphique plutôt poilant qui narre les déboires de Charley et Mickey, deux losers magnifiques qui cherchent à faire perdurer leur adolescence au-delà de la quarantaine. L'un est la tête pensante qui cogite de manière catastrophique, l'autre le fêtard absolu dont l'unique point de vue est la prochaine cuite à venir. Tout cela donne une belle série de clichés acidulés sur le mode de vie de la faune rock and roll danoise. Les personnages ont tous des têtes d'hydrocéphales et l'on comprend aisément pourquoi au bout de quelques pages, hilarantes.
A lire en écoutant en boucle le "Born To Lose" de Johnny Cash tout en s'interrogeant un peu sur la futilité de cette vie.

Les amateurs d'univers étranges à la Philip K Dick vont se jeter d'un coup sur les quatre tomes de la série **"Aâma"** (Gallimard) de Frederik Peeters, Suisse adepte du krautrock qui sait faire planer la planche à dessins aussi bien que Can et Tangerine Dream réunis. "Aâma" est une BD d'anticipation qui entraîne bien le lecteur dans une aventure onirique qui ne s'embourbe à aucun moment dans des délires spatiotemporels incompréhensibles. Au contraire, elle reste lisible tout au long des quatre volumes, ce qui est appréciable. Avec sa galerie de personnages étranges (un amnésique, un robot gorille prénommé Churchill, etc), Peeters a su recréer un univers tel qu'on pouvait en lire pendant l'âge d'or de la BD fantastique tant le vaisseau ressemble par moments à un concert de Grateful Dead sous LSD 25, autre grande invention suisse.



Quand le scénariste Hervé Bourhis et le dessinateur Halfbob unissent leurs goûts et leurs couleurs pour raconter une histoire rock, personne ne va s'étonner d'apprendre que la toile de fond musicale de **"Juniors"** (chez Futuropolis) est le groupe indie Dinosaur Jr.
En gros, Maxime et Victoire sont deux ados de seconde aussi perturbés l'un que l'autre. Le premier se promène en uniforme nazi pour se rendre à une soirée costumée tandis que l'autre commence l'histoire en se faisant larguer. Au fil des pages, marquées par le suicide annoncé de Sarah, la première petite amie éclair de Maxime, les deux décident de fuguer leur province pour assister au concert parisien de Dinosaur Jr car Victoire fait une fixation sur les dinosaures, les vrais. Bon, ce pitch peut paraître compliqué mais l'ensemble tient plutôt bien la route grâce au trait aussi naïf qu'appliqué du dessinateur. Ce qui est bien dans cette histoire, c'est que les hasards de leurs pérégrinations leur ont permis de découvrir T Rex. Ce n'est pas rien. ❑

Le gros plan du Géant

Quand Serge Clerc débarque à Paris au milieu des années 70, c'est pour entrer illico dans l'histoire de la BD rock. A tout juste dix-sept ans, il est déjà dans les pages de ce magazine ainsi que dans Métal Hurlant. Par la suite, il envahira même les pages du NME à grands coups de magnifiques instantanés à la plume. Une telle carrière placée sous les signes de l'improbabilité et de l'instabilité méritait qu'il la raconte en un maximum d'images. C'est chose faite pour les fêtes avec cet extraordinaire pavé qu'est l' "Intégrale Rock" concocté avec l'aide des éditions Dupuis où rien ne sera épargné aux lecteurs férus du moindre détail. Non seulement l'ouvrage est très complet mais il démontre une nouvelle fois qu'il vaut mieux être le témoin graphique d'une époque qui vaut le coup d'être racontée si on veut entrer dans l'Histoire.

ILS VEULENT
NOUS REDUIRE
AU SILENCE.
ILS N'AURONT
OBTENU
QU'UNE MINUTE.

NOUS SOMMES
CHARLIE

REPORTERS
SANS FRONTIERES
POUR LA LIBERTE DE L'INFORMATION

Livres

PAR AGNES LEGLISE

Un seul vœu

Si on devait émettre un seul vœu pour tous, un truc qui pourrait s'appliquer universellement, on pourrait avantageusement se souhaiter du respect, non ? Du respect des autres, des faibles, des différences, des droits, du respect de la vie, du monde, de la planète, toutes ces évidences devenues des rares valeurs qu'on voit foulées au pied un peu partout ces sombres jours-ci.

Respect

STEVEN JEZO-VANNIER

Le Mot Et Le Reste

Bien sûr, faut dire que pour à peu près tout le monde civilisé, le seul mot respect donne quand même avant tout une immédiate et démangeante envie de se lever et de danser avec en bande-son la grande Aretha Franklin et son immense titre de gloire "Respect", cette chanson qui ne lui était pas destinée mais dont elle changea les paroles et en fit non seulement le premier hymne féministe mais peut-être le seul que même les hommes sexistes aiment. Hymne féministe peut-être mais pas icône féministe car Aretha, comme l'explique Steven Jezo-Vannier dans son livre "Respect, Le Rock Au Féminin", malgré son indépendance financière ne revendiquait pas du tout un féminisme personnel et elle, comme les copines, chantait et vivait le bon vieux machisme à la papa et subissait ce sexisme sous mille formes d'oppressions, artistiques autant qu'intimes. Sans trop chipoter sur la définition tellement souple que recouvre ici le terme "rock" du titre qu'on ne sait plus trop de quelle musique il est vraiment question vu que le livre commence avec Bessie Smith et qu'il finit sur les frenchies où sont même citées *aaargh* Mylène Farmer ou *beurk* Jeanne Mas, on reconnaîtra à l'auteur le grand mérite d'une première approche genrée sur ces musiciennes qui ont, comme les autres femmes, eu pour la plupart à surmonter plus d'obstacles dans leurs carrières que leurs collègues masculins et dont, hormis quelques cas comme Tina Tuner, les difficultés particulières dues au sexisme sont généralement négligées quoique souvent pleines de conséquences primordiales dans leur boulot comme dans leur vie privée, bien sûr. Remercions Jezo-Vannier de nous raconter du coup autant d'histoires d'artistes souvent géniales quoique parfois tombées dans les profondes oubliettes du showbiz mais dont la force et le talent nous atteignent encore à travers ses récits et qui toutes ont marqué de façon plus ou moins discernable l'histoire de la musique et du droit des femmes, ce long chemin dont la fin, dans le rock comme dans le monde, n'est même pas en vue.

Muddy Waters

ROBERT GORDON

Rivages Rouge

Plus le temps passe et plus les biographies à superlatifs s'accumulent, biographies de stars immenses, biographies de génies adulés des foules, biographies d'icônes inégalées, l'histoire de la musique est peuplée de tant de personnages extraordinaires que les auteurs y puisent aisément matière à des récits aussi exceptionnels qu'eux. Et puis Muddy Waters fut. Ou plus précisément "Muddy Waters, Mister Rollin' Stone, Du Delta Du Mississipi Aux Clubs De Chicago" fut enfin traduit en français et le quota de superlatif explosa. Emblème du blues de son vivant, cet enfant du Delta boueux d'où il tira son nom, personnage plus grand que nature, est ici étudié avec une passion communicative par un autre enfant du pays, Robert Gordon, immense spécialiste du sujet et surtout super fan qui réussit un récit si complet sur le musicien qu'en couvrant l'histoire de Muddy Waters, il couvre aussi celle du blues, des débuts officiels de la future star avec Lomax à ses premiers succès, de son relatif recul devant le rock'n'roll naissant à sa renaissance par la grâce de ces futures stars du rock britanniques qui s'entichèrent de sa musique au point d'emprunter un de ses titres, "Rollin' Stone", pour le groupe que nous connaissons tous vaguement et ne relancent ainsi définitivement sa carrière. Ajouter à cela une sagace connaissance du contexte historique et sociologique et surtout de tous les protagonistes et de toutes les anecdotes sur Muddy Waters — attention c'est du haut vol — et le tout nous raconte le destin hors-pair d'un musicien exceptionnel, d'un don juan de compète aux innombrables conquêtes, père d'assez d'enfants pour monter une équipe d'à peu près tous les sports, guitariste aventureux et qui, plus que tout autre, a révolutionné la musique de mille façons. Respect absolu donc qui sortira renforcé par cette lecture épatante et indispensable.

Paris New Moon Paris

RAPHAEL RINALDI

Granada Art Book

Tous les amateurs de musique qui ont traîné à Paris dans les années 80 et 90 ont, un soir ou l'autre, usé leurs boots au New Moon, cette boîte de Pigalle cradingue et survoltée, alors un des rares et un des derniers lieux authentiquement rock de notre fort peu noctambulophile capitale. Rasée en 2004, cette salle pourtant survivante du galpi des apaches, des années folles et du jazz était une des rares adresses parisiennes où se succédaient encore les concerts et les soirées post-punk pré-grunge et où, une fois descendu le raide escalier, les dimensions modestes de l'établissement minuscule et vite bondé obligeaient les groupes et le public à une osmose énergique et transpirante salement inoubliable. Le beau livre du photographe Raphael Rinaldi, "Paris New Moon Paris" nous ramène dans ces temps-là par la seule magie de dizaines de portraits de ces passagers nocturnes, photos prises à l'époque ou plus récemment, anonymes et musiciens unis dans ce voyage poétique dans un passé et un Paris popus et disparus. ❑

TOP TEN LIVRES MUSIQUE *(source Fnac)*

01 "Le Mystère Goldman" ERIC LE BOURHIS (Editions Prisma)
02 "Vanessa Paradis - La Vrai Histoire" HUGUES ROYER (Flammarion)
03 "Bruce Springsteen - Une Vie En Albums" RYAN WHITE (Place Victoires)
04 "Glaneurs De Rêves" PATTI SMITH (Folio)
05 "AC/DC Tours de France 1976-2014" P. LAGEAT/ B. BRELET (Point Barre)
06 "Conversations Avec Jimmy Page" JIMMY PAGE & BRAD TOLINSKI (Ring)
07 "100 Chansons Censurées" EMMANUEL PIERRAT & AURELIE SFEZ (Hoebeke)
08 "Just Kids" PATTI SMITH (Folio)
09 "Johnny Hallyday On The Road" RENAUD CORLOUER/ PREFACE LOUIS BERTIGNAC (Le Cherche-Midi)
10 "Anthologie Des Bourdes Et Autres Curiosités De La Chanson Française" ALISTER (La Tengo)

Photo Bruno Berbessou

COLLECTION ANNIVERSAIRE FNAC EN ÉDITION ULTRA-LIMITÉE

EXCLUSIVITÉ FNAC

OFFRE SPÉCIAL*
LE LIVRE + L'ALBUM CD
JUMP BACK
33 €

THE ROLLING STONES
64 PAGES
DE PHOTOS RARES
OU INDÉDITES
DE CLAUDE GASSIAN

DANS LA MÊME COLLECTION
LE LIVRE + L'ALBUM CD
DAVID BOWIE,
ALAIN BASHUNG,
DEPECH MODE ET BOB MARLEY

*** DU 10/11/2014 AU 27/02/2015, POUR L'ACHAT DE CET OUVRAGE, BÉNÉFICIEZ D'UNE REMISE DE 50%** SUR L'ALBUM CD *OSEZ BASHUNG***
**** OFFRE DE REMISE IMMÉDIATE, VALABLE DU 10/11/2014 AU 27/02/2015. OFFRE NON CUMULABLE.**

fnac

Encore plus sur Fnac.com

Absolutely live

Au paradis

Jay-Jay Johanson

28 novembre, festival Les Boréales (Caen)

Flanquée de l'Orchestre Régional de Basse-Normandie, sous la direction de Jean Deroyer, sur une sélection de titres, l'allumette blonde et suédoise qui, depuis vingt ans, *croone* ses mélodies torsadées sur fond de trip-hop (entre jazz et electro) a envoûté le festival Les Boréales le temps d'un concert d'hiver. Il a bien sûr été question de son album le plus récent ("Cockroach") et aussi de raviver quelques bons souvenirs à coups d'extraits soyeux d'un répertoire déjà classique ("So Tell The Girls That I Am Back In Town", "Believe In Us", "On The Other Side") que Jay-Jay distille avec tact, élégance et la complicité d'Erik Jansson (claviers) et Magnus Frykberg (batterie).

JEROME SOLIGNY

Christophe

4 décembre, Théâtre de l'Hôtel de Ville (Le Havre)

Alors qu'on l'avait goûté en 2009, sur l'autre rive (Deauville) et en formation légère, c'est seul et avec tous (dans la poche) qu'on a eu le grand bonheur de revoir Christophe en Normandie. Profitant que le froid se faisait attendre, il a mis un point d'honneur à arriver la veille du concert en ville, histoire d'en capter les vibrations et avant de libérer les siennes. Aux claviers électroniques, au piano à queue ou à la guitare, l'éternel phénomène de la variété de luxe a offert une montée tourbillonnante au paradis de ses tubes ("Enzo", "Succès Fou", "Petite Fille Du Soleil"), dominos translucides qu'il a soigneusement alignés entre des réflexions drôles sur sa vie, qui n'est décidément pas celle de tout le monde.

JEROME SOLIGNY

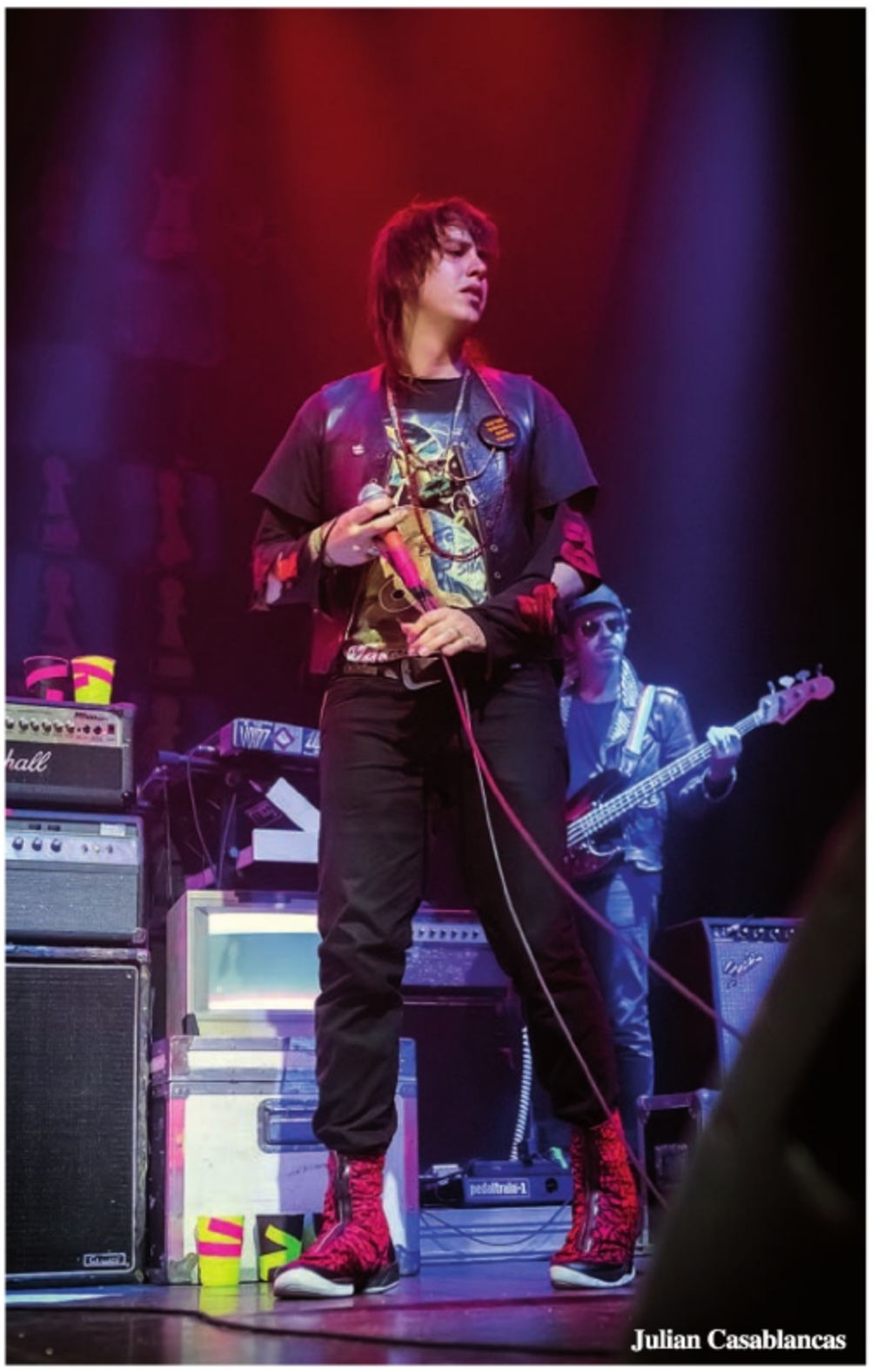


Photo Marion Ruszniewski

Julian Casablancas

The New Pornographers

4 décembre, Maroquinerie (Paris)

La France ne verra probablement jamais les New Pornographers en live au grand complet. Mais si à l'occasion de cette deuxième Maroquinerie en quatre ans, la chanteuse Neko Case faisait encore faux bond à la formation (la faute à sa carrière country américaine), c'est le deuxième chanteur Dan Bejar qui honorait cette fois-ci de sa présence, s'emparant du micro pour les titres qui sont les *siens* sur les albums ("Ballad Of A Comeback Kid", "Testament To Youth In Verse", "War on The East Coast"). Mais les New Pornographers sont avant tout le groupe de AC Newman, seul maître à bord et principal compositeur. Mettant essentiellement en avant le meilleur du dernier album "Brill Bruisers" ("Champions Of Red Wine", "Fantasy Fools", "Backstairs"...), le groupe n'aura aucune difficulté à retourner la salle (remplie à moitié de fans d'outre-Atlantique). Un jour, la France découvrira peut-être à côté de quels trésors power pop elle passe en ignorant les New Pornographers.

THOMAS VANDENBERGHE

The Smashing Pumpkins

6 décembre, Trabendo (Paris)

Pour présenter son nouvel album "Monuments To An Elegy", le groupe tourne dans des petites salles en Europe pour quelques dates. A la batterie, Brad Wilk de RATM fait très bien le job. Mark Stoermer, bassiste des Killers, se démarque de ses prédécesseurs féminins avec un son énorme. "Glass And The Ghost Children", rarement joué ces dernières années, est incontestablement le grand moment du concert. Ninja, de l'affreux trio Die Antwoord, rejoint le quatuor pour une reprise rap-metal de "Fame" de Bowie.

BRIAG MARUANI

Julian Casablancas + The Voidz

8 décembre, Casino de Paris (Paris)

En ouverture, King Tuff livre une prestation parfaite, concentré de tubes ravageurs ("Wild Desire", "Headbanger", "Bad Thing") qui font sautiller le jeune public. Un peu plus tard, Julian Casablancas et son nouveau gang au look improbable (veste en jean découpée, jogging, moustaches, coupes afro) débarquent sur scène sous une ovation stridente, d'autant qu'ils proposent d'emblée le tube "Instant Crush". La suite reproduit assez fidèlement "Tyranny", ses mélodies siglées Strokes déchiquetées sous des amas de synthés, de guitares dissonantes et la voix de Julian, toujours lourdement trafiquée. Les Voidz forment un groupe remarquable, notamment le guitariste Jeremy Gritter (qui active parfois un clavier via... un joypad) et le batteur Alex Carapetis, qui passe sans sourciller des rythmes afrobeat de "Father Electricity" au martèlement compulsif de la foudroyante "Where No Eagles Fly". Côté Strokes, le beau Julian offre "Ize Of The World" et s'y reprend à trois fois pour "I'll Try Anything Once", pardonné sans délai par des fans transis de ferveur.

JONATHAN WITT

The Fleshtones

11 décembre, L'Escale (Le Havre)

Trois ans après leur dernier passage au Cabaret Electric (qui était également le dernier concert payant de cette salle disparue), les New-Yorkais qui fêteront leurs quatre décennies de rock racé en 2016 ont fait frémir le boulevard de Graville de bonheur. Bar incontournable de la cité portuaire doté d'une salle dont l'ambiance rappelle les meilleures que le rock havrais ait fréquentées, l'Escale s'est révélé un parfait terrain de jeu pour les quatre *garagists* au show huilé par le temps et au cœur gros comme ça. Princiers, ils étaient même dans le public pour applaudir les fringants New York Kleps, en première partie, dont la guitariste, Lou Sordo, est à la fois Cherry Bomb et Queen Of Noise. Ce n'est pas donné à toutes les filles.

JEROME SOLIGNY

The Wytches
The Amazing Snakeheads

11 décembre, La Flèche d'Or (Paris)

Affiche au sommet, ce soir à la Flèche d'Or. Le duel des premières parties tourne sans problème à l'avantage des Bretons de Sapin, qui pratiquent un garage-rock braillard et euphorisant, teinté d'influences western ("Wrong Way"), qui rappelle parfois les Growlers. Ensuite, place à PS I Love You, duo canadien mené par un guitariste aussi rondouillard que prolixe, qui fait dans le genre White Stripes, sans les compositions. Les choses sérieuses commencent véritablement avec les Wytches : tignasses dans les yeux et saturation au clair, le sombre trio défourne quarante-cinq minutes d'un garage-grunge gothique ("The Holy Tightrope") aux insidieuses mélodies. Le clou de la soirée est assuré par The Amazing Snakeheads, trio écossais renforcé par une *tambourine girl*/choriste au teint pâle, toute de noir vêtue. Mâchoires serrées et guitare rugissante, Dale Barclay est un performer intense, haranguant la foule *("concentrez-vous, putain !")* avec une mine sévère : l'attitude parfaite pour éructer le rock and roll sauvage et malsain des poisseuses "Where Is My Knife" ou "I'm A Vampire".

JONATHAN WITT

Les Dutronc
The Nuns

16 décembre, Théâtre Berthelot (Montreuil)

L'évènement garage de l'hiver près de Paris, avec tout d'abord le quatuor Les Dutronc qui n'avait pas joué, ni même répété depuis dix ans. Emmené par Parsley qui chante la Vieille Canaille dans un Français approximatif et un joli costume psychédélique, le groupe également composé de Bruce Brand de Thee Headcoats et de Rudie des Terribles envoie un set agité qui réchauffe l'atmosphère du théâtre montreuillois. Bongo Debbie reste derrière ses fûts pour le concert des Nuns, six Anglaises habillées en religieuses qui reprennent ensuite les morceaux légendaires de "Black Monk Time", l'unique album destructeur du groupe proto-punk The Monks. De quoi passer une soirée merveilleuse, voire de se convertir à la foi dodécaphonique.

VINCENT HANON

Photo Marion Ruszniewski

Deus

Photo Emma Irvine

Royal Blood

Deus

16 décembre, le Bataclan (Paris)

Nonchalance belge oblige, c'est sans chichi que Deus fête ses vingt ans devant un public de fidèles quadras. Mais pas besoin d'artifice, les chansons suffisent pour faire monter la tension et peindre des ambiances qui mêlent angoisse et séduction. Et dans une salle de taille raisonnable, on peut observer les interactions permanentes entre Tom Barman (voix, guitare) et son second, Mauro Pawlowski (guitare, voix). L'un est exubérant, l'autre impassible, et c'est cette alchimie qui habite le répertoire d'un groupe au style très personnel et toujours aussi difficile à définir, même au bout de vingt ans. On se contentera de dire qu'entre "The Architect", "Instant Street", "Theme From Turnpike", "Roses" et une quinzaine d'autres merveilles, on a vu ce soir l'un des meilleurs concerts de 2014.

ISABELLE CHELLEY

Sparks

20 décembre, Barbican Theater (Londres)

40 ans après la sortie de l'album "Kimono My House", ce sont les 40 musiciens du Heritage Orchestra qui accompagnent les frères Mael pour le rejouer dans un théâtre londonien rempli de fans venus du monde entier. A 19 h 30 précises résonne l'ouverture, suivie de ce tube immarcescible qu'est "This Town Ain't Big Enough For Both Of Us". Les guitares glam ont cédé la place aux cordes, à la harpe et aux bois. "Equator" transfiguré devient un monument baroque. Entracte, puis une heure de best of orchestral, avec "Number 1 In Heaven", du Moroder synthétique transformé en or symphonique. Deux heures de bonheur, une certaine idée de l'excellence et de la longévité : "Talent Is An Asset", *and Sparks have it.*

OLIVIER CACHIN

Royal Blood

20 décembre, Brighton Dome (Royaume-Uni)

Indubitablement les deux qui composent le groupe rock british le plus important de 2014 — le design de Dan Hillier qui orne la pochette de leur début homonyme leur a d'ailleurs valu un énième award — ont terminé leur *longue, incroyable année* en beauté et en faisant salle comble, à guichets fermés au max, au Dome de Brighton, un *homecoming royal* à deux pas de chez eux puisque Mike Kerr et Ben Thatcher sont originaires de Worthing et Chichester, petites villes voisines du Sussex. Tous deux de noir vêtus selon le minimalisme qui les caractérise et fait la force de leur son délirant à la croisée des chemins de Nirvana, Silverchair, Queens Of The Stone Age et autres, ils ont démarré avec les riffs pachydermiques de "Hole" et de "Come On Over", et transformé la salle en *mosh pit*, en masse de fans illuminés de blanc de temps en temps. Le final feedback à souhait a vu Thatcher abandonner sa batterie pour faire du surf sur le public délirant jusqu'au balcon tandis que Kerr continuait de marteler "Out Of The Black" sur sa basse. Saignant et royal, quoi.

PIERRE PERRONE

The Dandy Warhols

20 décembre, Crystal Ballroom (Portland, Oregon, USA)

C'est Noël à Portlandia et *The Dandy Warhols Pagan Christmas* est devenu une tradition annuelle. Vêtus de longues capes à capuches, les Dandys attaquent d'entrée "Wasp In The Lotus". Ce soir la setlist couvre leurs huit albums, résumant vingt années d'une carrière peu ordinaire. L'acoustique de la salle est une fois encore affreuse et les temps morts entre les chansons, souvent bien trop longs, ne permettent pas à la foule de maintenir son excitation, même après "Bohemian Like You", "Not If You Were The Last Junkie On Earth" ou "We Used To Be Friends". Les deux heures s'achèvent avec un festif "Little Drummer Boy" précédant le medley désormais classique "Pete International Airport/ Boys Better". Certes le concert fut loin d'être parfait, mais on oublie vite parce qu'à chaque Noël, les Dandys nous reviennent.

DANNY BOY

The Cure

Christmas shows

21, 22 et 23 décembre 2014, Hammersmith Apollo (Londres)

The Cure jouent assez souvent pour un groupe qui n'a pas d'album à promouvoir... Depuis leur dernière date à Paris en 2008 après la sortie de 4:13 Dreams, ils ont enchaîné festivals européens, tournées en Amérique du Sud, au Japon, en Australie, aux USA... Il n'y a qu'en 2010 qu'ils n'aient pas joué. Leurs dernières dates londoniennes remontent à mars 2014, au Royal Albert Hall pour le Teenage Cancer Trust (concerts caritatifs, complets). Deux soirs qui n'avaient pas fait l'unanimité dans la presse anglaise. Concerts prétendus trop mous, trop longs, 45 titres. Après quelques échanges en ligne avec certaine journaliste, Robert Smith conclut qu'au final, la presse, il n'en à rien à faire, ça fait 38 ans qu'ils essuient les critiques, lui et son groupe jouent pour leurs fans et les fans en veulent toujours plus.
Les 21, 22 et 23 décembre 2014, on retrouve The Cure à guichets fermés au Hammersmith Apollo de Londres, trente ans après leur premier concert dans cette même salle lors de la tournée The Top. A voir les T-shirts de certains fans, eux y étaient. Pour première partie, on retrouve And Also The Trees, incroyablement eux aussi y étaient ce soir de 1984. C'est un peu un concert réunion et trente ans d'amitié, des années d'admiration, d'adulation, voire d'obsession que l'on fête ensemble ici.
Côté membres du groupe, pour ceux qui auraient perdu le fil... On a Robert Smith (chant), Simon Gallup (basse), Jason Cooper (batterie) et Roger O'Donnell (claviers) parti quelques années et de retour depuis 2011. On a également Reeves Gabrels (guitariste de Bowie période Tin Machine) à la guitare depuis deux ans. Les autres sont là depuis 19 ans au minimum.
De ces trois concerts on retient l'omniprésence de l'album "The Top", joué dans son intégralité. Album psychédélique aux mille histoires déjantées mais fascinantes, posant chacune son atmosphère avec son lot de petits sons et d'instruments originaux. Des chansons écrites uniquement par Robert Smith, sous acide, alors en tournée avec Siouxsie And The Banshees, paroles pleines de drogue, sexe et souvenirs de rêves lucides. Beaucoup de titres que les Cure n'avaient pas joués depuis vingt ans...
Le groupe entre en scène avec "Shake Dog Shake", titre super énergisant, et ponctuera le set d'autres titres agressifs tels "One Hundred Years", "Primary" aux paroles souvent sexuelles, "A Man Inside My Mouth", "Give Me It", et qui se mêlent aux chansons d'amour plus légères, "The Caterpillar", "The Walk", "Close To Me".
En ce qui concerne le reste de la setlist, on retrouve à peu près les mêmes titres les trois soirs avec quelques chansons qui changent de place et quelques ajouts par-ci par-là : "Doing The Unstuck" de l'album "Wish" et "Want" extrait de "Wild Mood Swings" par exemple. Beaucoup de titres de "The Head On The Door" et une bonne surprise de l'album "Kiss Me Kiss Me Kiss Me" avec "Like Cookatoos".
S'il ne fallait retenir qu'un seul morceau, ce serait l'éponyme "The Top", tant l'interprétation fut transperçante d'émotion, la voix de Robert Smith plus pure que jamais et des paroles d'une telle tristesse... Un titre qu'on avait presque oublié.
Le public est varié, on y retrouve toutes les tranches d'âge, punk, gothique ou non, mais surtout le public est déchaîné, il chante sur tout et, vu du balcon le deuxième soir, il y en a qui ont pris cher dans les pogos de "Play For Today"... D'ailleurs le trio "M", "Play For Today", "A Forest", marche à tous les coups, avec toute une salle complètement hystérique... Quatre rappels chaque soir, trois heures écoulées, 40 titres en moyenne, les Cure quittent la scène sur "Hey You", face B de "Kiss Me Kiss Me Kiss Me", clin d'œil aux fêtes de Noël et à cette fille que Robert Smith ne peut s'empêcher d'embrasser...
Six ans sans album, ça n'annonce pas non plus une mise en retraite. En avril dernier, Robert Smith a laissé entendre qu'il y aurait un successeur à "4:13 Dreams" tout en étant un peu vague à ce sujet. Comme il l'a dit plusieurs fois, il préfère rester discret, les fans savent très bien qu'il n'arrive pas à tenir ses promesses. Les Cure fêteront leurs 40 ans de carrière d'ici deux ans, qui sait ce qu'ils nous réservent ?

GAELLE BERI

Photo Gaëlle Beri

Agenda concerts

PAR MARC LEGENDRE

Paris

JANVIER

★ 15 JANVIER

Chassol (Gaîté Lyrique)
● **Fritz Kalkbrenner** (Trianon)

★ 16 JANVIER

David & Lucie (In The Garden)
● **France, Mocke trio et Colombey** (Olympic Café) ● **The French Rockabilly Scene** (New Morning) ● **Ft Island** (Cigale, *complet*) ● **Saar, Observer et Awake In Sleep** (Espace B) ● **Zoo** (Baiser Salé)

★ 17 JANVIER

Acid Baby Jesus (Mécanique Ondulatoire)
● **Aquaserge Trio, Rhume et Gontard!** (Olympic Café) ● **Dagoba, Magoa, Acyle et Lutèce** (Trabendo) ● **Wildpath, Benighted Soul et Adrana** (Divan du Monde)
● **Volage, Regal et Headphones** (Espace B)

★ 18 JANVIER

Arlt, Chevalrex, Sourdure et Le Bâtiment (Olympic Café) ● **Sick Of It All, Walls Of Jericho, Ignite, Ryker's, Turnstile, All For Nothing et Broken Teeth** (Cabaret Sauvage)
● **Gerard Way** (Trabendo) ● **Within The Ruins, I Declare War, When Reasons Collapse et Aversions Crown** (Batofar)

★ 19 JANVIER

Cymbals Eat Guitars (Point Ephémère)
● **La Maison Tellier et Radio Elvis** (Pan Piper)

★ 20 JANVIER

Franck McComb (New Morning)
● **Paul Personne** (Olympia)

★ 21 JANVIER

Arms & Sleepers (Batofar) ● **My Broken Frame, Cléa Vincent et Denis Rivet** (3 Baudets)
● **The Wise Dude's Revolver** (International)

★ 22 JANVIER

Carpenter Brut (Batofar, *complet*) ● **Howe Gelb et Grant Lee Philips** (Point Ephémère) ● **Alex Goot** (Pop Up du Label) ● **Martin Mey et French 79** (Maroquinerie) ● **Milan** (centre FGO Barbara)
● **Nzimbu** feat. **Ray Lema** (New Morning)
● **Scala & Kolacny Brothers** (Cigale)

★ 23 JANVIER

A2H, Aelpeacha et Taipan (Petit Bain)
● **The Blind Suns** (Le Buz) ● **Earth, Black Spirituals, Don McGreevy et Rogier Smal Duo** (Maroquinerie) ● **Guérilla Poubelle, Charly Fiasco, Nina'School et Justine** (Flèche d'Or)
● **Rise Of The Northstar** (Divan du Monde)

★ 24 JANVIER

Poppy Ackroyd et Piano Interrupted (Maroquinerie) ● **Anastacia** (Trianon) ● **Nina Attal** (Pan Piper) ● **Anthony David** (New Morning) ● **Manigance et Adx** (Divan du Monde)
● **Moriarty** (Philarmonie de Paris) ● **The Paddocks et 26$ In My Hand** (Bus Palladium)

★ 25 JANVIER

Mombu (Espace B) ● **Moriarty** (Philarmonie de Paris) ● **White Fence** (Maroquinerie)

★ 26 JANVIER

Paolo Conte (Grand Rex) ● **Mademoiselle K** (Cigale) ● **Queen & Adam Lambert** (Zénith)
● **Lambchop "Plays" Nixon** (Gaîté Lyrique)
● **Tove Lo** (Trianon)

★ 27 JANVIER

Paolo Conte (Grand Rex) ● **Fish** (Divan du Monde) ● **Jacques Higelin** (Philarmonie) ● **Interpol et Health** (Olympia, *complet*) ● **Kyo** (Zénith) ● **Low Sea et BCBG** (Espace B) ● **Pere Ubu** (Maroquinerie) ● **Solstafir** (Nouveau Casino)

★ 28 JANVIER

Die Antwoord (Zénith, *complet*) ● **Jacques Higelin** (Philarmonie de Paris) ● **Inquisition, Archgoat, Ondskapt et Blackdeath** (Divan du Monde) ● **Interpol et Health** (Olympia)
● **Joseph d'Anvers et Dimone** (3 Baudets)
● **Moodoïd** (Gaîté Lyrique) ● **Guillaume Perret & the Electric Epic** (Théâtre de la Cité Internationale) ● **Le Peuple de l'Herbe** (Trianon)
● **Smoke Dza et Aaron Cohen** (Bellevilloise)
● **Warm Graves** (Maroquinerie)
● **Waxahatchee** (Espace B)

★ 29 JANVIER

Epica et Dragonforce (Olympia) ● **Jacques Higelin** (Philarmonie de Paris) ● **Obituary, M-Pire Of Evil, Rotting Repugnancy et Dust Bolt** (Divan du Monde) ● **Guillaume Perret & the Electric Epic** (Théâtre de la Cité Internationale)
● **Le Prince Miiaou et Perez** (Gaîté Lyrique)
● **Sage** (Café de la Danse) ● **Slipknot** (Zénith)
● **Squared Circle, Traditional Monsters et El Gran Chufle** (Espace B) ● **Trance, Pierre et Bastien, Selferidication DPT et Suicidas** (Mécanique Ondulatoire)

★ 30 JANVIER

Steve Amber Formation (Bus Palladium)
● **Centenaire** (Espace B) ● **Disappears, Galon Drunk et Butch M** (Maroquinerie) ● **Monsieur Nov** (Olympia) ● **Oscar and the Wolf** (Nouveau Casino) ● **Sarah W Papsun** (Divan du Monde)

★ 31 JANVIER

Above & Beyond (Trianon) ● **Robyn Bennett & Bang Bang et Benjamin Thoury** (Divan du Monde) ● **The Experimental Tropic Blues Band, Moonsters et Châlet** (Espace B)
● **Nathaniel Rateliff** (International) ● **Pavlov et Déborah Dégout** (Bus Palladium)
● **La Rue Ketanou** (Olympia)

FEVRIER

★ 1er FEVRIER

Benoit Delbecq, Mark Tompkins, The Bridge et Caroline (Sarah Murcia (Cité Internationale) ● **Necro** (Maroquinerie)

★ 2 FEVRIER

The Districts (Pop Up du Label) ● **Enter Shikari** (Cigale) ● **Ed Sheeran** (Zénith, *complet*)

★ 3 FEVRIER

Adam Cohen (Café de la Danse) ● **Crown The Empire, Set It Off, Dangerkids et Alive Like Me** (Boule Noire) ● **Hammerfall et World Wide (r)Evolution** (Trabendo) ● **Motorama** (Nouveau Casino) ● **Paperhead** (Espace B)
● **Véronique Sanson** (Olympia)

★ 4 FEVRIER

Alt-J (Zénith) ● **Claire Diterzi** (Bouffes du Nord)
● **Christina Grimmie et Before You Exit** (Maroquinerie) ● **Véronique Sanson** (Olympia)

★ 5 FEVRIER

Disco Doom (Espace B) ● **Claire Diterzi** (Bouffes du Nord) ● **Elmer Food Beat** (Divan du Monde)
● **Ibrahim Maalouf et Oxmo Puccino** (Philarmonie) ● **Mineral (Craig Walker)** (Glazart)
● **Rone** (Cigale) ● **Véronique Sanson** (Olympia)
● **David Zincke** (Nouveau Casino)

★ 6 FEVRIER

Claire Diterzi (Bouffes du Nord) ● **Kindness** (Gaîté Lyrique) ● **Ibrahim Maalouf et Oxmo Puccino** (Philarmonie) ● **Milow** (Cigale)
● **Ropoporose, Le Feu et Rach Three** (Petit Bain) ● **Véronique Sanson** (Olympia) ● **Philip Selway** (Maroquinerie) ● **Les Wampas** (Trianon)

★ 7 FEVRIER

Claire Diterzi (Bouffes du Nord) ● **18+** (Flèche d'Or) ● **Fakear** (Trianon) ● **Lights** (Maroquinerie)
● **Ibrahim Maalouf et Oxmo Puccino** (Philarmonie) ● **Véronique Sanson** (Olympia)

★ 8 FEVRIER

Claire Diterzi (Bouffes du Nord) ● **Ibrahim Maalouf et Oxmo Puccino** (Philarmonie)
● **Odyssey & Oracle** (Olympic Café)
● **Snot** (Maroquinerie)

★ 9 FEVRIER

The Afghan Whigs (Trabendo) ● **Betraying The Martyrs, Texas In July, Upon This Drawning et Make Them Suffer** (Maroquinerie)
● **Claire Diterzi** (Bouffes du Nord) ● **Ok Go** (Bataclan) ● **Vietcong et Absolutely Free** (Point Ephémère) ● **TV On The Radio** (Trianon)

★ 10 FEVRIER

Joan Armatrading (New Morning)
● **Claire Diterzi** (Bouffes du Nord)
● **Feu! Chatterton** (Maroquinerie)
● **Tindersticks** (Philarmonie)
● **Yuko Yuko** (Espace B)

★ 11 FEVRIER

Diagrams (Point Ephémère) ● **Claire Diterzi** (Bouffes du Nord) ● **The Divine Comedy** (Philarmonie, *complet*) ● **Little Big, Sodoma Gomora, Toby Screamer, Shaârghot et Anny B** (Glazart)
● **Sudden Death Of Stars** (Espace B)

★ 12 FEVRIER

Claire Diterzi (Bouffes du Nord) ● **Dope Body** (Espace B) ● **George Ezra** (Bataclan, *complet*) ● **The Fat White Family** (Point Ephémère) ● **Ghost Brigade, Agrimonia et Talbot** (Glazart) ● **Orange Blossom** (Divan du Monde) ● **Spain et Lull** (Petit Bain) ● **Vaudou Game** (Maroquinerie) ● **Veil Of Maya et Chelsea Grin** (Nouveau Casino)

★ 13 FEVRIER

The Copperfield (Bus Palladium) ● **Claire Diterzi** (Bouffes du Nord) ● **Froth, Calypso et Jeanne & Olivier** (Espace B) ● **My Brightest Diamond** (Gaîté Lyrique) ● **Jamie T** (Flèche d'Or)
● **U-Roy et Big Youth** (New Morning)

★ 14 FEVRIER

Claire Diterzi (Bouffes du Nord) ● **Dropkicks Murphys, The Mahones et Blood Or Whiskey** (Zénith) ● **Tess, Full Throttle Bay et Dead Stereo Boots** (Bus Palladium)
● **Jessie Ware** (Trianon)

★ 15 FEVRIER

TR/ST et Jape (Maroquinerie) ● **Yawning Man, Fatso Jetson et Domadora** (Glazart)

★ 16 FEVRIER

Architects, Every Time I Die, Bless The Fall et Counterparts (Trabendo) ● **Gaz Coombes** (Maroquinerie) ● **D'Angelo** (Palais des Congrès)

Province

JANVIER

Aeon Seven et DJ Numark : 22, Rouen (106)
● **Amon Amarth :** 15, Lille (Le Splendid) ● **Nina Attal et Isaya :** 31, St-Maximin-la-Sainte-Baume (La Croisée des Arts) ● **Autour de Lucie :** 23, Bobigny (Canal 93, avec Talisco) ● 31, Lille (La Péniche) ● **Louis Bertignac :** 18, Strasbourg (salle Erasme) ● 20, Lausanne (CH, Docks) ● 21, Lyon (auditorium Lumière) ● 23, Nantes (Cité des Congrès) ● 26, Marseille (Le Silo) ● 28, Toulouse (casino Barrière) ● 29, Bordeaux (casino Barrière) ● 31, Tours (Vinci Centre) ● **Bikini Machine :** 17,

PREVISIONS PARIS

The Kooks : 17/2 (Olympia), **Tricky :** 20/2 (Bataclan), **Allah-Las :** 22/2 (Trabendo), **Baxter Dury :** 25/2 (Olympia), **Death From Above 1979 :** 28/2 (Gaîté Lyrique), **Pond :** 1er/3 (Maroquinerie), **Carl Barât & the Jackals** : 4/3 (Maroquinerie), **Hanni El Khatib :** 4/3 (Gaîté Lyrique), **Christine and the Queens :** 6/3 (Olympia, *complet*), **The Black Keys :** 9 et 10/3 (Zénith, *9 complet*), **Arcade Fire :** 10/3 (Nouveau Casino), **Noel Gallagher's High Flying Birds :** 12/3 (Zénith), **James Taylor :** 12/3 (Olympia), **The Subways :** 13/3 (Trabendo), **The Dandy Warhols :** 14/3 (Trianon), **Popa Chubby :** 15/3 (Olympia), **Royal Blood :** 17/3 (Olympia), **Asaf Avidan :** 18/3 (Zénith), **Sleater-Kinney :** 20/3 (Cigale), **UB40 :** 24/3 (Trianon), **The Dø :** 27/3 (Zénith), **Lionel Ritchie :** 29/3 (Zénith, *complet*), **Nina Hagen :** 30/3 (Bataclan), **Selah Sue :** 30/3 (Olympia, *complet*), **Robbie Williams :** 30 et 31/3 et 1er/4 (Zénith, *complets*), **Sting et Paul Simon :** 3/4 (Zénith), **Marianne Faithfull :** 17/4 (Olympia), **Jacco Gardner :** 22/4 (Point Ephémère), **Lynyrd Skynyrd :** 25/4 (palais des sports), **La Souris Déglinguée :** 9/5 (Olympia), **Ian Anderson :** 11/5 (Olympia), **Texas :** 11/5 (Folies Bergère), **The Undertones :** 12/5 (Trabendo), **Nick Cave :** 18/5 (Grand Rex, *complet*), **AC/DC :** 23/5 (Stade de France), **Toto :** 28/5 (Zénith), **Mark Knopfler :** 2 et 3/6 (Zénith), **Kool & the Gang, Earth Wind & Fire Experience :** 11/6 (Zénith), **Kiss :** 16/6 (Zénith), **Judas Priest :** 17/6 (Zénith), **ZZ Top :** 26/6 (Zénith), **The Who :** 28 et 29/6 (Zénith), **Archive :** 30 et 31/10 (Zénith), **Nickelback :** 8/11 (Zénith), **U2 :** 10 et 11/11 (Bercy), **Deep Purple :** 11/11 (Zénith), **Simply Red :** 17/11 (Zénith), **Simple Minds :** 20/11 (Zénith)

Montluçon (L'Embarcadère, avec La Reine Mab et Seb Selecta) • 29, Angers (Le Chabada, avec Zenzile et Lætitia Shériff) • 31, La Rochelle (La Sirène, avec Zenzile) ● **Birdy Hunt et Tazieff :** 17, Rueil-Malmaison (L'Avant-Scène) ● **Anthony Braxton et Matthew Shipp :** 23, Kremlin-Bicêtre (Ecam) ● **Billie Brelok :** 24, Châtenay-Malabry (Le Pédiluve) ● **Brigitte :** 29, Strasbourg (La Laiterie, *complet*) • 30, Esch-sur-Alzette (L, Rockhal) • 31, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **Burning Lady, Tagada Jones, Black Bomb A et Les Sales Majestés :** 17, Oignies (Le Métaphone) ● **Chassol :** 16, Guidel (Estran) • 23, Fontenay-sous-Bois (espace G.Philipe) • 28, Saintes (Gallia) • 30, Bruxelles (B, halles de Schaerbeek) ● **Chill Bump et Murkage :** 30, Castres (Le Bolegason) ● **Corson :** 31, Penmarch (salle Cap Caval) ● **Cymbals Eat Guitars :** 21, Bruxelles (B, Le Trix Bar) ● **Earth et Black Spirituals :** 24, Feyzin (L'Epicerie Moderne) ● **Epica et Dragon Force :** 30, Thonex (CH, salle des fêtes) ● **A Failing Devotion :** 15, Lyon (Le Blog) • 17, Clermont-Ferrand (centre Camille-Claudel) ● **Fakear vs Mawimbi Collectif, Pouvoir Magique et Malik Berki vs Big Buddha :** 22, Lille (Palais des Beaux Arts) ● **Feu! Chatterton :** 29, Mâcon (La Cave à Musique) • 31, Nantes (Le Ferrailleur) ● **La Fine Equipe et Murkage :** 30, Castres (Le Bolegason) ● **Brigitte Fontaine :** 17, St-Etienne (Le Fil, avec Billie) • 29, St-Jacques-de-la-Lande (théâtre, *complet*) ● **France :** 17, Cherbourg ● **François & the Atlas Mountains :** 15, Lens (Le Colisée, avec Tim Fromont Placenti) • 24, St-Cloud (Les 3 Pierrots, avec Dusk Totem) ● **Laurent Garnier, Scan X, Zombie Zombie, Gramme, Push Up, Moustic et Phil :** 24, Clermont-Ferrand (La Coopé) ● **Gravenhurst :** 26, Strasbourg (La Laiterie) ● **Guitar Poetry Tour :** 28, St-Nazaire (Le VIP) ● **Haïdouti Orkestar et Piers Faccini :** 16, Mulhouse (La Filature) ● **Hammerfall, Orden Ogan et Serious Black :** 24 et 25, Pratteln (CH, Z7 Konzerfabrik) • 29, Lyon (Le Ninkasi) ● **Iam :** 29, Dole (La Commanderie, avec Primate) • 30, Gap (Le Quatro) • 31, Genève (CH, Aréna) ● **Interpol :** 24, Bruxelles (B, Forest National) ● **Brian Jackson & the New Midnight Band :** 22, Arles (Le Cargo de Nuit) • 23, Clermont-Ferrand (La Coopé) • 24, Maisons-Alfort (Le Charentonneau, avec Ladell McLin) • 29, Nancy (La Fabrique) ● **Jay Jay Johanson :** 20, Lens (Le Colisée) • 21, St-Nazaire (Le VIP) • 23, Montpellier (Le Rockstore, avec Franck Rabeyrolles) • 24, Perpignan (El Mediator, avec Loa Frida) • 25, Cannes (MJC Picaud) ● **Kenny Knots, Mahorn, Legal Shot et Mystical Rising :** 24, Nancy (L'Autre Canal) ● **Lambchop "Plays" Nixon :** 23, Cenon (Le Rocher de Palmer) • 24, Nantes (Le Stéréolux) • 25, La Rochelle (La Sirène) • 27, Fribourg (CH, Fri Son) • 28, Strasbourg (La Laiterie, avec The Wooden Wolf) • 29, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **Manu Lanvin :** 30, Auch (Le Cri'Art) ● **Maddalena :** 31, Poitiers (Le Plan B) ● **Mademoiselle K :** 23, Cergy (L'Observatoire, avec Klink Clock) • 24, St-Germain-en-Laye (La Clef, avec Grand Blanc et Collatéral) ● **La Maison Tellier :** 16, Toulouse (salle Nougaro) • 23, Meudon (espace R.Doisneau, avec Maltosh) ● **Mars Red Sky :** 25, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Jeff Mills :** 31, Strasbourg (La Laiterie) ● **Mountain Men :** 22, Ancenis (Le Quartier Libre) • 23, Surgères (Le Palace) • 24, Faye-d'Anjou (pôle culturel) • 29, Firminy (Le Majestic, avec Thomas Schœffler Jr.) • 30, La Garde (théâtre du Rocher) ● **Naouack :** 15, Tulle (Des Lendemains Qui Chantent) • 23, Toulouse (Le Cri de la Mouette) • 24, Narbonne (Db) ● **Natas Loves You et Klarence Vertigo :** 23, Villeneuve-la-Garenne (MJC) ● **Orange Blossom :** 23, Le Blanc (centre culturel) ● **Oscar and the Wolf :** 28, Rennes (L'Ubu) • 29, Nantes (Le Stéréolux, avec Saycet) • 31, Lyon (Le Marché Gare) ● **Pere Ubu :** 29, Lille (L'Aéronef) ● **Paul Personne :** 17, St-Malo (La Nouvelle Vague) • 18, Ris-Orangis (Le Plan) • 21, Lille (Le Splendid) • 23, Alençon (La Luciole, *complet*) • 24 et 25, Cléon (La Traverse, *24 complet*) • 27, Brest (La Carène) • 29, St-Avé (L'Echonova) • 31, Bois-d'Arcy (L'Abri Blues) ● **Le Peuple de l'Herbe :** 22, Poitiers (Le Confort Moderne) • 23, Montluçon (L'Embarcadère) • 24, Limoges (CCM J.Lennon) • 30, Rouen (106) ● **Grant Lee Philips et Howe Gelb :** 26, Anvers (B, Arenbergschouwburg) • 27, Louvain (B, Het Depot) ● **Post-Coïtum, Rone et Aufgang :** 31, Marseille (Cabaret Aléatoire de La Friche) ● **Rank, 69 et Extravague :** 23, Valence (Le Mistral Palace) ● **Gaspard Royant, Superets et X TV :** 24, Annonay (La Presqu'île) ● **Schlaasss :** 29, Annecy (Le Brise-Glace) ● **Set&Match :** 17, La Rochelle (La Sirène) ● **Ed Sheeran :** 28, Zürich (CH, Hallenstadion) • 30, Amnéville (La Galaxie) ● **Sick Of It All :** 21, Pratteln (CH, Z7 Konzertfabrik) ● **Skeletal Remains et Morfin :** 17, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **Solstafir :** 28, Nantes (Le Ferrailleur) • 29, Toulouse (La Dynamo) • 30, Villeurbanne (CCO) ● **The Sweet Vandals et Pablo Anthony & the Small Axe Band :** 30, Issy-les-Moulineaux (MJC) ● **Tagada Jones :** 17, Oignies (Le Métaphone) • 31, Rambouillet (L'Usine à Chapeaux, avec Guérilla Poubelle) ● **Taïro, Kenyon et Scars :** 31, Bobigny (Le Canal 93) ● **Talisco :** 23, Bobigny (Le Canal 93, avec Autour de Lucie) • 24, St-Paul-Lès-Dax (salle F.Arnaudin) • 30, Rosporden (L'Etincelle) ● **The Buttshakers :** 29, Croix (MJC) • 30, Nancy (L'Autre Canal, avec The Split Plasters) • 31, Montbéliard (L'Atelier des Môles) ● **Tricky :** 27, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **U-Roy et Big Youth :** 23, Caen (Le Cargo) • 24, Magny-le-Hongre (Le File 7) • 25, Ris-Orangis (Le Plan) • 28, Sannois (EMB) • 29, Grenoble (La Belle Electrique, avec Winston Francis et Prince Fatty) ● **James Blood Ulmer et Rodolphe Burger :** 31, Vitry-sur-Seine (théâtre) ● **Vagina :** 23, Caderousse (Artisticulturel) • 24, Monestier-de-Clermont (La Diligence) • 26, Annecy (River's) • 29, Viry (Rockenfolie) • 30, Lyon (L'Apéro Rock) • 31, St-Etienne (Le Thunderbird, avec Mad Dogs On The Cross) ● **Les Wampas :** 17, Clermont-Ferrand (La Coopé) • 24, Audincourt (Le Moloco, avec The Irradiates, *complet*) • 29, Ramonville (Le Bikini) • 30, Nîmes (La Paloma) • 31, Grenoble (La Belle Electrique, avec The Buns) ● **White Fence :** 21, Marseille (Le Grim-Montevideo) • 22, Bordeaux (Rock School Barbey) • 23, Nantes (Le Stéréolux) • 24, Rennes (L'Ubu) • 31, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) ● **The Wise Dude's Revolver :** 15, Metz (Les Trinitaires) • ● **Zenzile :** 21, Angers (collégiale St-Martin) • 29, Angers (Le Chabada) • 30, Montauban (Le Rio Grande) • 31, La Rochelle (La Sirène)

FEVRIER

All We Are : 12, Dijon (La Vapeur) • 13, Besançon (La Poudrière) • 14, Mulhouse (Le Noumatrouff) ● **Amon Amarth, Savage Messiah et Huntress :** 2, Rouen (106) • 3, Reims (La Cartonnerie) • 4, Nancy (L'Autre Canal) • 5, Nîmes (La Paloma) • 14, Clermont-Ferrand (La Coopé) • 15, Strasbourg (La Laiterie) ● **Joan Armatrading :** 11, Massy (Paul B) ● **Bad Breeding :** 13, Besançon (La Rodia) • 14, Audincourt (Le Moloco) ● **Carl Barât and the Jackals :** 11, Nîmes (La Paloma) • 12, Reims (La Cartonnerie) • 13, Besançon (La Rodia) • 14, Audincourt (Le Moloco) ● **Flavien Berger :** 13, Dijon (La Vapeur) • 14, Belfort (La Poudrière) ● **Louis Bertignac :** 1er, Lille (théâtre Sébastiopol) • 4, Bruxelles (B, Cirque Royal) • 5, Liège (B, Le Forum) ● **Bikini Machine :** 6, Tulle (Des Lendemains Qui Chantent) • 7, Pérenchies (salle des fêtes) • 14, Mantes-la-Jolie (CAC Georges-Brassens) • 22, Auch (Le Cri'Art) • 27, Laval (Le 6par4, avec Sarah McCoy) ● **Black Label Society et Black Tusk :** 22, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) • 27, Strasbourg (La Laiterie, avec Crobot) ● **The Blind Suns et Talsico :** 5, Angers (Le Chabada) ● **Blu & Tatoo :** 16, Marseille (La Meson) ● **Betty Bonifassi :** 12, Mulhouse (Le Noumatrouff) • 13, Champagney (Ballastières) • 15, Montbéliard (L'Atelier des Môles) ● **Brigitte :** 4, Nantes (Le Stéréolux, *complet*) • 5, St-Lô (Le Normandy) • 6, Rouen (106, *complet*) • 11, Cenon (Le Rocher de Palmer) • 12, Ramonville (Le Bikini) ● **Buvette :** 13, Dijon (La Vapeur) • 15, Mulhouse (Le Noumatrouff) ● **Chelsea Grin & Veil Of Maya :** 20, Esch-sur-Alzette (L, Kulturfabrik) ● **Christine and the Queens :** 6, La Rochelle (La Sirène, *complet*) • 26, Alençon (La Luciole, *complet*) • 27, Angers (Le Chabada, *complet*) • 28, St-Martin-des-Champs (espace du Roudour) ● **Corson :** 1er, Nantes (Le Ferrailleur) • 2, Toulouse (La Dynamo) • 3, Lyon (Le Transbordeur) • 5, Strasbourg (La Laiterie) • 6, Amnéville (casino) • 7, Lille (La Péniche) ● **Cotton Claw :** 12, Belfort (La Poudrière) ● **Dad Rocks! :** 12, Montbéliard (L'Atelier des Môles) • 13, Dijon (La Vapeur) • 14, Mulhouse (Le Noumatrouff) • 15, Besançon (La Rodia) ● **Danakil :** 12, Grenoble (La Belle Electrique, avec I Woks Sound) • 13, Marseille (Le Dock des Suds, avec Yaniss Odua, Raspigaous et Kabba Massa Gana) • 14, Avignon (salle polyvalente, avec Yaniss Odua) ● **Dope Body :** 11, Lyon (Le Grrrnd Zero) ● **Hanni El Khatib :** 26, Rennes (L'Antipode) • 27, Lille (Le Splendid) • 28, Besançon (La Rodia) ● **Etana et Michael Rose :** 3, Strasbourg (La Laiterie) ● **Fabulous Sheep et Lady Flint :** 13, St-Jean-de-Védas (Secret Place) ● **A Failing Devotion :** 6, Reims (L'Excalibur) • 7, Sedan (Le Bar'Ock) ● **Fakear :** 12, Belfort (La Poudrière) • 13, Mulhouse (Le Noumatrouff) • 14, Besançon (La Rodia) ● **The Fat White Family :** 14, Dijon (Le Consortium) ● **Feu! Chatterton :** 12, Dijon (La Vapeur) • 13, Besançon (La Rodia) • 14, Audincourt (Le Moloco) • 15, Kingersheim (salle polyvalente) ● **La Fine Equipe :** 12, Tourcoing (Le Grand Mix, avec Chill Bump) • 14, Auxerre (Le Silo, avec Beat Assailant) ● **Brigitte Fontaine :** 4, St-Jacques-de-la-Lande (théâtre) • 14, St-Martin-des-Champs (espace du Roudour) ● **Ghost Culture :** 12, Besançon (La Rodia) • 13, Mulhouse (Le Noumatrouff) • 14, Dijon (La Vapeur) ● **Grand Blanc :** 5, Montbrison (théâtre) • 6, Aubusson (L'Avant-Scène) • 12, Mulhouse (Le Noumatrouff) ● **Heavy Trash :** 17, Annecy (Le Brise-Glace) • 18, Strasbourg (La Laiterie) • 19, Nancy (L'Autre Canal, avec Sarah McCoy) • 20, Hérouville-St-Clair (BBC, avec Bloodshot Bill) • 21, Angers (Le Chabada, avec Bloodshot Bill) • 22, Brest (Le Cabaret Vauban, avec Bloodshot Bill) • 24, St-Avé (L'Echonova, avec Bloodshot Bill et Hayseed Dixie) • 25, Clermont-Ferrand (La Coopé, avec Bloodshot Bill et Hayseed Dixie) • 26, Rouen (106, avec Bloodshot Bill et Hayseed Dixie) • 28, Mâcon (La Cave à Musique, avec Hayseed Dixie) ● **Anthony Joseph et Archie Shepp :** 6, Fontenay-sous-bois (salle J.Brel) ● **Kele :** 13, Dijon (La Vapeur) • 14, Mulhouse (Le Noumatrouff) ● **Kuage :** 12, Belfort (La Poudrière) • 13, Dijon (La Vapeur) • 14, Besançon (La Rodia) ● **Lætitia Shériff :** 1er, La Rochelle (La Sirène, avec Ropoporose) • 6, Grenoble (La Bobine) • 8, Montoir-de-Bretagne (La Bonne Fontaine, avec Isla et After The Bees) • 10, Evreux (L'Abordage) • 11, Tourcoing (Grand Mix, avec Baden Baden) • 12, Besançon (Rodia) • 13, Belfort (La Poudrière) • 14, Dijon (Le Consortium, avec The Fat White Family et Last Train) • 27, Annecy (théâtre Bonlieu, avec Jeanne Added) ● **Lambchop "Plays" Nixon :** 3, Massy (Paul B) ● **Little Big :** 12, Strasbourg (La Laiterie) • 15, Nantes (Le Ferrailleur) ● **Loup Barrow :** 14, Belfort (La Poudrière) • 14, Dijon (La Vapeur) ● **Mademoiselle K :** 5, Hérouville-St-Clair (BBC) • 6, Boulogne-sur-Mer (La Faïencerie) • 7, Beauvais (L'Ouvre-Boite) • 13, Rouen (106) • 14, Lille (L'Aéronef) • 24, Ramonville (Le Bikini) • 25, St-Jean-de-Védas (Victoire 2) • 26, Lyon (Le Transbordeur, avec Le Prince Miiaou) • 27, Marseille (Le Moulin, avec Le Prince Miiaou ● **La Maison Tellier :** 27, Montluçon (L'Embarcadère) ● **Malted Milk et Toni Green :** 13, Magny-le-Hongre (Le File 7, avec Nina Attal) • 14, Créteil (Maison des Arts, avec Otis Taylor et The Campbell Brothers) ● **Milow :** 7, Strasbourg (La Laiterie) • 8, Amnéville (Seven Casino) • 11, Montpellier (Le Rockstore) • 12, Cenon (Le Rocher de Palmer) • 13, Istres (L'Usine) ● **Motorama :** 12, Bruxelles (B, Witloof Bar) • 14, Strasbourg (La Laiterie, avec The Grand Bay) ● **Mountain Men :** 3, Rodez (MJC) • 7, Ermont (théâtre) • 14, Le Thor (Le Sonograf) • 27, Grenoble (La Belle Electrique, avec Thomas Schœffler Jr) ● **My Brightest Diamond :** 12, Lille (L'Aéronef) • 14, Mulhouse (Le Noumatrouff) • 15, Dijon (Le Consortium) ● **Natas Loves You :** 21, St-Lô (L'Ecran Sonique) • 24, Luxembourg (L, Rockhall) • 25, Bruxelles (B, L'Ancienne Belgique) • 27, Denain (théâtre) ● **Nimmo :** 12, Dijon (La Vapeur) • 13, Besançon (La Rodia) • 14, Mulhouse (Le Noumatrouff) ● **Nobody's Straight :** 6, Douai (péniche Igelrock) ● **Kele Okereke et Rone :** 13, Dijon (La Vapeur) ● **The Parrots :** 12, Besançon (La Rodia) • 13, Belfort (La Poudrière) ● **Pere Ubu :** 4, Dudelange (L, Opderschmelz, grand auditoire) • 6, Genève (CH, Cave 12) ● **Paul Personne :** 1er, Vauréal (Forum) • 4, Montpellier (Le Rockstore) • 6, Clermont-Ferrand (La Coopé) • 7, Limoges (CCM J.Lennon) • 8, Bordeaux (casino théâtre Barrière) • 10, Cluses (L'Atelier) • 11, Montbéliard (L'Atelier des Môles, avec Smokin'Kills) ● **Sarh :** 13, Besançon (La Rodia) • 14, Mulhouse (Le Noumatrouff) • 15, Audincourt (Le Moloco) ● **Schwarz :** 14, Audincourt (Le Moloco) ● **Set&Match :** 7, Dunkerque (Les 4 Ecluses) ● **Ed Sheeran :** 1er, Clermont-Ferrand (Zénith) • 3, Nantes (Zénith) ● **Sianna :** 13, Besançon (La Rodia) • 15, Dijon (La Vapeur) ● **Surfing Leons :** 27, Besançon (La Rodia) ● **Jamie T :** 14, Bruxelles (B, L'Orangerie) ● **Thylacine :** 12, Besançon (La Rodia) ● **TR/ST :** 16, Lille (L'Aéronef) ● **Tricky :** 10, Marseille (espace Julien) • 11, Ramonville (Le Bikini) • 17, Cognac (West Rock) • 18, Orléans (L'Astrolabe) • 19, Caen (106) • 21, Lille (L'Aéronef)

● **U-Roy et Big Youth :** 3, Avignon (Les Passagers du Zinc) ● 4, Mérignac (Le Krakatoa) ● 5, Castres (Le Bolegason) ● 9, Nantes (Le Stéréolux) ● 11, Rouen (106) ● 12, Bruxelles (B, Vaartkapoen) ● **Valy Mo :** 12, Belfort (La Poudrière) ● 14, Besançon (La Rodia) ● **Verveine :** 13, Mulhouse (Le Noumatrouff) ● **Les Wampas :** 4, Reims (La Cartonnerie) ● 5, Lille (L'Aéronef, avec Poncharello) ● 7, Rouen (106) ● 7, St-Malo (La Nouvelle Vague, avec Bikini Machine et Les Kitchenettes) ● 13, Cognac (West Rock) ● 14, Mérignac (Le Krakatoa) ● 20, Caluire-et-Cuire (Le Radiant Bellevue) ● **Yelle :** 5, Cenon (Le Rocher de Palmer) ● 6, Nantes (Le Stéréolux) ● 7, St-Malo (La Nouvelle Vague) ● 14, Strasbourg (La Laiterie) ● 26, Lyon (Le Ninkasi) ● 27, Montpellier (Le Rockstore) ● 28, Toulouse (Le Métronum) ● **Zenzile :** 6, Tulle (Des Lendemains Qui Chantent) ● 7, Pérenchies (salle des fêtes) ● 14, Mantes-la-Jolie (CAC Georges-Brassens) ● 20, Auch (Le Cri'Art) ● 27, Laval (Le 6par4)

Festivals

■ **Astropolis l'Hiver :** 17 au 24/1, Brest et Crozon (divers lieux, avec – le **23** : Planetary Assault Systems aka Luke Slater, Perc, Lone, Gregor Tresher, Maxime Dangles et Laurent Maldo & Jules Wells, Roni Size, Dream Koala et Douchka – le **24** : Loo, Djoh Dellinger et White Khenez, Model 500 (Juan Atkins, Mike Banks, DJ Skurge et Mark Taylor), Moodymann, Simian Mobile Disco, Henrik Schwarz, Sonic Crew et Chill Out, Jimmy Edgar, Andrew Weatherall et Jackmaster)
www.astropolis.org

■ **Headbang Contest :** 23 au 25/1, Lyon (Marquise, avec – le **23** : Dawn Harbor, Harmorage, Spitfire, Harrenhal, Mister Jizz et Innvyle – le **24** : Mobius, Spicylocoke, Sceanereel, Evil Eruption, Yack Attack et Path Of Desolation – le **25** : Ethane, Psychanoia, Infekted, Dreamslave et Three Seconds Rule)
www.headbangcontest.org

■ **Antigel :** 23/1 au 8/2, Genève (CH, divers lieux, avec – le **24** : Mogwai, Rudi Van Der Merwe & Béatrice Graf et Lubomyr Melnyk – le **25** : Rudi Van Der Merwe & Béatrice Graf et Fink – le **26** : Stewart Walker – le **27** : Pierre Bastien, Earth et Land Observations – le **28** : Feu! Chatterton, Xylouris White et Daniel Hellmann – le **29** : Ross Daly et son ensemble, Dean Blunt, Soul Train et Daniel Hellmann – le **30** : Deep House, Stelios Petrakis Cretan Quartet et Ghostpoet + Dels – le **31** : Legacy, Chassol, Francisco Lopez, Willi Dorner, ensemble Elkelam et Raimund Hoghe – le **1er** : DJ Shadow & Cut Chemist, Raimund Hoghe et Tom Hickox – le **2** : Sekuoia, Toumani et Sidiki Diabate – le **3** : Cold Specks, Erik Truffaz Quartet & Gregory Maqoma Vuyani Dance Theater, TR/ST et Yann Marussich – le **4** : Tricky et Yann Marussich – le **5** : Wild Beasts, Bombino et Yann Marussich – le **6** : Tindersticks, Pere Ubu et Yann Marussich – le **7** : TV On The Radio, Detroit Generation, Yann Marussich et 3x1 = Avusy)
www.antigel.ch

■ **Festival du Schmoul :** 30 et 31/1, Bain-de-Bretagne (salle des fêtes, avec – le **30** : Black Strobe, Strup X, Bombay Show Pig, 13th Hole, Naive New Beaters et News From The Sky – le **31** : Le Peuple de l'Herbe, Orange Blossom, Lætitia Shériff et Rocky)
www.schmoulbrouk.com

■ **Haunting The Chapel :** 30 et 31/1, Metz (Chapelle, avec – le **30** : Benighted et Asphyx – le **31** : Caliban et Bury Tomorrow)
www.damagedoneprod.fr

■ **Les Trans Ardentes :** 31/1, Liège (B, Hall des Foires, avec Gesaffelstein, Worakls, Claptone, Daniel Avery, Nina Kraviz, Chris Lieving, Kid Noize, Stavroz, Sigma, DJ Friction, Black Sun Empire, Just Blaze, Adam Beyer, Pomrad, Alix Perez, Paul Woolford et Olivier $)
www.lestransardentes.be

■ **Industrial :** 7/2, Cannes (MJC Piacaud, avec Keluar, Suicide Commando, K Bereit et Iszoloscope)

■ **Génériq :** 12 au 15/2, Dijon (Vapeur et Consortium, avec – le **12** : Feu! Chatterton, Les Hay Babies, Nimmo, Verveine et All We Are – le **13** : Carl Barât, Rone, Buvette, Kuage, Dad Rocks!, Flavien Berger, Surfing Leons, Judah Warsky et Kele Okereke – le **14** : Ghost Culture, Twin Peaks, Last Train, Lætitia Shériff et The Fat White Family– le **15** : My Brightest Diamond, Sianna, Lydia Ainsworth et Loup Barrow)
www.generiq-festival.com

■ **Les Zéclectiques :** 13 et 14/2, Cholet (Jardin de Verre, avec – le **13** : Chapelier Fou et Cabadzi – le **14** : Eagle Gift et Aquaserge)
www.leszeclectiques.com

■ **Route du Rock /Collection hiver :** 25/2 au 1er/3, Rennes et St-Malo (divers lieux, avec – le **25** : Les Marquises – le **26** : Hanni El Khatib, The Pains Of Being Pure At Heart et Jessica93 – le **27** : Allah-Las, Ariel Pink, Absolutely Free et Naomi Punk – le **28** : Blonde Redhead, Deerhof, Meatbodies et Mourn – le **1er** : DM Stith)
www.laroutedurock.com

■ **This Is England #4 :** 6 et 7/3, St-Jean-de-Védas (Secret Place, avec – le **6** : The Last Resort, The Outcasts, Hooligans, Shameless et DJ Tcho – le **7** : Cockney Rejects, The Business, Deadline, Unfit Finest Losers et DJ Tcho)
www.toutafond.com

PS : *Les dates de concerts pour la période **15/2 au 31/3** qui ne seront pas parvenues au journal le **23/1 au plus tard** ne pourront être publiées. Il est préférable de porter la mention **"Concerts"** sur l'enveloppe de votre envoi. Merci. L'ensemble des dates et des lieux indiqués l'est sous réserve de changements ultérieurs. Il est préférable de s'informer dans la presse locale ou auprès des organisateurs des changements éventuels de programmation.*

GIBERT JOSEPH

SANS MUSIQUE LA VIE SERAIT UNE ERREUR.

FRIEDRICH NIETZSCHE
POUR GIBERT JOSEPH

LIVRES
BD
CINEMA
MUSIQUE
PAPETERIE

GIBERTJOSEPH.COM

GIBERT JOSEPH, UN MONUMENT DE CULTURE.

Charts

PAR YASMINE AOUDI

ALBUMS ETATS-UNIS

(source Billboard)

01	➤	**TAYLOR SWIFT**	"1989"	*EMI*
02	➤	**Nicki Minaj**	"The Pinkprint"	*Motown*
03	➤	**Pentatonix**	"That's Christmas To Me"	*RCA*
04	➤	**J. Cole**	"2014 Forest Hills Drive"	*Roc Nation*
05	➤	**D'Angelo And The Vanguard**	"Black Messiah"	*RCA*
06	➤	**Sam Smith**	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
07	➤	**One Direction**	"Four"	*Columbia*
08	➤	**Ed Sheeran**	"X"	*Atlantic*
09	➤	**Garth Brooks**	"Man Against Machine"	*Sony Music Nashville*
10	➤	**AC/DC**	"Rock Or Bust"	*Columbia*

Classement au 03 janvier 2015

ALBUMS GRANDE-BRETAGNE

(source BBC)

01	➤	**GEORGE EZRA**	"Wanted On Voyage"	*Columbia*
02	➤	**Ed Sheeran**	"X"	*Atlantic*
03	➤	**Sam Smith**	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
04	➤	**Taylor Swift**	"1989"	*EMI*
05	➤	**Paloma Faith**	"A Perfect Contradiction"	*RCA*
06	➤	**Olly Murs**	"Never Been Better"	*Epic*
07	➤	**Ella Henderson**	"Chapter One"	*Syco Music*
08	➤	**Calvin Harris**	"Motion"	*Columbia*
09	➤	**One Direction**	"Four"	*Syco Music*
10	➤	**Script**	"No Sound Without Silence"	*Columbia*

Classement au 04 janvier 2015

FNAC

Top Pop - Rock

Décembre 2014

01	➤	**AC/DC**	"Rock Or Bust"	*Columbia*
02	➤	**Pink Floyd**	"The Endless River"	*Warner*
03	➤	**London Grammar**	"If You Wait"	*Because*
04	➤	**Coldplay**	"Ghost Stories"	*Warner*
05	➤	**U2**	"Songs Of Innocence"	*Barclay*
06	➤	**Leonard Cohen**	"Popular Problems"	*Columbia*
07	➤	**Lenny Kravitz**	"Strut"	*Kobalt*
08	➤	**Angus & Julia Stone**	"Angus & Julia Stone"	*Discograph*
09	➤	**Cats On Trees**	"Cats On Trees"	*Tôt Ou Tard*
10	➤	**George Ezra**	"Wanted On Voyage"	*Columbia*

ROCK DIGITAL SONGS US

(source Billboard)

01	➤	**HOZIER**	"Take Me To Church"	*Columbia*
02	➤	**Fall Out Boy**	"Centuries"	*Island*
03	➤	**Vance Joy**	"Riptide"	*Atlantic*
04	➤	**Imagine Dragons**	"I Bet My Life"	*Interscope*
05	➤	**Milky Chance**	"Stolen Dance"	*Republic*
06	➤	**Coldplay**	"Miracles"	*Parlophone*
07	➤	**Matt McAndrew**	"Fix You"	*MattMcAndrew*
08	➤	**Fall Out Boy**	"The Kids Aren't Alright"	*Island*
09	➤	**Imagine Dragons**	"Gold"	*Interscope*
10	➤	**Lorde**	"Yellow Flicker Beatles"	*Republic*

Classement au 03 janvier 2015

FNAC

Top Imports

Décembre 2014

01	➤	**HOZIER**	"Hozier"
02	➤	**Saint Saviour**	"In The Seams"
03	➤	**2 Bears**	"Night Is Young"
04	➤	**Olly Murs**	"Never Been Better"
05	➤	**(various artists)**	"Native North America Vol. 1"
06	➤	**King Crimson**	"Elements Of King"
07	➤	**Gov't Mule**	"Dark Side Of The Mule"
08	➤	**Buzzcocks**	"The Way"
09	➤	**Datsuns**	"Deep Sleep"
10	➤	**James Williamson**	"Re-Licked"

STARTER 30

Top Pop Rock

Décembre 2014

01	➤	**SOUCHON & VOULZY**	"Alain Souchon & Laurent Voulzy"	*Warner*
02	➤	**AC/DC**	"Rock Or Bust"	*Columbia*
03	➤	**Pink Floyd**	"The Endless River"	*Warner*
04	➤	**Calogero**	"Les Feux D'Artifice"	*Universal*
05	➤	**Johnny Hallyday**	"Rester Vivant"	*Warner*
06	➤	**Julien Doré**	"Love"	*Columbia*
07	➤	**Brigitte**	"A Bouche Que Veux-Tu"	*Sony*
08	➤	**Bernard Lavilliers**	"Acoustique"	*Sony*
09	➤	**Christine & The Queens**	"Chaleur Humaine"	*Warner*
10	➤	**Hubert-Félix Thiéfaine**	"Stratégie De L'Inespoir"	*Sony*
11	➤	**Lenny Kravitz**	"Strut"	*Kobalt*
12	➤	**Stromae**	"Racine Carrée"	*Universal*
13	➤	**U2**	"Songs Of Innocence"	*Universal*
14	➤	**London Grammar**	"If You Wait"	*Because*
15	➤	**Johnny Hallyday**	"Les Vieilles Canailles"	*Warner*
16	➤	**Coldplay**	"Ghost Stories"	*Parlophone*
17	➤	**George Ezra**	"Wanted On Voyage"	*Columbia*
18	➤	**Indochine**	"Black City Tour"	*Sony*
19	➤	**Shaka Ponk**	"The Black Pixel Ape"	*Wagram*
20	➤	**Depeche Mode**	"Live In Berlin"	*Columbia*
21	➤	**Queen**	"Queen Forever"	*Mercury*
22	➤	**Angus & Julia Stone**	"Angus & Julia Stone"	*Discograph*
23	➤	**David Bowie**	"Nothing Has Changed"	*Parlophone*
24	➤	**Lilly Wood & The Prick**	"Invincible Friends"	*Wagram*
25	➤	**Etienne Daho**	"Diskönoir"	*Universal*
26	➤	**Ed Sheeran**	"X"	*Atlantic*
27	➤	**Bryan Ferry**	"Avonmore"	*Pias*
28	➤	**Woodkid**	"The Golden Age"	*Pias*
29	➤	**Sam Smith**	"In The Lonely Hour"	*Capitol*
30	➤	**Foo Fighters**	"Sonic Higways"	*Jive*

FNAC

Top Vinyles

Décembre 2014

01	➤	**PINK FLOYD**	"The Endless River"	*Warner*
02	➤	**(various artists)**	"100 Vinyls Incontournables - 45 Tours..."	*Vinyl Single*
03	➤	**Led Zeppelin**	"Led Zeppelin IV"	*Atlantic*
04	➤	**David Bowie**	"Nothing Has Changed"	*Parlophone*
05	➤	**The Dø**	"Shake Shook Shaken"	*Cinquième*
06	➤	**U2**	"Songs Of Innocence"	*Barclay*
07	➤	**Rolling Stones**	"Hampton Coliseum (Live In 1981)"	*Eagle*
08	➤	**Rolling Stones**	"L.A. Forum (Live In 1975)"	*Eagle*
09	➤	**Alt-J**	"This Is All Yours"	*Pias*
10	➤	**London Grammar**	"If You Wait"	*Because*

Ça ne s'invente pas

rock'n'roll flashback

PAR VINCENT TANNIERES

Février 1975 R&F 97

"Dis donc Coco, tu viens ce soir à la party **Led Zeppelin** *?"* C'est au Safari Club *"endroit select et privé"* parisien que le groupe présente "Physical Graffiti", son quatrième album *"de grandiose heavy metal doré sur tranche"*. En la cathédrale de Reims, c'est *"une messe futuriste"* qui réunit **Tangerine Dream** et **Nico** mais aussi *"5000 hippies chevelus et crasseux"* selon la police. Les journaux et les cercles religieux locaux apprécient peu cette transhumance : *"La cathédrale s'est transformée en tabagie, certains jeunes ont uriné sur les piliers et des orgies de drogues et d'alcool ont été commises."* Et pire, selon certains, *"on a retrouvé des seringues parmi des excréments"*. Une cérémonie de purification a été diligentée. Séparément, les ex-Beatles sortent des disques. **George Harrison** publie un "Dark Horse" *"inégal et souvent mou"* tandis que **Ringo Starr** propose "Goodbye Vienna" dans lequel *"la reprise d' 'Only You' n'est qu'une colique molle et poussive"*. Feuilleton départ de **Mick Taylor** épisode deux. A Munich, **Mick Jagger** avance : *"J'essaie de libérer Ronnie Wood des pattes de Rod Stewart"* puis recule : *"Cela ne signifie pas qu'il sera le prochain guitariste des Rolling Stones..."* L'art du pas chassé.

Février 1985 R&F 216

Dallas, Austin, Houston, San Antonio : **Culture Club** est en tournée au Texas ce qui explique peut-être le chapeau de **Boy George** en couverture. D'un séjour de Culture Club chez les rednecks, le journaliste craignait *"goudron et plumes, lynchage, massacre à la tronçonneuse !"* mais chez les cow-boys, *"la nouvelle génération fourmille de petits sosies du chanteur attifé de vieilles blouses de grand-mère"*. Au Texas encore, **Dusty Hill** s'est tiré une balle dans le ventre. *"Sa copine l'aidait à se déchausser quand le pistolet qu'il avait glissé dans l'une de ses bottes est tombé et sous le choc, le coup est parti. Les jours du bassiste de* **ZZ Top** *ne sont pas en danger."* Sur le tournage d'un film de Maurice Pialat, **Gérard Depardieu** parle de tout, *"trafic de cigarettes, Châteauroux, Bill Haley..."* et théorise sur ce qui, d'après lui, a changé dans le rock : *"Prince, il se prend pour le fils de Dieu alors que Jagger se prenait plutôt pour un descendant du diable."*

Février 1995 R&F 330

Les cheveux frisés faisaient-ils ou non partie du chapeau de **Slash** ? C'est un des mystères du rock. Quoi qu'il en soit, le haut-de-forme ne fait pas le gentleman. Pas moins d'une dizaine de *"putain"*, sept *"merde"*, cinq *"fucking"* sans compter les *"bitch"et "bullshit"* émaillent l'interview du *"lead killer des Gunners"*, désormais à son compte aux commandes de Snakepit. Autre homme à chapeau, le parolier **Boris Bergman**. L'auteur de "Rains And Tears" pour Aphrodite's Child *("à l'époque, Demis Roussos était maigre")* fait visiter sa discothèque *"pleine de Buddy Holly"*. Sans chapeau, *"les cheveux ras et décolorés blond platine"*, **Wayne Kramer** est à Paris, brasserie Pigalle. Il commande de l'eau — Wayne ne boit d'alcool que dans des *"conditions précises"* — pour lui, *"alcool, drogue, ça vous vole du temps, ça vous vole votre putain de vie !"* Au chômage forcé, *"Krist Novoselic et Dave Grohl ont formé un groupe qui pourrait s'appeler* **Foo Fighters** *"...*

Février 2005 R&F 450

En 2005, **Josh Homme** est le patron du rock. Un patron cool et tatoué. Son credo : *"Que les gens se bougent le cul sur ma musique."* Alors, *"hédonisme tempéré ou épicurisme de bon aloi ?"* interroge le journaliste. *"Reniflements par saccades"* et le leader des **QOTSA** tranche : *"Il y a autant de gens qui s'éclatent en se défonçant que d'autres en restant parfaitement sobres."* **Robert Smith** est un gars sympa. Lorsqu'on l'interroge sur quelques-uns de ses collègues, il reste des plus affable : *"Placebo ? Ces mecs sont excellents ! Dave Navarro ? un guitariste fabuleux ! Interpol ? un groupe fantastique !"* Il aime tout le monde excepté Siouxsie : *"Ça fait des années que je ne lui ai pas parlé !"* A Colombus, un forcené monte sur scène et hurle à **Dimebag Darrell** : *"Tu as détruit Pantera !"*, sort une arme et *"tire sur le guitariste trois balles à bout portant"*. Enfin, qu'on se le tienne pour dit, le groupe préféré de **Zep**, dessinateur de Titeuf, est... Deep Purple.

woodbrass.com
music instruments

DU 07 JANVIER
AU 17 FÉVRIER
INCLUS

SOLDES

ÉCONOMISEZ JUSQU'À -70% MAINTENANT !

INSTRUMENTS DE MUSIQUE, ÉQUIPEMENTS DJ, SONORISATION, HOME STUDIO AU MEILLEUR PRIX !

5 Woodbrass Stores à Paris

Ouverts du lundi au samedi de 10h à 19h30 sans interruption.

7-15 av. du Nouveau Conservatoire & 182-184 av. Jean-Jaurès
75019 Paris – M° ligne 5 : Porte de Pantin.

Livraison gratuite
à partir de 49€ sur

woodbrass.com
music instruments

paco rabanne

10 ANS DE
ROCK'N ROLL

L'édition limitée légendaire
avec Debbie Harry et Iggy Pop
En exclusivité
dans les parfumeries Nocibé

#BlackXS
pacorabanne.com/blackxs